

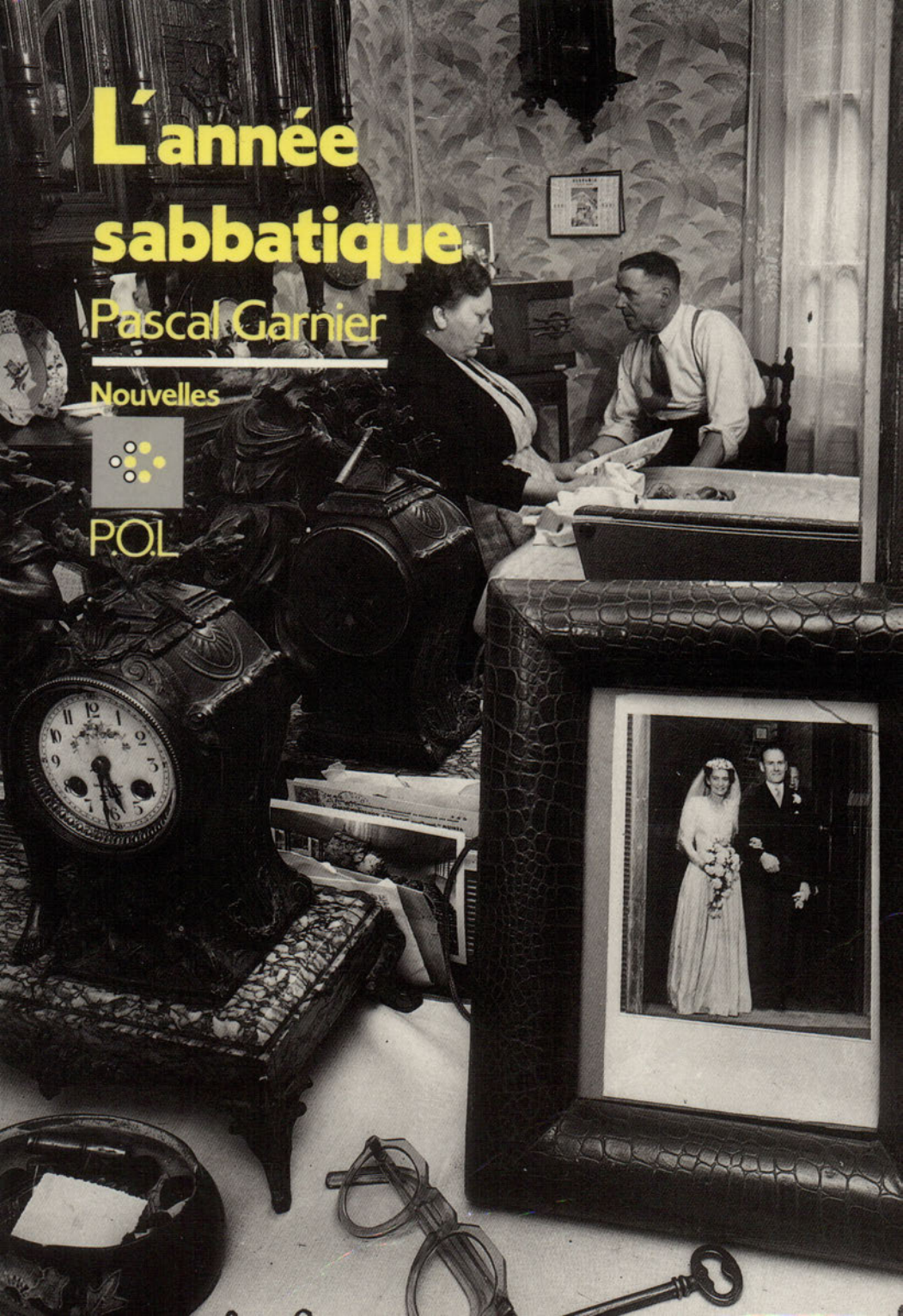
L'année sabbatique

Pascal Garnier

Nouvelles



P.O.L



L'année sabbatique

Pascal Garnier

L'année sabbatique

nouvelles

P.O.L

Le robinet sur la tempe et *Adrien sous la pluie* ont été publiés par les éditions de l'Entreligne, sous le titre *Contes gouttes* (1985).

© P.O.L. éditeur, 1986
ISBN : 2-86744-065-3

L'année sabbatique

Ils n'avaient nulle part où aller, alors, ils y allèrent. Ils partirent le 28 février vers 9 h le matin. Louis vérifia si les robinets d'eau et de gaz étaient bien coupés ainsi que le compteur EDF. Marthe jeta un coup d'œil général sur l'appartement, tout était en ordre, sage, docile. Ils n'emportaient que peu de choses, contenues dans une petite valise Air France et une plus grosse en plastique imitation tweed.

A la gare, ils prirent deux allers pour Le Mans. Le Mans parce qu'ils s'étaient interrogés tous deux du regard devant le guichet et que Louis avait dit : Le Mans, le premier nom de ville venu à son esprit, un nom qui ne lui disait rien du tout, juste : Le Mans. Il y avait peu de monde dans le train, si bien qu'ils purent s'asseoir près de la fenêtre. Marthe dans le sens de la marche, Louis lui faisant face. C'était

un train kaki, assez sale, un train d'avant. Il était omnibus, toutes les gares se ressemblaient et la campagne s'ouvrait comme la paume d'une main sans lignes de destin. On avait l'impression de faire du sur place. Marthe et Louis avaient tout leur temps, la monotonie du paysage était reposante. Ils se sentaient bien là où ils étaient.

Le ciel était blanc, la terre marron, les arbres noirs. Louis portait un imperméable beige et un chapeau gris, Marthe un manteau bleu marine et un foulard à fleurs mordorées sur fond blanc.

Par moments, ils quittaient le paysage des yeux et se regardaient en souriant l'air de dire : « Ça va ?

— Ça va ! » Le train ralentissait, on allait s'arrêter à une autre gare.

Louis haussa les sourcils : « On descend là ?

— Oui, si tu veux. »

La gare était identique à toutes celles qu'ils avaient vu défiler. La seule différence, c'était eux, sur le quai, leur valise à la main, immobiles comme deux petits personnages de train électrique.

Ils demandèrent à un employé s'il y avait un hôtel à proximité. Ils en trouveraient un à La Chapelle-Saint-Hilaire, à trois kilomètres d'ici, par là. Non, il n'y avait pas de taxi. Tant pis, ce n'était pas bien grave, il ne pleuvait pas.

C'était agréable ce silence après le train, le moindre mot eût été de trop.

Louis marchait à quelques pas devant Marthe. Quand il la distançait de trop, il s'arrêtait pour l'attendre et regardait les corbeaux parafer leur cri en noir sur le ciel vide.

« Fatiguée ?

— P'tit peu.

— Donne-moi ta valise... Mais si... mais si... »

De derrière l'horizon leur parvenait le bruit de moteur d'une machine agricole, très lointain, comme un ongle grattant les dents d'un peigne. Le bruit allait et venait selon le vent puis semblait avoir toujours été présent dans un coin de leur tête.

Les premières maisons apparurent au détour d'un petit bois, des maisons toutes simples, carrées, avec des toits pointus, sans fioritures, des maisons pour s'abriter, sans plus. Des fleurs n'y auraient pas plus apporté de fantaisie que dans un cimetière. Seuls quelques chiens aboyant et tirant sur leur chaîne donnaient un semblant de vie. Une rue droite : « La Chapelle-Saint-Hilaire ». C'était sans importance, c'était un lieu, avec un nom, un prétexte à exister, être Saint-Hilairois ou autre chose...

L'hôtel faisait office de pompe à essence, épicerie, dépôt de pain, tout au bout du village. Marthe et Louis n'avaient rencontré personne depuis la gare. Ils furent presque étonnés et peut-être même déçus de voir la patronne de l'auberge surgir de derrière le comptoir. Les voix résonnaient bizarrement dans la salle vide. Louis s'entendit commander deux chocolats chauds et fut surpris de s'être fait comprendre lorsqu'on les lui apporta.

Oui, il y avait bien une chambre disponible... Ces messieurs-dames avaient-ils eu une panne de voiture ? Non... Ah... La chambre leur convenait-elle ?... Parfait.

Tout ce qu'on pouvait en dire, c'est qu'elle était propre, nette et carrée, comme le lit, l'armoire, les tables de nuit et la fenêtre, semblable aux dessins

de certains enfants sans imagination qui ne font rien sans règle. Il était impossible de déborder. Oui, ils prendraient leur petit déjeuner à 8 h, leur déjeuner à 12 h et leur dîner à 19 h, merci.

Une fois seuls, Marthe et Louis se débarrassèrent de leur manteau et s'allongèrent sur le lit, côte à côte en se donnant la main. Le plafond était aussi blanc que le ciel, mais sans oiseaux.

Louis s'étira et Marthe soupira.

« On est bien, hein ? »

— Oui, on est bien »

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles et ne bougèrent pas jusqu'à 19 h.

Marthe et Louis étaient les seuls clients. Ils dînèrent à une table dans un coin de la salle. Le patron, la patronne et un jeune homme en militaire en occupaient une autre à côté du comptoir. La patronne leur apportait les plats la serviette autour du cou tout en mâchant une bouchée.

Potage, salade, viande froide... Non merci, pas de café. On ne savait qui, des aubergistes ou du couple Marthe et Louis, pénétrait l'intimité de l'autre. Une frontière invisible séparait la salle en deux.

Marthe bâilla, la main devant sa bouche.

« On va se coucher ? »

— Oui »

Louis lui caressa le dessus de la main et ils se levèrent de table.

« Bonsoir messieurs dames »

— Bonsoir... »

Les lampes au chevet du lit étaient trop vives, ils en éteignirent une, celle du côté de Louis. Ils

plièrent et rangèrent leurs affaires, enfilèrent pyjama et chemise de nuit et se glissèrent entre les draps. Louis se recroquevilla en chien de fusil tout contre Marthe, posa sa tête sur sa poitrine et réchauffa ses pieds entre les siens. Marthe, adossée à l'oreiller, lui caressait la tête tout doucement. Ils avaient l'un et l'autre le même sourire aux lèvres, comme les deux arcs d'une parenthèse dont eux seuls savaient le contenu.

Le petit déjeuner se déroula selon le même rituel que le dîner. La radio, en sourdine, absorbait le cliquetis des couverts et les quelques mots échangés entre la patronne et un homme en bleu de travail et bottes de caoutchouc accoudé au comptoir. Entre la visière de sa casquette et le bord de sa tasse, il jetait des coups d'œil furtifs, sur Marthe et Louis. Il avait de grosses mains pleines de terre, grosses comme des tubercules. Ce devait être un fouilleur de terre. Louis l'associa instinctivement au bruit de la machine agricole qu'ils avaient entendu, hier, sur la route.

Il vida sa tasse et sortit en grognant un salut à la cantonade. Marthe et Louis se levèrent à son départ. Ils avaient fini leur petit déjeuner. La patronne leur demanda s'ils voulaient régler leur note. Ils lui répondirent qu'ils comptaient rester quelques jours encore. Dans ce cas, elle leur conseillait d'aller visiter la chapelle, là-bas, dans le petit bois. Bien sûr, en cette saison, ce serait moins gai qu'en été, mais, s'ils n'avaient rien d'autre à faire... Non, ils n'avaient rien d'autre à faire, ils iraient sans doute aujourd'hui ou peut-être demain... C'était bien

aimable à elle de leur avoir indiqué cette promenade... Eh bien voilà... Oui voilà... voilà...

Ils remontèrent dans leur chambre, laissant la patronne, perplexe, un torchon dans une main, un verre dans l'autre. Enfin, elle haussa les épaules et continua son travail.

Louis demanda à Marthe : « Bon, ben. On va la voir cette chapelle ? »

— Ben oui, allons-y. »

Au fond, voir cette chapelle ou rester dans la chambre... Et puis ne risquaient-ils pas de vexer la patronne en n'y allant pas ?... Elle s'était donné tant de mal pour leur expliquer en détail le chemin. Louis n'était pas très chaud mais Marthe avait raison, autant s'en débarrasser tout de suite.

Il attrapa en hochant la tête le manteau et le chapeau que Marthe lui tendait en souriant.

« Le premier chemin, dans le petit bois, n'oubliez pas, allez, bonne promenade messieurs dames, à midi... »

— Oui, c'est cela, à midi... »

Dans la rue, ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus en direction de la gare. Le village était toujours aussi désert. Ils marchaient à petits pas, bras dessus, bras dessous, presque sur la pointe des pieds, de peur de faire apparaître quelqu'un.

« Tu vois, ça lui a fait plaisir. »

— Quoi ?... Ah oui, la patronne.

— C'est gentil.

— Bien sûr, c'est gentil... Tu n'as pas froid ?

— Non non, laisse moi mettre ma main dans ta poche. »

Ils allèrent bien jusqu'à la chapelle mais ne s'y

arrêterent pas. Ils pourraient dire qu'ils avaient vu la chapelle sans mentir. Un simple coup d'œil avait suffi pour reléguer ce souvenir insignifiant dans un coin de leur mémoire. Un petit édifice de pierre moussue, sombre et humide, avec dans un angle, un étron desséché et quelques feuilles de papier journal souillées.

Le bruit d'insecte mécanique revenait à leurs oreilles comme un refrain. Marthe demanda : « Tu te souviens de l'homme en bleu, ce matin au comptoir ? »

— Oui, j'y pensais à l'instant, pourquoi ?

— Je ne sais pas, le bruit là-bas...

— Ce doit être lui, sûrement. Ce doit être sa fonction, alimenter le bruit. »

Ils firent la même entrée dans le village que la veille, comme si rien ne s'était passé, comme si on avait oublié de tourner la page du calendrier, comme si... Ils allaient à nouveau passer la porte de l'hôtel, commander des chocolats chauds, la chambre, etc. Mais non, Louis ne sentait plus le poids des valises au bout de ses bras. Les valises, c'est ce qui distinguait hier d'aujourd'hui, les valises bien sûr... Tout réjouit d'avoir constaté cette différence, Louis embrassa Marthe sur la joue. Elle lui répondit en serrant sa main un peu plus fort dans le fond de sa poche.

Entre deux maisons ils aperçurent une petite place au centre de laquelle se dressait un monument aux morts. Un soldat reposait sur les genoux d'une femme éplorée. Quatre obus reliés par des chaînes entouraient la statue. L'une des chaînes se balançait comme si quelqu'un venait de s'y lever.

Louis allait s'avancer dans la ruelle mais Marthe le retint.

« Où tu vas ?

— Moi... Je ne sais pas... J'allais lire les noms, comme ça... pour lire les noms... mais si tu veux on rentre.

— Oui, je préfère, on ira une autre fois lire les noms, plus tard...

— D'accord, allons-y. »

Louis avait pris Marthe par les épaules et réglait ses pas sur les siens.

Il lui disait : « ...dans les cimetières aussi j'aime bien lire les noms, j'imagine des vies, des visages et puis, il y a des noms rigolos, tiens un jour j'ai lu : "Boutroux", c'est curieux ça "Boutroux", non ?... »

« Louis a tout effacé autour d'eux, pour être tranquille. Il l'a couchée dans l'écume légère, l'a couverte, bordée, a posé sa tête doucement sur son ventre chaud et doux. Maintenant que tout est blanc, ils peuvent se serrer l'un contre l'autre, juste se serrer et se dire "Je t'aime fort comme ça". Elle aime sentir son crâne lisse sous la paume de sa main, constellé de petites taches brunes... Elle n'a pas besoin d'ouvrir les yeux pour le voir, elle le sait par cœur, de tout son cœur, les rides de son front vivantes sous le bout de l'index, trois petits poils blancs dans un repli de l'oreille, l'os saillant derrière, les myriades de stries sur la peau molle du cou (tant de fois hocher la tête le temps d'une vie...), l'angle de la mâchoire où le rasoir oublie de passer, le poids de cette tête

sur son ventre, presque dans son ventre... Louis sourit, Louis n'est plus qu'un sourire, une cicatrice de bonheur sous son doigt tremblant, Louis est si petit, Louis est si grand, Louis est un arbre tendre qui pousse entre ses seins, Louis pousse en souriant, Louis est faible, Louis est fort, il tend la corde du désir et se projette loin en elle, Louis lui fait écouter l'écho de leurs deux noms, la bouche en corolle autour de son nombril Louis l'avale, la fait rouler sur le bout de sa langue, Louis la regarde derrière ses paupières bleues, Louis est partout, Louis a des feuilles au bout de chaque doigt, Louis sait jouer avec le vent, se cacher dans ses cheveux défaits, surgir et l'apaiser. Louis, je t'aime. »

La patronne ne les avait pas vus monter. Tant mieux, ils n'auraient pas eu envie d'être obligés de lui relater leur promenade. Ils n'éprouvaient plus le besoin de dire, de raconter, d'inventer, de mentir. Peut-être arriveraient-ils à ne plus parler, jamais ?...

« Qu'en penses-tu Marthe ?

— Par politesse quand même...

— Hum ! par politesse...

— Deux ou trois mots, pas plus, pour être tranquille... »

Il serait tellement plus simple de n'utiliser que des : « Bonjour, au revoir, merci, oui, non, quelques jours encore... » Ce serait comme de se débarrasser de guenilles superflues, de couches, de lambeaux de mots, ne garder que l'indispensable, leur vie s'effilerait comme la pointe d'un crayon, pointue... pointue...

« Quelques jours encore... » On était en juin, ils étaient là depuis quatre mois.

La patronne ne leur posait plus de questions, ils étaient là, comme les deux pompes à essence devant l'hôtel, comme la chapelle dans le petit bois, comme l'homme en bleu et son bruit.

Au début, on pensa à un couple de retraités en quête d'une villégiature mais les semaines passant on s'inquiéta. Sans aller jusqu'à les prendre pour deux gangsters en fuite on les surveilla du coin de l'œil. Deux vieux comme ça... Drame de la solitude... Double suicide... On a déjà vu ça... ne reçoivent aucun courrier... n'écrivent jamais...

Mais à les voir si calmes, si souriants, si paisibles, on écarta bien vite cette hypothèse et l'on se lassa d'en échafauder d'autres.

« Quand même, c'est bizarre... »

— Peut-être, mais ils ne dérangent personne, ils paient régulièrement chaque semaine...

— Oui, mais c'est quand même bizarre. »

Et le quotidien absorba le bizarre, on n'en parla plus.

Des feuilles vertes avaient poussé sur les arbres noirs, des fleurs rouges, roses et jaunes perçaient timidement au bord des fenêtres et entre les obus du monument aux morts. Le ciel était aussi bleu qu'il avait été blanc, tout cela par principe, parce qu'après l'hiver vient le printemps, parce que c'est comme ça.

Marthe et Louis ne s'en seraient jamais aperçu s'ils ne s'étaient pas sentis obligés par courtoisie d'aller visiter tel ou tel endroit que la patronne, pleine de bonne volonté, persistait à leur indiquer. Par bonheur, la région était pauvre en curiosités.

Un jour, à bout de ressource, elle les envoya à l'église. Ce fut leur dernière sortie. Ils rencontrèrent un curé et deux chiens. L'église était totalement dépourvue d'intérêt, un hangar pour ranger le curé et pour ne pas le déranger ils refermèrent la porte sans bruit. Comme il était de dos, agenouillé devant l'autel, il ne sut pas qu'ils existaient.

Dehors, un chien, l'œil exorbité et la langue pendante, grimpait sur une chienne.

Marthe et Louis se sentirent soulagés, il n'y avait vraiment plus rien à voir.

Sur le chemin du retour Louis fit remarquer :
« Tiens le bruit s'est arrêté!...

— Oui en effet... Tu crois qu'il est malade?

— L'homme en bleu?... Non, ces gens-là ne sont jamais malades, ils n'ont pas le temps. A propos, comment crois-tu qu'il s'appelle? J'hésite entre René et Fernand...

— Je pencherais pour René... oui, plutôt René.

— Moi aussi, René... c'est bien possible... »

« Belle journée, n'est-ce pas?

— Très belle! »

Et ils remontaient dans leur chambre sans même regarder le soleil. Et après, ils avaient bien le droit! D'ailleurs on ne s'en étonnait plus, pas plus qu'on ne s'étonne des battements de son cœur.

Un cœur qui palpitait là-haut, au premier.

« Marthe s'ouvre comme un éventail.

« Le ventre de Marthe, ses cuisses, ses genoux, ses mollets, ses pieds... Les seins de Marthe, ses épaules, ses bras, ses mains...

« Le cou de Marthe, son menton, sa bouche, son nez, ses yeux, son front, ses cheveux... Tout cela : Marthe. Mes mains, à quelque'endroit qu'elles se posent sur Marthe car il n'y a que Marthe, partout.

« Marthe, je t'aime. »

Ils ne descendaient pratiquement plus, prétextant les chaleurs de l'été, puis, ne prétextant plus rien. La patronne, en leur montant les repas, les trouvait à moitié vêtus, le plus souvent allongés sur le lit mais paraissant en bonne santé, de belle humeur, souriants, en paix. Peu importait qu'on ne les vît plus, ils étaient là, de plus en plus là.

Les jours, les nuits s'écoulaient dans une délicieuse monotonie. Le bruit allait et venait au gré des pérégrinations de l'homme en bleu. Par moments, il semblait emplir la chambre comme un essaim d'abeilles, à d'autres il paraissait plus ténu, plus vacillant que la flamme d'une bougie au petit matin. Louis et Marthe se tenaient ainsi au courant des fluctuations du monde. Ils savaient quand le bruit avait froid ou chaud, quand il était fatigué, joyeux, en colère, quand il s'ennuyait.

Louis, selon sa manie, avait attribué des noms

à chacun, des noms qu'il avait été dérober sur le monument aux morts. L'homme en bleu s'appelait René Drouin. La patronne Serge Lelong, le patron Jean Dufour, le jeune militaire Jean-Paul Gonfaron, le curé Raoul Bernard, le chien Raymond Sigoro, la chienne Gilbert Delambre.

Marthe l'avait un peu grondé mais après tout, c'était des noms qui ne servaient plus à personne et puis Louis s'était bien amusé toute une journée à en dresser la liste au crayon sur une feuille de carnet.

Il avait dû tourner la page pour inscrire leurs deux noms : « Marthe et Louis ». Au « S » de Louis, le crayon avait continué à en tracer d'autres à la file, de plus en plus vite, dessinant une espèce de ressort distendu. Le crayon s'énervait, dérapait en zigzaguant tout au long de la page, aurait couru sur les murs, sur le ciel si la mine ne s'était brisée sur le bois de la table.

Louis jeta le crayon par la fenêtre. Le bruit avait comme des ratés, toussotait, pas grand chose, c'était normal, septembre, il faisait plus frais le soir.

« Marthe, j'aime cette lassitude qui nous vient avec l'âge. J'aime ces milliers de petits sourires dans le creux de ton épaule. J'aime tes seins lourds, l'abandon de ton corps. J'aime nous voir comme ces vieux chemins qui se laissent aller, des herbes folles entre les pavés. J'aime la minceur de ton poignet, la fragilité de nos os, la transparence de notre peau, la pâleur de nos yeux, l'humble précarité de nos existences, la finesse d'un de tes cheveux sur

le bout de ma langue et n'avoir plus, pour tout langage, que ton nom sans cesse répété. »

« Louis, regarde comme nous sommes légers !

« Il y avait ces fleurs, de pissenlit je crois sur lesquelles on soufflait et les petites étoiles tourbillonnaient en tous sens, chacune d'elles devait porter un message. Il y en avait toujours une pour s'accrocher à l'un de mes cils.

« Louis, le soleil entre mes cils, Louis, tu brilles... »

Octobre, le 21 ou 22, Louis et Marthe descendirent avec leur valise vers 8 h du matin.

— Bonjour messieurs dames, vous êtes bien matinaux, mais !... vous... vous partez ???

— Oui.

— Mais... comme ça !... enfin...

— Oui, comme ça. Nous n'avons plus d'argent. Nous avons payé jusqu'à aujourd'hui, alors, nous partons.

— ... Plus d'argent ?...

— Plus du tout.

— Ça alors !... Mais qu'est-ce que vous allez faire ? Où allez-vous ?...

— Nous ne savons pas encore, à vrai dire, nous n'y avons pas encore pensé.

— Mais... vous ne pouvez pas partir comme ça, sans rien...

— Si, si. Nous voulons vous remercier, nous

avons passé un excellent séjour chez vous, au revoir madame. »

Louis tendit la main à la patronne qui la lui serra machinalement, la bouche ouverte, pleine de points d'interrogation. Marthe lui offrit la sienne en la remerciant sincèrement. Puis ils sortirent laissant la patronne statufiée derrière son comptoir.

Elle les vit traverser la rue et s'engager à droite dans la ruelle menant au monument aux morts.

Ils s'assirent au pied d'un obus, leur valise entre les genoux. Louis releva le col de son manteau et aida Marthe à en faire autant avec le sien.

« Tu devrais mettre ton foulard sur ta tête, il fait froid tu sais.

— Oh non, ça fait mémère. Ça va, je n'ai pas froid.

— Comme tu voudras. Tiens ! Écoute... Le bruit se rapproche.

— Ah oui. C'est drôle, je ne l'entendais plus, l'habitude sans doute. »

Quelques minutes plus tard, au bout de la rue, ils aperçurent la patronne, un châle sur les épaules qui trottnait courbée en deux. En les voyant, elle s'arrêta net et leur fit un signe rapide de la main qui semblait dire : « Ne bougez pas ! » Marthe et Louis n'en avaient aucune envie. Ils lui envoyèrent un petit bonjour du bout des doigts. Puis arriva l'homme en bleu. La patronne lui glissa un mot à l'oreille en désignant Marthe et Louis du menton et continua en se hâtant son chemin de fourmi. L'homme en bleu s'assit sur une borne et alluma

une cigarette. Le chien et la chienne précédèrent de peu le patron qui échangea quelques brèves paroles avec l'homme en bleu tout en fixant Marthe et Louis. Le jeune militaire arriva en vélo, suivi de la patronne qui tirait le curé par la manche. Tout cela se passa très vite et de loin, en noir et blanc, au rythme d'un film muet. Le chien tentait vainement d'enfourcher la chienne, indifférent au groupe qui se pressait autour du curé. Ce dernier s'en détacha et se dirigea vers Marthe et Louis en tirant sur les plis de sa soutane.

Arrivé devant eux, il se racla la gorge et leur tendit une main potelée : « Bonjour, je suis l'abbé Cambon, madame Lehoux vient de me faire part de vos... euh... difficultés et euh...

— Bonjour monsieur le curé, comment allez-vous ?

— Euh... bien, bien, merci... mais... alors comme ça... vous... vous... n'avez plus d'argent ? »

Il avait lâché ces derniers mots comme on crache un reste d'aliment d'une dent creuse.

« C'est exact monsieur le curé, plus d'argent du tout.

— Ah... bien, bien... enfin non ! Mais... avez-vous de la famille qui pourrait...

— Personne.

— Pas d'enfants ?

— Pas d'enfants.

— Des amis peut-être ?

— Aucun.

— Ah... vous êtes seuls quoi ?

— Nous sommes deux, effectivement.

— Mais... que comptez-vous faire ?

— Nous n'y avons pas encore pensé.

— Mais, vous n'allez pas rester ici !... Je veux dire là ?...

— Pourquoi ?

— Mais !... mais parce qu'il fait froid, que... qu'il vous faut un toit... manger... vivre... je ne sais pas moi !

— Vous avez raison monsieur le curé, mille fois raison.

— Eh bien alors ?

— Alors quoi ?

— Mais... vous n'avez pas d'idées ?

— Aucune. Marthe, tu as une idée ?

— Non, je ne vois pas. »

L'abbé Cambon se frotta le menton. Des trois, c'était lui qui semblait le plus embarrassé.

— C'est embêtant... c'est... excusez-moi, un instant. »

Il fit volte-face et regagna son troupeau.

« Marthe...

— Oui ?

— Il se passe quelque chose de bizarre. As-tu remarqué que le bruit continue alors que l'homme en bleu est là, devant nous, les mains dans les poches !

— C'est très curieux... comment fait-il ?...

— Je ne sais pas Marthe, je ne sais pas. »

D'où ils étaient, Marthe et Louis n'entendaient rien de ce qui se disait au bout de la rue. Ils voyaient le curé de dos, ouvrir les bras puis les laisser tomber le long de son corps, puis les rouvrir à nouveau, face au groupe, comme s'il dirigeait une chorale ou bien qu'il leur apprenait à voler. Enfin, tous hochè-

rent la tête d'un commun accord et l'abbé revint vers eux en se frottant les mains.

« Bon, eh bien voilà... euh... J'ai une proposition à vous faire... euh... il y a, à côté du presbytère, une petite maison inoccupée, alors, si vous... enfin, elle est à votre disposition quoi... Je vous préviens, c'est très... euh... comment dirais-je... très rustique... mais pour quelques jours n'est-ce pas...

— Qu'en penses-tu Marthe ?

— Mais avec plaisir !

— Eh bien nous acceptons, c'est vraiment très gentil de votre part.

— Mais je vous en prie. Ce n'est pas grand chose et d'ici quelques jours nous aurons bien trouvé une solution.

— Bien sûr, dans quelques jours, quelques jours... Dites-moi ce n'est pas Bernard votre nom ?

— Bernard ?... ah non. Cambon, abbé Cambon, pourquoi ?

— C'est curieux, j'aurais juré... ça ne fait rien, au fond, c'est égal, Bernard, Cambon, entre nous, qu'est-ce que ça change ?

— Euh... certes, certes... euh... eh bien si vous voulez bien me suivre... madame, permettez, votre valise... »

« Allongé, bien à plat, mais sans le poids du corps et ne reposant sur rien. Non pas exactement, pas "sur rien", sur de la chantilly mousseuse, n'est-ce pas Marthe ?

— Oui, de la chantilly mousseuse et bien blanche, mais pas vraiment "sur", plutôt dedans.

— Dedans... et en même temps au-dedans de nous.

— Au-dedans de nous aussi. Peux-tu soulever ton bras sous ma tête?... Là, comme ça, pas plus.

— Ça va, là ?

— Parfait.

— Ce que j'adore, c'est sentir tes cheveux sur mon visage et souffler par dessous, tout doucement, comme ça... tu les sens bouger ?

— C'est mon corps entier qui ondule quand tu souffles. »

La maison qu'ils occupaient était en fait une ancienne remise. Quatre murs et un toit, une porte à deux battants par laquelle devaient passer les charrettes et une fenêtre donnant sur la rivière. L'abbé leur avait procuré une table, deux chaises et un lit qu'ils ne quittaient pratiquement plus. Le lit était face à la fenêtre si bien qu'ils pouvaient voir les ciels se succéder, la nuit, le jour, la pluie, le vent, le soleil, la neige, les nuages, les oiseaux, tout ce qu'il est bon de voir lorsqu'on vit sur le dos.

Bien que mêlé au flux de la rivière, le bruit leur parvenait toujours, filigrané au cours du temps.

Ils avaient abandonné les chaises dans un coin et tiré la table près du lit. Une lampe à pétrole, une coupe contenant des fruits secs, un pot à eau, quelques tranches de gros pain, des allumettes, une boulette de papier froissé, deux bols vides et une soupière froide.

Froide aussi la pièce que le poêle Godin, accroupi au milieu, aurait dû réchauffer. Pourtant,

chaque matin, le curé venait l'allumer et préparait même à côté un tas de bûchettes pour l'entretenir, mais ni Louis ni Marthe ne s'en occupaient. Ils n'avaient plus ni chaud ni froid. Ils se contentaient de répondre par un grand sourire aux gentilles réprimandes de l'abbé Cambon, lui promettant de manger leur soupe chaude, et de bien se couvrir. Dès qu'il passait le seuil, ils pouffaient de rire comme deux enfants mais se forçaient quand même à avaler une ou deux cuillerées de potage. « Une pour l'abbé Cambon, une pour l'abbé Bernard ».

La patronne de l'hôtel venait presque chaque jour les visiter, tantôt accompagnée de son époux, tantôt du jeune militaire, mais le plus souvent seule. L'homme en bleu l'accompagna une fois, aux alentours de Noël, avec un gros sac de pommes de terre. Elle leur parlait de choses et d'autres, leur racontait des histoires auxquelles ils ne comprenaient rien. Elle s'asseyait à côté du lit après avoir déposé sur la table un gâteau ou quelque autre présent comestible puis elle dévidait de sa bouche une pelote de mots que ses mains semblaient tricoter nerveusement sur ses genoux. Marthe et Louis, bien calés sur leur oreiller, les mains croisées sur le ventre, l'écoutaient sagement, comme ils écoutaient la rivière ou le bruit. Enfin, lorsqu'elle avait épuisé tout son stock de mots, elle poussait un soupir suivi d'un « Hé oui !... » et prenait congé en leur promettant de revenir le lendemain. Elle ne restait jamais bien longtemps. Cela faisait partie des coutumes locales, d'un rituel dont

ils ne jugeaient ni la qualité ni l'opportunité, mais qu'ils acceptaient comme tel.

Les rares cheveux de Louis avaient poussé ainsi que sa barbe. Les mains de Marthe étaient plus maigres, ce qui les faisait paraître étonnamment longues. Le teint pâle, presque translucide, ils semblaient éclairés de l'intérieur. Il y avait en eux quelque chose de l'hiver, de ce froid sec et cristallin, un rien des fleurs de givre, un reflet d'étang gelé dans leur regard.

Chaque matin, Louis avait un nouveau nom à proposer à Marthe. Un nom pour un oiseau, pour un coup de vent, pour un coup de tonnerre, un nom pour chaque chose. Marthe n'était pas toujours du même avis :

« Ce nuage est trop gros pour s'appeler Serge... Léon serait plus...

— Léon, permets-moi de te contredire, mais c'est un jeune nuage, Léon, c'est trop vieux, attends voir... de toute façon c'est un nom en "S"... »

Il y avait toujours quelque chose de nouveau à baptiser.

Et février revint.

Humide, très humide.

Il pleuvait sans discontinuer. Ceux qui venaient les voir, laissaient après leur passage de petites flaques d'eau sur le sol. La fenêtre était devenue aquarium. Les bois du lit étaient devenus spongieux tout comme celui de la table, de la porte.

Chaque molécule d'air portait en elle une goutte. Le martèlement de la pluie et les grondements de

la rivière couvraient par instants le bruit de l'homme en bleu. Un tulle gris recouvrait uniformément le jour et la nuit.

« Louis, est-ce ta cuisse ou la mienne ?

— Je ne sais pas Marthe, c'est à nous.

— Marthe, l'arbre devant la maison de Chatou était vraiment très biscornu.

— Très biscornu Louis, très.

— C'est toi ou moi qui viens de parler ?

— J'allais te le demander.

— Ah.

— ... »

La boulette de papier tombée de la table naviguait à travers la pièce portée par un filet d'eau qui s'infiltrait sous la porte.

« Il faudrait que je trouve un nom pour le calme et la douceur de cette soirée... "Isabelle Pêlmêl". »

Marthe roucoula un petit rire et répéta : « Isabelle Pêlmêl... mel, mel,... ça s'abandonne bien... comme le clapotis de l'eau "l, l, l,"... »

L'eau qui recouvrait maintenant le sol. Des objets légers flottaient et se dandinaient çà et là.

« "l", la langue collée au palais, constatait Louis, en insistant sur les "l". »

— C'est très agréable à prononcer le "l", surtout avec une consonne explosive placée devant : pl, bl, tl..., précisa Marthe.

— Marthe tu ne trouves pas que le bruit est un peu fort ? J'ai l'impression qu'il fait trembler le lit...

— A l'école, quand ma voisine écrivait, je sentais la table vibrer sous mon coude, à peine un frémissement, j'aimais bien cela, je l'entendais penser...

Tu disais, le bruit n'est-ce pas?... C'est vrai, il est tout proche, pas plus fort, plus proche.

— C'est cela, plus proche. »

Les meubles commençaient à se mouvoir dans le courant tourbillonnant, qui peu à peu forçait sur les battants de la porte.

« Tu sais Marthe, je crois que, j'en ai assez de respirer. Ce va-et-vient continuuel dans ma poitrine... cela m'agace, pas toi ?

— Je n'osais pas t'en parler, mais moi aussi, j'ai l'impression que je me sentirais plus détendue si je soufflais une bonne fois. »

Ce fut comme un éternuement, pas plus. Mais il suffit à faire céder la porte et la rivière déferla.

La pluie cessa au même instant ne laissant subsister dans l'air qu'une trame de brouillard. Au loin, le bruit avait pris des accents de vagissements de bébé.

Lentement et délicatement, la rivière brassait ses eaux, ramenait à elle le lit où Marthe et Louis reposaient enlacés comme deux initiales sur un mouchoir.

Une dentelle de vibrations semblait faire frémir leurs narines pincées. Sur leurs lèvres un sourire, l'empreinte du baiser qu'ils venaient d'échanger.

Le robinet sur la tempe

La pluie tombe. Tombe la pluie. On peut tourner cela dans tous les sens, c'est de l'eau, de l'eau partout, un fin grillage entre ciel et terre, une drôle de cage avec des barreaux autour et dedans. En marchant, je serre dans la main un petit bout de savon qui a la particularité, si rare à notre époque, de n'être parfumé ni à la fraise, ni à la pomme, ni à la lavande, il sent juste le savon, il sent simplement bon le propre. Je le porte sur moi depuis une semaine, tantôt dans la poche intérieure de mon blouson, tantôt dans ma main qui en est constamment embaumée. Il m'est même arrivé de le lécher comme un bonbon. C'est le goût des douches municipales où j'allais une fois par semaine du temps où je n'avais pas de salle de bains chez moi et je me surprends à regretter l'intimité de ces bains-douches que

je n'ai jamais retrouvée dans les salles de bains d'appartement, toutes personnalisées, emplies de tubes, de flacons, de photos d'Hamilton, d'objets connus, habituels, rassurants. L'intimité des douches de quartier vient sans doute du fait qu'elles sont anonymes, qu'elles ne nous appartiennent qu'au moment où on ferme le loquet de l'intérieur, un peu à la manière des chambres d'hôtel, enfin seul ! Tout y a été au préalable récuré, frotté, anesthésié de toute présence humaine. On a l'impression de marcher dans une neige vierge. On ne va pas « aux douches » comme on prend un bain chez soi, comme ça, parce qu'on a rien de mieux à faire, en paresseux. Il y a un rituel à respecter : la serviette, le shampoing, la savonnette, le linge de corps propre et frais, bien roulé au fond du sac de sport. Et puis il faut « sortir » de chez soi, longer la rue de Bretagne, pousser la porte accompagné d'un tintement de clochettes et pénétrer dans cet univers de faïence où l'employé dans sa guérite de verre est en train de feuilleter un magazine de culturisme. Pendant qu'il vous donne un ticket, comme au cinéma, on voit s'animer autour de sa tête toute une galaxie d'objets en suspension, shampoings, miroirs, rasoirs, peignes, serviettes à alvéoles (à louer), savons de toutes marques, cosmétiques aux publicités prometteuses, etc.

A ce moment un client sort, fumant comme un fer à repasser, rose cochon d'opérette, cheveux de jais bien laqués, l'œil rouge du plaisir qu'il s'est donné, serrant sous son bras le sac Adidas contenant son ancienne mue, sous-vêtements et chaussettes sales. On se regarde en initiés. L'employé vous guide, tel un Casimodo complice dont les espadrilles res-

tent silencieuses sur les claies de bois humides et sans un mot vous ouvre avec un passe la cabine N° 4. Tout est Niagara moussant, vapeurs bleutées de nuage, résonances de piscine presque étouffantes, odeurs de corps et de serviettes mouillées. Clic clac ! Le monde des schizophrènes m'appartient. Je me déshabille comme à la visite médicale, strip-tease personnel où je suis mon propre public en plein cœur du Vésuve. Couleur rouge pour l'eau chaude, bleue pour l'eau froide. Sous la plante des pieds si sensible, encore marquée du tissage des chaussettes, les claies de bois, comme à Deauville. Le mélange des eaux crépite, trop chaud ! trop froid ! Dans une cabine voisine quelqu'un chante : « Adieu Venise provençale ». L'eau porte un chant, issu d'une poitrine savonnée, comme si les souvenirs jaillissaient d'un frottement. Je pense à Aladin astiquant sa lampe afin de faire exaucer ses souhaits. La douche me transperce et je m'abandonne à cette douce violence, le visage offrande, la paume des mains tendue vers le ciel de carrelage blanc. Comme elle est douce cette peau qu'on découvre, on est nu, on a chaud, il fait pourtant si froid dehors. Le savon glisse comme un serpent sur le corps, sous les bras, dans le creux des oreilles, entre les jambes. Et les idées vous viennent, c'est une chanson qui vous lave, une chanson qui rit, qui mousse au travers des cloisons. J'imagine un tube duquel sortirait une fille rousse du genre Jane Mansfield. Tout est lettre anonyme signée : « Ami qui vous veut du bien ». Ce savon comme la madeleine de Proust, souvenir qui commande à mes mains.

Tu te cachais, recroquevillé, le sexe dans le poing

comme un manche à balai d'aviateur, plus haut ! plus haut ! Et cette eau qui tombe, tombe...

Tranquillise-toi mon fils, maman est là. Où ça ? Dans mon lit ? Non, bien sûr, maman dort avec papa, avec le dada, avec la meumeu, le popo, le dodo bien au chaud. La façon dont on parle aux enfants résonne dans la vacuité d'un monde d'adultes amnésiques, comme un écho de solitude redoublée, la vievie bête.

Je suis Cancer, signe d'eau, fœtus aux yeux grands ouverts sous la cataracte. Le chanteur est parti. Je l'ai entendu fermer les robinets, se sécher en soufflant comme un phoque puis le bruit des chaussures qu'on enfle, de la ceinture bouclée, de la porte qui claque, des pas qui s'éloignent. Bientôt quelqu'un d'autre le remplace, comme un film à l'envers. Saura-t-il chanter comme le précédent ?

Un matin d'hiver, il y a... J'allais à la piscine avec l'école. En quittant l'allée des pavillons où j'habitais, je tournais à gauche, je m'achetais un sandwich chez madame Baillot l'épicière auvergnate, rillettes ou pâté, pour après le bain. Rituel, tous les mardis matin, le casse-croûte et la même recommandation de se sécher en sortant, surtout la nuque ! C'est par là qu'on attrape du mal. A huit heures et demie l'épicerie sentait déjà le vin, la gauloise froide, le café, le pâté, le gruyère rance. Madame Baillot fendait la demi-baguette à l'aide d'un couteau d'ogre et son mari montrait à qui voulait voir la cicatrice de son opération. Rituel. En plus du cartable j'avais ce jour-là un petit sac bleu marine contenant la serviette, le slip de bain, le peigne et ce sacré bonnet de bain dont j'avais horreur. De

l'école nous allions en rang par deux jusqu'à la piscine Marius Jacotot, monument de brique rouge modern style, étrange et baroque comme l'intérieur d'un tambour gigantesque. Là aussi, des rangées de cabines, du carrelage et l'écho du rire nerveux des enfants qui se déshabillent, un avant-goût d'armée. J'avais toujours la même impression bizarre en voyant mes copains dépouillés comme des lapins à l'étalage, je ne les reconnaissais pas dans leur nudité. Les pieds nus glissaient sur les dalles mouillées, il était défendu de courir. Un de mes potes avait une grand-mère qui s'obstinait à lui tricoter des caleçons de bain en laine marron et jaune qui pendouillaient lamentablement entre ses jambes, une fois mouillés. Bien que gêné pour lui, je ne pouvais pas m'empêcher de rigoler avec les autres en le voyant sortir de l'eau. Ça sentait l'eau de Javel et les aboiements du maître nageur se fracassaient contre les vitres opaques comme un oiseau qui cherche dans une pièce la fenêtre par laquelle il est fortuitement entré. Heureusement pour moi, je savais nager et je n'avais pas à subir la honte de la ceinture et de la planche en liège et des : « Repliez, tendez, ouvrez, repliez, tendez, ouvrez ». J'en étais au premier degré, la largeur puis la longueur à la brasse. Mon corps était un beau jouet dont je ne connaissais pas encore tous les secrets. Tout tremblants, plus d'énervement que de froid, nous courions malgré l'interdiction nous sécher et nous rhabiller dans les cabines. Bien emmitouflé dans mon duffle-coat, sur le chemin du retour, je dévorais le merveilleux sandwich de madame Baillot. Chaque mardi.

Mon voisin de cabine n'est pas un chanteur,

il vient là par hygiène, doit manger, dormir, faire l'amour, par hygiène. Il est déjà parti. Je suis accroupi sous le faisceau de la douche qui me masse la base du cou.

J'avais quatorze ans, mes parents étaient absents. Je lui avais proposé de prendre une douche avec moi et à mon grand étonnement elle avait accepté. Elle était de dos tout contre moi, ses longs cheveux noirs brillant comme un trottoir sous la pluie. J'avais une telle érection que je pensais que mon sexe allait éclater, s'ouvrir comme une fleur, comme un canon de dessin animé. La mousse du savon faisait jouer mes mains sur son corps comme un virtuose. Ni l'un ni l'autre ne parlions, un seul petit mot aurait été de trop. Comme un potier, je fis tourner sa taille et je m'agenouillais, le visage perdu pour toujours dans le triangle des Bermudes. Jamais je ne bus de liqueur plus grisante que ce mélange d'eau de savon et de larmes.

Aladin voit le génie laiteux sortir de la lampe, il me comble de présents, il n'y a qu'à demander, tout le monde est là, ondins, ondines, voyageurs de l'inconscient, piétons de l'espace, personnages de gare en attente d'une correspondance. Et tout ce petit monde tient dans le mètre carré de ma cabine. Bien sûr, serrés les uns contre les autres, comme dans le métro, mais un métro où chacun désire l'autre, sans retenue, en harmonie. Qui s'inquiète de la cabine N° 4 ? L'eau coule toujours, qui peut tarir ce fleuve ?

« Boum ! Boum ! Boum ! Ça fait une heure que vous êtes là ! Ya d'autres gens qui attendent !

— Ça va ! Ya pas le feu, non ! Je me sèche et je sors.

— Ah ! Quand même ! »

Les coups sur la porte m'ont laissé des bleus dans la tête. Éveillé en sursaut, tout devient anguleux, perspectives hostiles. Dégoulinant de mémoire je cherche frénétiquement le tube de pilules blanches dans la poche de mon jean. « Ils » ne peuvent plus rien me faire à présent.

Sur le chemin de l'école :

« T'étais pas là hier ? »

C'est Gros René qui parle, un copain souffredouleur, un gros de Roubaix nourri à la margarine et au pain de quatre livres. Nous avons sept ans l'un et l'autre.

« Non ya ma grand-mère qu'a crevé.

— Faut pas dire ça ! C'est pour les chiens, les bêtes, faut dire qu'elle est décédée. »

J'avais honte mais c'était plus fort que moi, le mot « crevé » était sorti de ma bouche avec le bruit d'un ballon qui éclate, une onomatopée.

« Crevée ! crevée ! Tu m'emmerdes gros René, j'dis c'que j'veux. »

Toute la journée, à cause de ce gros con, je me sentais coupable, comme si j'avais moi-même tué ma grand-mère, à coups de marteau, un crime sordide.

... Sur le banc, derrière le pupitre, mon voisin décortiquait des châtaignes qu'il avait ramassées au bois de Saint-Cucufa. Un petit mec nerveux qui touchait toujours les couilles quand on chahutait dans la cour. Le jeu était que chacun enfonce ses ongles dans la main de l'autre, pour voir jusqu'où on tien-

drait sans crier. La maîtresse est arrivée, horrifiée : « Mais ils sont fous ! Allez au piquet ! » J'avais les yeux pleins d'eau et des marques en forme de croissant de lune violacé sur le dessus de la main. Mais j'avais pas crié.

Les pilules ne font pas d'effet, comme c'est long ! Je finis le tube. Je manque vomir en déglutissant la poignée de cachets blancs mêlée à l'eau de la douche. J'ai la bouche pleine de plâtre, je m'emmure. Je dois ressembler à ces maisons dont les fenêtres ont été bouchées avec des briques. Le tube tout aplati (j'ai dû marcher dessus) flotte à moitié dans une flaque d'eau savonneuse. La serviette est tombée, trempée, c'est une plante aquatique, molle et lourde au toucher. Faudrait pas qu'ils tapent encore à la porte, ça fait trop mal, rendu comme je suis, en chien de fusil une main sous la tête, la douche qui me flagelle les cuisses.

Je me suis déjà trouvé comme ça, même position, dans un duvet mouillé, tout habillé sous la pluie. Vue du sol, la cabine est un puits étroit et profond de plus en plus étroit, de plus en plus profond. Je suis tout vidé, les membres, la tête, un tronc d'arbre creux, léger comme une cigarette, seul le poids de ma peau mouillée me cloue au sol.

A deux heures du matin on était coincés à la sortie d'un village en Bretagne au bord d'une nationale déserte. Pas une bagnole à stopper avant huit du mat et ce froid qui nous faisait danser sur place comme des pantins au bout des ficelles de pluie fine. Seul le cimetière était ouvert, presque accueillant à côté des pavillons bouclés sous la garde des bergers allemands. La grille grinça bien sûr quand nous la

poussâmes. Il y avait un caveau ouvert, décoré à la façon des « Villa mon rêve » de banlieue, l'éternité vue par un français moyen, tout juste s'il n'y avait pas un faux puits en pneus de bagnole et le traditionnel petit nain de céramique. Il me restait un moignon de bougie et deux ou trois allumettes sèches. A peine l'espace de s'allonger, à deux dans le même duvet, mon caban étalé sur le ciment glacé, son poncho en guise de couverture. Vue l'étroitesse de notre cocon, j'eus bien du mal à baisser la fermeture Éclair de son futsal. On faisait l'amour comme des serpents, sous le patronage de la famille Dupont au grand complet. Les têtes en os ont dû sacrément gigoter des osselets ce soir-là, un événement dans leur petit village « si tranquille », ah ! jeunesse !...

« Bang ! bang ! Allez ça suffit comme ça, sortez immédiatement ! »

Mon vomi se dilue et coule en longues traînées rosâtres dans la tranchée d'écoulement. Ça vient. Peux plus bouger, ni répondre, plus de politesse, l'eau clapote, plic, ploc, je dévale une dune de sable, pieds nus sous l'orage, comme un chamois, des bonds immenses, des bottes de sept lieues, en bas très loin, il y a la mer, la grande berceuse, finalité de toute rivière.

« Bang ! bang ! Qu'est-ce qui se passe ! »

Cours ! cours ! Il ne reste que la plage à traverser, les mouettes s'envolent tout autour, affolées par la vitesse de ta course, chaque trace de pas auréolée dans le sable mou comme un biscuit trempé dans du thé. Là-bas... la frange d'écume, cours ! cours ! Distance-toi, ce grand rouleau de vagues qui se retient d'éclater avant que tu te fondes en lui.

« Bang ! bang ! Ouvrez nom de Dieu ! »
La vague, la...

...
« Pourquoi t'as fait ça ?
— J'avais besoin de vacances à la mer. »

Adrien sous la pluie

Il regardait ce pauvre vieux chien avec son pauvre vieux maître se traîner l'un l'autre lamentablement sur la pelouse lépreuse de la cité.

Arcueil, dimanche 5 octobre, sept heures du matin, grêlé d'une pluie fine et tenace.

Pelée la pelouse, pelée la canadienne du vieux, pelé le poil du chien.

Le ciel était une éponge gorgée d'où suintait une eau de vaisselle noire et grasse. Elle lui avait assuré ne pas en avoir pour plus d'un quart d'heure, mais il poireautait depuis déjà une demi-heure.

« T'en fais pas, Mamie va m'filer au moins cinq cents balles. On file à la gare tout de suite après. Un quart d'heure, pas plus. »

Dans le taxi qui les avait conduits jusqu'ici (et qui lui avait croqué son dernier billet de dix sacs),

sa cuite de la nuit s'était peu à peu transformée en une gueule de bois carabinée. C'est presque totalement anesthésié qu'elle l'avait laissé là, devant la porte 4 du bâtiment B, le dos au mur, une cigarette éteinte au coin des lèvres, position qu'il occupait toujours.

Dans l'état où il était, il aurait pu attendre des jours et des jours et même n'attendre rien du tout. Simplement être là, des jours, des mois, des années.

Le retard d'Aline repoussait dans un avenir nébuleux la douloureuse perspective du métro, de la gare, de la foule, des horaires et des numéros de train. Bref d'un tel remue-ménage qu'il lui donnait envie de vomir rien qu'à l'envisager.

A quoi bon bouger, ce serait toujours pareil, en Chine ou à Arcueil.

Et si... et si Aline n'existait pas ? Et si l'air frais du matin allait le remettre d'aplomb, et s'il rentrait tranquillement chez lui dormir un bon coup, comme un gros bébé ? Et si... ce conte de fées qui tournait au compte d'épicier n'avait jamais existé ?...

(Samedi soir, entre deux heures et trois heures.)

« Partons ensemble !

— Où ?

— N'importe où, vers le Sud, le soleil, loin de l'ombre !

— Mon amour...

— Viens, tout d'suite !

— Oui, attends ! T'as des ronds ?

— Heu... cent balles.

— On va pas aller loin,... j'ai une idée ! Ma grand-mère à Arcueil, elle... »

Lui qui ne supportait pas de changer de quartier pour aller faire les courses, le voilà qui allait prendre le train pour l'inconnu, et de surcroît avec la fille de sa femme !

C'était juré, il irait dès demain s'inscrire aux alcooliques anonymes si on le sortait immédiatement de cette mélasse pour le glisser entre deux draps propres et frais.

Il se frotta vigoureusement le visage comme pour l'effacer.

« Je devrais, il faudrait foutre le camp tout de suite, avant qu'elle ne redescende. Si seulement cette saloperie de mécanique pouvait réagir. »

Il tenta de faire quelques pas, mais le tournolement des immeubles, des arbres et des lampadaires l'obligèrent à reprendre sa station initiale.

Le vieil homme et le vieux chien le frôlèrent en entrant sous le porche. Ils soufflaient et fumaient, dégageant une odeur de marécage qui redoubla un instant sa nausée. C'est à peine s'ils avaient fait attention à lui. Il appartenait déjà à ce navrant paysage.

Et puis, il y avait ce mot, ce bout de papier, griffonné d'une écriture de débile mental, ce mot qui lui coupait tout espoir de retour si Agnès rentrait avant lui :

« Agnès, pense de moi ce que tu veux
mais surtout pas de pitié
mon amour pour toi est intact
mais la vie est si courte pour "certain".

Adieu, Adrien. »

("Certain" était souligné trois fois.)

Quel con ! Mais quel con d'avoir laissé ce mot à côté du téléphone. « La vie est si courte pour "certain" ! » Je t'en foudrais moi !

A part les quelques bitures qu'il s'était pris ces derniers temps, il se portait comme un charme, en tout cas physiquement. Pourquoi fallait-il qu'il dramatise toujours tout ?

Bon, il avait passé la soirée avec Aline, Aline qu'il n'avait vue que trois ou quatre fois depuis qu'il était avec Agnès. On ne peut pas appeler ça de l'inceste ! Ce n'était qu'une gamine de seize ans qui avait voulu tester ses charmes sur l'amant de sa mère. Il y avait succombé parce qu'il s'était senti flatté, qu'il avait trop bu et qu'Agnès était absente ce week-end, un malencontreux concours de circonstances.

Il aurait mieux fait de s'assoupir en ronflant, comme d'habitude, afin de montrer à la petite sirène que le prince charmant n'est pas toujours celui qu'on croit. Au matin, il lui aurait fait un gros baiser sur le front, ils auraient fait le ménage en rigolant et hop ! Point final, c'était pour rire !

Mais non, il avait fallu qu'il en rajoute encore, du romantisme bêlant au serment d'ivrogne, juré, craché, et des regards intenses, les yeux tirebouchonnés, les lèvres frémissantes, cap ou pas cap ?

A dix-huit ans, c'est touchant, à trente-huit c'est sur la tempe qu'il faut tirebouchonner.

Mais qu'est-ce qu'elle pouvait bien raconter à sa grand-mère, là-haut ? Adrien avait les doigts de pieds recroquevillés dans ses chaussures mouillées. Il y avait quelques couples au loin, vouëtés sous des

parapluies, qui trottaient le cabas à la main vers le marché du dimanche matin.

...

« Eh bien, voilà Aline ! »

Il avait vu une adolescente d'une quinzaine d'années, avec encore toutes les rondeurs de l'enfance dans les traits du visage. Une adolescente comme des milliers d'autres, en jean, pull over et tennis qui lui tendait avec une feinte désinvolture une main potelée et rose.

« Bonjour Aline, tu vas bien ? »

Il avait retenu sa main, le temps de préciser : « Je te connais bien, tu sais, Agnès m'a beaucoup parlé de toi.

— Parce que tu crois qu'elle me connaît bien ? »

Adrien avait lâché sa main, s'était tourné vers Agnès en lui souriant, l'air de dire : « Laisse tomber, c'est d'son âge ».

Aline n'avait desserré les dents de la journée que pour critiquer leurs disques ou le choix des films qu'ils lui proposaient d'aller voir.

En fait, ils n'allèrent pas au cinéma ce dimanche-là. Agnès et Aline passèrent leur temps à se chamailler à propos de tout. Puis Adrien fit du feu dans la cheminée et ils mangèrent des gâteaux en buvant du thé jusqu'à ce qu'il fût l'heure de ramener Aline chez son père à Vincennes.

Sur le chemin du retour, Agnès s'excusa de l'attitude d'Aline, s'accusait, se disculpait tour à tour, faisait de tortueux méandres pour expliquer leurs rapports. Adrien la rassura aussitôt. Tout était

on ne peut plus normal. Rivalité mère fille, l'homme au centre, etc., une évidence tout ça ! Il se sentait très bien, très clair, très calme. Il avait réponse à tout, tout était si simple et puis quoi ! c'est une gamine de seize ans, toi aussi, souviens-toi, à son âge... âge... âge...

Agnès avait répondu par un sourire citron. Elle n'aimait pas qu'on lui rappelle qu'elle avait eu quinze ans... en 1954. Adrien ne s'aperçut pas de son trouble. Il continua d'être très gai pendant tout le repas au restaurant. Plus il étalait ses souvenirs de jeunesse, plus Agnès touillait du bout de sa fourchette les morceaux de chop suey qui refroidissaient dans son assiette. Enfin, elle avait eu mal à la tête et ils étaient rentrés se coucher.

Le scénario s'était reproduit à peu près de la même façon les deux fois suivantes où Aline était venue passer le week-end chez eux.

Chez son père, la moquette gris perle était toujours impeccable, sans doute à cause de leur nouvelle bonne qui, elle aussi, était une perle. Papa avait changé sa BMW pour une Mercedes blanche. Ils avaient passé un merveilleux week-end dans le plus bel hôtel de Deauville. Pourquoi n'achetez vous pas un magnétoscope ? Et cette télé noir et blanc, c'est d'un triste ! Ces dimanches soirs-là, Agnès avait de terribles migraines qui la contraignaient à se coucher à neuf heures, après avoir avalé deux Mogadons. Adrien, lui, restait éveillé jusqu'à la fin du cinéma de minuit, puis, faute de mieux, s'endormait en rêvant aux marques des seins et du cul d'Aline sur le sable de Deauville.

Son âme de père adoptif s'éveillait.

Dans ses rêves d'honorable papa, les seins et le cul d'Aline flottaient dans le ciel comme des ballons roses et bleus dont il tenait la ficelle et il s'envolait avec eux, au-dessus d'une mer grise et tumultueuse.

Mais l'avant-dernier week-end fut différent. Le comportement d'Aline avait radicalement changé. Elle avait troqué son masque de dédain pour celui de la petite fille curieuse de s'instruire de tout. Elle alla faire les courses avec Agnès et l'aida à la cuisine. Toutes deux riaient comme des collégiennes en préparant le repas.

Adrien faisait semblant de lire mais, tendant l'oreille, entendait des mots comme :

« Papa... et moi... normal... moi aussi... »

Le repas fut simple, excellent et joyeux. Au café Agnès s'endormit. Aline en profita pour demander à Adrien de lui montrer ses sculptures.

Il la fit descendre dans son « antre », une curieuse charcuterie transformée en atelier où il modelait dans la glaise des têtes de bébés qu'il empilait jusqu'au plafond, car jusqu'à présent personne n'en voulait.

Tous deux discutaient en caressant les têtes chauves.

L'atelier était froid. Adrien, voyant Aline frissonner, se débarrassa de son chandail et le posa sur ses épaules. Il l'attira vers lui, les yeux mi-clos, cœur à corps, puis la repoussa doucement, en s'excusant comme s'il avait glissé, fait un faux pas. Valait mieux remonter s'ils ne voulaient pas attraper la crève.

En haut Adrien avait mis un disque au hasard, parce que le silence le gênait. C'était Tom Waits,

un des seuls disques qu'Aline aimait chez eux. A ce moment, Agnès s'éveilla.

« Encore ce disque, tu n'as rien de plus drôle ? »

Adrien se leva, le regard d'Aline planté dans son dos comme des banderilles.

« Si, si, qu'est-ce que tu veux ? »

— J'sais pas moi, choisis.

— Ah, non dis toi, puisque tu veux autre chose...

— J'ai pas envie de musique, j'ai un de ces mal de crâne... »

Elle replongea sa tête dans l'oreiller. Il en jaillit deux plumes qui calligraphièrent d'étranges signatures dans la pièce enfumée.

« Agnès, il faudrait peut-être raccompagner Aline... Agnès ? Tu entends ? »

— Oui, vas-y... excuse-moi ma chérie, ces maux de tête tu sais, allez à bientôt. »

La voiture sentait le chaud mouillé et la cigarette froide.

« Adrien ? »

— Oui.

— Tout à l'heure dans l'atelier... t'as eu envie de m'embrasser ?

— ... Peut-être... oui... je crois.

— Ça veut dire oui ?

— Si tu veux.

— Tu ne l'as pas fait parce qu'Agnès était en haut, mais maintenant, là, au prochain feu rouge...

— Aline ! Tu dis des bêtises, tout à l'heure, je t'ai caressée comme je caresse mes statues. Parfois

je les embrasse, mais maintenant c'est différent et ça n'a rien à voir avec Agnès.

— Ah ! Comme tes statues... Mais tu les aimes bien tes statues ?

— Bien sûr ! et toi aussi et Agnès aussi ! et... tout est très bien comme ça !

— T'aimes tout quoi ?

— Ça dépend des jours. Oh ! écoute Aline, j'ai un peu dérapé parce que... parce que... j'sais pas moi ! Parce que on avait passé une bonne journée, qu'on avait bien mangé et bien bu, que tu étais charmante et très jolie dans mon chandail, et voilà, c'est aussi simple que ça ! tu comprends ?

— Je comprends.

— Voilà, on est arrivé ! Si madame veut bien se don... »

Aline avait posé ses lèvres sur les siennes.

Des mecs en survêtement portant des sacs de sport s'engouffraient en riant dans une 404 verte.

La pluie ne s'arrêterait jamais. Adrien pensait qu'il serait doux de se laisser fondre comme un morceau de sucre et quand il ne serait plus qu'une petite flaque, il serait enfin peinard, il n'aurait plus à prendre de décision.

Son imper n'avait plus le courage de refouler la pluie.

Adrien se noyait tout debout, béatement.

Dans un semi-coma, il entendit un galop dans l'escalier.

Aline apparut les yeux gonflés. Adrien n'avait

hélas pas complètement fondu. Le cauchemar recommençait.

Aline se jeta dans ses bras ce qui faillit les faire s'étaler tous les deux dans la boue.

« Adrien, oh ! Adrien... Je lui ai tout dit... J'ai les 500 F... »

Elle pleurait si fort...

« Adrien... emmène-moi ! »

Adrien peu à peu reprenait pied.

« Tu lui as tout dit quoi ? »

— Toi, moi, notre départ.

— T'es dingue ! T'es folle !

— Adrien, il le fallait, je veux que tout soit clair, que... Mais t'es trempé ! Viens, nous n'aurons plus à nous cacher. »

Sous les pieds d'Adrien, le sol avait la consistance d'un fantastique chewing-gum Malabar.

Dans quel merdier s'était-il fourré ? Fuir, fuir ! Loin des autres, de soi, surtout de soi.

« Viens Adrien, partons. »

A peine avaient-ils franchi le porche qu'au premier étage, le visage bouffi d'une vieille dame à cheveux blancs apparut à sa fenêtre.

« Salaud ! Vieux cochon ! Aline reviens, ne pars pas avec cet individu ! Cochon, sale cochon ! »

Malgré la pluie, quelques personnes se mirent aux fenêtres. Ils pouvaient voir un type en imperméable, le dos voûté, soutenu par une gamine en jeans, s'éloigner sous les injures et la pluie.

Ils étaient seuls sur le quai du R.E.R. Adrien se tordait les doigts en répétant comme une prière :

« Tout cela n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais », entrecoupée par instant de l'écho des injures de la grand-mère qui lui sonnait aux oreilles comme des paires de claques. De temps à autre, il se passait la main sur les joues et le menton, sentait sa barbe dure, qui peu à peu se transformait en soie de porc, de gros porc, de vieux porc qu'il était. Aline pleurait en silence, en parfaite harmonie avec le ciel. Ses cheveux étaient tout collés, on aurait dit une enfant malade. Et, malades, ils ne tarderaient pas à l'être vraiment si ce putain de R.E.R. n'arrivait pas bientôt.

Dans le wagon, ils se réchauffèrent un peu. Non pas serrés l'un contre l'autre, car ils ne s'aimaient déjà plus (s'ils s'étaient d'ailleurs réellement aimés) mais chacun à sa façon. Elle, en position de fœtus sur la banquette et lui, en tentant pour la dixième fois d'allumer une cigarette avec des allumettes humides. Il y avait peu de monde dans le compartiment, un couple avec un bouquet de fleurs et une boîte de gâteaux, un sportif tout frais tout neuf et une jeune femme qui, voyant les efforts infructueux d'Adrien lui proposa son briquet.

Ils se sourirent.

Pour Aline, l'aventure commençait à sentir la banlieue, comme ces jardins minables (trois choux, deux carottes, une carcasse de 4 CV) qui défilaient derrière la vitre embuée.

Pour Adrien l'aventure sentait la jeune femme d'à-côté. Il en avait déjà le goût du rouge à lèvres à la bouche.

Depuis le coup du briquet, plusieurs fois, leurs regards en se croisant avaient fait des étincelles.

Sans doute pensait-elle qu'Adrien était un brave papa, ou mieux, un oncle sympathique venu arracher sa nièce des griffes d'un vieux vicelard et qui la ramenait à présent dans le droit chemin, celui d'un foyer modeste mais honnête, le père et la mère, en robe de chambre, les yeux rougis par l'insomnie, attendant le pardon à la bouche le retour de l'enfant prodigue.

Oui, c'est cela, sans nul doute, qu'elle devait penser, cette charmante personne aux ongles soignés posés sur ses genoux croisés. C'est exactement le scénario qu'Adrien se proposait de lui offrir si par bonheur elle descendait en même temps que lui, et qu'il réussisse à renvoyer Aline faire dodo chez son père.

« Aline... Aline ! Tu sais, je crois que nous sommes en train de faire une bêtise. »

Elle se retourna vers lui avec un air de défi.

« Tu pars plus, t'as les jetons, t'as peur !

— Pas du tout ! Je ne t'ai pas dit qu'on ne parlait plus ! Seulement... Ce matin... Dans l'état de fatigue et d'énervement où nous sommes, ce serait... gâcher notre départ et ça, c'est trop important pour le foutre en l'air. L'arrivée dépend du départ. A quoi bon tout bâcler par précipitation.

« Mais c'est toi qui voulais partir là, tout de suite, à l'instant !

— Mais je le veux toujours ! Seulement je pense à toi. Moi, ça irait très bien mais je te sens si... si...

— Alors qu'est-ce que tu proposes ?

— Tu pourrais rentrer chez ton père et...

— T'es malade ! Grand-mère lui a déjà téléphoné ! T'imagines la scène ? En ce moment il est

en train de faire toutes les gares de Paris pour t'écorcher vif.

— Tu crois ?

— Sûrement ! »

Le malaise revenait peser sur les épaules d'Adrien.

Il se voyait déjà aux prises avec le père d'Aline, une bagarre sordide, dans un buffet de gare sans doute, avec le monde entier contre lui. Le papa outragé, fort de son bon droit, de son mètre quatre-vingt-dix et de ses cent kilos lui enfonçant la tête à coups de pied dans une bouche d'égout sous les applaudissements de la foule.

Adrien se frotta les yeux.

« Oui, tu as raison, ce n'est pas une bonne idée... Tu n'as pas une amie chez qui...

— Florence, elle a un studio rue du Bac.

— Florence ! Voilà ! C'est chez Florence que tu m'attendras, tu prendras une bonne douche et tu feras un gros somme. Je passe te prendre demain matin et hop ! On démarre du bon pied. Qu'est-ce que t'en dis ! On fait comme ça ? D'accord ? »

Aline était si fatiguée qu'elle ne se sentait plus l'envie de résister. Peut-être avait-il raison, peut-être...

Elle avait froid et sommeil et puis elle avait envie de se confier à Florence, d'abord pour frimer avec son aventure, ensuite pour faire le point car elle ne savait plus trop où elle en était.

« Mais toi, où tu vas aller ?

— T'en fais pas, je vais en profiter pour récolter un peu plus de fric. Donne-moi l'adresse de Florence. »

Il écrivit l'adresse sur une pochette d'allumettes qui, dans une heure au plus, voguerait sur l'eau irriguée d'essence d'un caniveau.

« Voilà, c'est parfait. Tiens, tu peux descendre à Port-Royal, t'en as pour un quart d'heure à peine. C'est mieux, sincèrement, c'est bien mieux comme ça, tu me crois ? »

— Oui, oui, sans doute. Oh ! C'est là... Ben alors à tout à l'heure ? »

Aline s'était levée, le train ralentissait. Elle avait l'air perdu d'un petit enfant qu'on réveille.

« Repose-toi bien, à tout de suite ! »

Tout se passa très vite. Aline voulut embrasser Adrien sur la bouche mais celui-ci esquiva de peur que la jeune femme ne les voie. Il avait la gorge serrée. Le « clac » des portes en se fermant lui fit l'effet d'une guillotine. Aline, debout sur le quai de Port-Royal sentait pour la première fois son cœur tatoué d'une signature masculine.

Pendant une minute, Adrien se sentit terriblement merdique. Une minute, pas plus. Il se tourna vers la jeune femme. Elle le regardait. Il fit un geste en écartant les mains et en haussant les épaules qui pouvait vouloir dire : « C'est la vie ! » ou « Eh ! c'est comme ça ! » ou « C'est en voulant trop tenir que tout nous échappe », quelque chose comme ça.

Elle lui sourit à nouveau ce qui le réchauffa un peu. Par signes, il lui demanda s'il pouvait s'asseoir à côté d'elle. Elle accepta.

« Bonjour.

— Bonjour ou bonsoir ? Vous avez l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la nuit.

— C'est à peu près ça, tout à fait même. Et vous, bien dormi ?

— Pas trop mal merci. C'est... C'était votre petite amie ?

— Ma nièce. Elle avait un problème que ni son père ni sa mère ne pouvaient résoudre.

— Alors que vous, vous pouviez ?

— En partie. Mais tout est rentré dans l'ordre à présent. Comment vous appelez-vous

— Quel nom voulez-vous connaître, le vrai ou le faux ?

— D'abord le faux.

— Sophie.

— Moi, c'est Adrien et c'est le vrai. Ah ! Les Halles, c'est là que je descends.

— Moi aussi, de toute façon c'est le terminus.

— Quelle coïncidence ! »

Ils étaient déjà complices.

Le temps d'un escalier roulant, Adrien apprit que Sophie allait au Louvre, déjeunerait dans une pizzeria, et irait au cinéma sur les Champs. Il se proposa de l'accompagner.

« Mais, après toutes ces aventures nocturnes, vous n'êtes pas fatigué ?

— Fatigué, moi jamais ! Je me suis rarement senti aussi bien. »

Salle après salle, tableau après tableau, peu à peu il apprenait Sophie. Elle était secrétaire de direction, elle avait trente ans et quelques... Elle non plus n'avait pas trop bien dormi. Toute la nuit, elle avait

attendu un mec, journaliste à Libé, qui n'était pas rentré, quelque part vers Arcueil.

Elle aimait : la littérature américaine, la cuisine familiale, les vieux films français, l'automne, Eric Satie, marcher, la foule. Elle aimait le dimanche tous les jours de la semaine sauf le dimanche. Elle n'aimait pas : voyager, avoir mal physiquement, sa mère, les films politiques, la tête de veau sauce gribiche, l'été et le soleil, son boulot.

Adrien en faisait autant et ils cochaient ensemble leurs points et lieux communs.

Ils restèrent longtemps devant le radeau de la Méduse, aussi longtemps qu'il faut pour distinguer le minuscule navire à l'horizon. Tous deux semblaient bien connaître ce mélange d'angoisse et d'espoir, ces corps tordus dans l'attente avec au creux du ventre la certitude d'être sauvés in extremis, cette foi qui vous ferait bouffer du cadavre à tous les repas.

Puis ils ne se dirent plus rien. Ils se regardaient, assis sur une banquette, dans le grand hall. Elle aimait ses oreilles, petites et bien ourlées. Lui, sa bouche prête à croquer. Leurs yeux étaient les mêmes, délavés de tout soupçon.

Pas un instant elle n'avait cru à l'histoire de la nièce, pas une seconde il n'avait accroché à ce conte fumeux de journaliste ectoplasme. Ils s'en foutaient, le mensonge leur servait de passe-partout, ils n'avaient aucune envie d'en savoir plus l'un sur l'autre. Par bonheur, la pizzeria et le film sur les Champs ne les tentaient plus du tout. (Il devait lui rester cinq francs en poche.) Il accepta avec joie d'aller chez elle, à deux pas de la Bastille. En chemin, elle lui confia son vrai nom, comme un bébé à l'Assis-

tance, un peu honteuse : « Eugénie ». Il en profita pour faire un bon mot, car il n'avait plus grand chose à lui dire, la fatigue à nouveau l'anesthésiait.

« Eugénie de la Bastille, ah ! ah ! »

Cela suffit à faire passer le trajet.

C'était un studio. Une demi-cloison séparait la kitchenette de la pièce principale, salon, chambre à coucher, salle à manger, bureau. Elle préparait des pâtes tandis qu'Adrien-du-tout somnolait sur le canapé-lit. Pour le réveiller elle lui servit un Scotch. Il en but trois de suite. Il n'en fut pas réveillé pour autant. Après tout ce qu'il avait bu pendant la nuit ce n'était qu'une petite vague à peine suffisante pour faire flotter le radeau médusé qui lui servait de cœur.

Il se sentit soudain très abattu, les couleurs se délavèrent, son angle de vision s'entoilait de fils arachnéens. Mais Adrien était têtue, savait trafiquer avec lui-même, poussait, poussait, à s'en halluciner le sentiment. Il repartait à zéro, l'amour... Une nouvelle vie... Un rideau pourpre s'ouvrait sur un décor rose et bleu grouillant d'angelots dodus. Pas un geste d'Eugénie ou Sophie?... Sophie ! Pas un battement de ses longs cils, pas un mot sortant de sa bouche adorable qui ne fût extraordinaire, perlé d'or et de strass.

Au rancard le hasard, ils étaient destinés l'un à l'autre depuis...

« Toi !

— Toi !

— Moi !

— Moi ! »

Ils firent l'amour comme on se lave la tête un matin de gueule de bois en frottant fort pour attein-

dre cet intérieur inaccessible, grenouillant dans l'odeur des spaghetti cramés qui s'exhalait de la kitchenette.

Elle se dégagea de lui.

« Ça brûle ! »

Son cul blanc tressauta jusqu'à la cuisine.

Jamais, jamais l'extase ne serait suivie d'effluves de lys ! Toujours les nouilles !

Ça faisait longtemps qu'Adrien sentait les nouilles cramer, et après ? Il n'avait pas faim et même, il aurait aimé brûler avec elles, tomber en flammes comme un pilote de guerre, partir en fumée, léger, léger !

Bordel de merde, l'amour, le grand amour lui filait toujours entre les pattes comme une saloperie de savonnette.

Eugénie-Sophie (laquelle des deux ? Eugénie sans doute) apporta les pâtes brûlées et pourtant froides.

Elle était moche, ridicule, moche comme Agnès avec ses migraines, moche comme Aline sur le quai du R.E.R., moche comme toutes les autres quand c'était fini et ça n'en finissait pas de finir ! De finir !! De finir !!!

Il mangea deux cuillerées de spaghetti en s'efforçant de sourire, prétexta un malaise pour s'enfermer aux chiottes.

Enfin seul !

Il hésita longuement entre chier et vomir mais il choisit de ne rien faire du tout, par bouderie.

Quand il sortit, il n'avait plus rien dans la tête que la sensation d'être un citron pressé jusqu'au zeste, que de retrouver « son » lit. Eugénie-Sophie l'attendait (c'était Sophie) une cigarette aux lèvres.

La fumée formait un point d'interrogation au-dessus de sa tête (peut-être était-ce Eugénie).

« Excuse-moi, la fatigue sans doute...

— Fatigué? Moi jamais!

— Don't be cruel »

Il s'assit à côté d'elle blême comme une bougie d'anniversaire éteinte.

« Tout ça, tu vois, ... Ouf! »

Il fit le geste de s'éventer.

« Tu devrais dormir un peu. Allonge-toi une heure ou deux. »

Dormir, oui, dormir et se réveiller tout propre comme au premier jour, lavé de toute cette gadoue.

Mais pas ici.

Il voulait dormir dans « son » lit.

D'ailleurs, ne valait-il pas mieux rentrer et être le premier à mettre Agnès au courant de ce qui s'était passé. En lui racontant l'histoire à sa façon il avait encore une chance, une toute petite chance, de la mettre de son côté avant que « les autres » ne s'en mêlent. Agnès ne rentrerait pas avant ce soir, d'ici là, il avait le temps de préparer le terrain. C'était cela qu'il fallait faire, il le savait, mais son corps était si loin de sa tête.

Pendant ce temps, Sophie-Eugénie l'emmaillottait de caresses, l'embrassait sur tous les fronts. Elle lui jouait le « Voile bleu » mais ce n'était que pour protéger ce dimanche après-midi qui s'effiloçait. Elle commençait vaguement à regretter de n'être pas allée au cinéma, pensait à sa télé en panne et à ce qu'elle pourrait bien foutre si ce mec bizarre se tirait maintenant. Il était à peine trois heures.

« Sophie, il faut absolument que je parte maintenant.

— Déjà ! Tu tiens à peine debout, tu n'es pas bien ici ?

— Si si bien sûr ! C'est pas par plaisir mais il faut absolument... Ce serait trop long à t'expliquer. J'te jure que c'est pas par plaisir. Tu peux m'appeler un taxi s'il te plaît ?

— Bon, comme tu veux. »

Adrien se rhabilla tant bien que mal. Ses vêtements n'avaient pas eu le temps de sécher. Ça lui rappelait le camping avec ses parents quand parfois il fallait s'endormir dans un duvet humide.

« Dans cinq minutes le taxi.

— Merci, tu es gentille. Je suis désolé, tu sais, mais c'est assez grave. Donne-moi ton numéro, je te rappellerai ce soir. N'importe comment on se revoit bientôt, enfin, si tu veux ? »

(Au pire, si ça se passait mal avec Agnès, il pourrait toujours revenir ici, au moins il serait au chaud.)

« Bien sûr que je veux bien. Promis, tu téléphones ce soir ?

— Promis juré... Merde !

— Quoi ?

— J'ai donné tout le fric qui me restait à la petite pour qu'elle rentre chez ses parents.

— Ah... Tu veux que je te...

— Si ça ne te dérange pas, sinon j'irai à pied...

— Non non, tiens, cent francs ça va ?

— Tu es adorable, je te rends ça demain sans faute. Bon, j'y vais, le taxi doit être là. A tout de suite. »

Un rapide baiser, la porte ouverte et fermée.

Eugénie, en écoutant les pas dans l'escalier se demanda si par hasard elle ne se serait pas fait un peu avoir. Elle haussa les épaules, attrapa un vieux Marie-Claire et se mit à le feuilleter allongée sur le canapé.

Adrien se fit déposer devant l'épicerie arabe au coin de sa rue et y acheta une flash de whisky. Devant sa porte il eut un moment d'angoisse, croyant avoir perdu ses clés mais elles étaient tombées par un trou de sa poche dans la doublure de son imper.

Dans la cuisine, Agnès faisait du café.

« T'es... T'es là ?

— Ben oui, visiblement. Je ne voulais pas me taper les embouteillages ce soir. Ouille ! C'est chaud ! T'en veux une tasse ?

— Une tasse...

— Une tasse de café, tu sais, un liquide noir. Mais qu'est-ce que t'as ? T'as une sale mine, t'as pas dormi ?

— Non... Oui... Pas beaucoup... Je... Je vais retirer mon imper, je suis trempé.

De la cuisine Agnès l'appela.

« Dis donc mon salaud ! »

Adrien fit tomber les manteaux accrochés aux patères et ferma les yeux, s'attendant à recevoir le coup de grâce.

« Quand t'invites des copains ici, tu pourrais vider les cendriers et laver les verres. »

Adrien s'essuya le front.

« Excuse-moi.

— Ton café est prêt. »

Alors, elle ne savait encore rien. Adrien respira un grand coup avant d'entrer dans la cuisine. Il embrassa Agnès sur la nuque.

« Ton week-end s'est bien passé ?

— Mouais, comme ça, en tout cas plus tranquillement que le tien, t'as une tête, on dirait Waterloo.

— J'ai à peine dormi. Marc et Stef sont passés. On a trop bu, trop fumé, trop parlé toute la nuit, tu vois le genre.

— Tu ne sais pas t'arrêter, dès qu'on te laisse seul tu fais des conneries.

— Oh ! Des conneries avec Marc et Stef !

— J'ai bien fait de ne pas être là. Vos blablas toute la nuit, très peu pour moi ! »

Elle lui parla de son week-end, de la maison de ses copains, jolie comme tout, mais la Normandie, quel temps pourri et puis la campagne, la campagne, une fois que t'as fait pousser trois roses et quatre salades, la campagne c'est plein de boue et...

Adrien ne l'écoutait pas. Il cherchait vainement comment présenter à son avantage ce qui s'était passé cette nuit. Mais ses idées s'embrouillaient, il était trop fatigué pour mentir.

Peut-être valait-il mieux plaider coupable, se mettre à nu devant Agnès et lui dire : « Vas-y, fais de moi ce que tu veux, j'ai tout gâché, je vais disparaître de ta vie, de celle d'Aline, disparaître à tout-fois, mais surtout pas de pitié ! »

Comme sur le mot...

Le mot ! Mon Dieu, le mot près du téléphone !

Adrien bondit hors de la cuisine, courut jusqu'au

téléphone. Le mot était là, tel qu'il l'avait laissé. Vivement il le froissa, faillit l'avaler mais sa gorge était tellement sèche qu'il le mit dans sa poche se promettant de le brûler dès que possible.

Il vida la moitié de la flash de whisky avant de revenir à la cuisine.

« Ben, qu'est-ce qui te prend ? »

— Envie de pisser.

— Qu'est-ce que t'es nerveux ! Bon, alors, qu'est-ce que je te disais ?... Ah oui, tout quitter pour partir vivre à la campagne, vraiment je trouve ça grotesque, tu ne trouves pas ?

— Si si, c'est grotesque... »

Agnès parlait tout en sirotant son café, allumait des cigarettes, ne se doutait de rien. Adrien se laissait bercer par le ronronnement de sa voix, pourtant, il fallait l'interrompre, lui dire tout, se jeter à l'eau.

Il le fallait, il le fallait !

« Agnès... »

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle le regardait, étonnée, terriblement innocente.

« Agnès... »

La sonnerie du téléphone brisa son élan.

« Attends une seconde, je vais répondre. »

— Non n'y va pas.

— Mais qu'est-ce qui se passe, t'es fou ou quoi ?

— Oui je suis fou, mais ne réponds pas !

— Écoute, ça suffit, tu me parleras après. »

Elle se dégagea de la main d'Adrien qui serrait la sienne et décrocha le téléphone avant qu'il ait pu la rejoindre.

« Oui?... C'est moi... Bonsoir Jacques, comment vas-tu ? »

C'était le père d'Aline. Adrien s'écroula dans un fauteuil. L'heure de vérité était venue. Voilà, tout était fini, il ne lui restait plus qu'à mourir plus courageusement qu'il n'avait vécu. Un calme étrange l'envahissait.

« ... Comment!... Oh bien sûr... Je te comprends... La pauvre... Et Aline ? »

Tous contre lui, c'était normal, un jour ou l'autre il faut payer. Accepterait-il le bandeau sur les yeux ou regarderait-il sa mort en face ?

« D'accord Jacques... Sans problème... On vous attend... C'est ça... A tout de suite. »

Quand le combiné retomba sur sa fourche, Adrien sentit l'acier d'un couperet s'abattre sur son cou.

« La mère de Jacques est morte, enfin presque. Une crise cardiaque. Ses voisins l'ont entendu crier à la fenêtre tôt ce matin. Ils ont vu un couple s'éloigner. Ils ont frappé chez elle mais sans réponse. Au bout d'un moment ils ont appelé Police secours. La pauvre vieille était allongée toute raide dans le couloir. Jacques était absent ce week-end. C'est Aline qui a reçu un coup de fil de l'hôpital et elle a tout de suite prévenu son père. Jacques nous demandait si Aline pouvait dormir à la maison ce soir. Il passera la nuit l'hôpital mais c'est sans espoir. »

Adrien ne disait pas un mot. Sa main, dans sa poche, réduisait en minuscules confettis le message destiné à Agnès.

Aline arriva une demi-heure plus tard. Elle avait encore les yeux rouges mais son visage était calme.

Agnès embrassa tendrement sa fille puis, courut jusque chez l'épicier acheter deux ou trois bricoles pour le dîner.

Adrien et Aline étaient assis face à face.

« Tu... n'as pas été chez Florence ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'sais pas, je m'suis doutée que t'allais revenir ici.

— Ah tu... tu n'as rien dit à ton...

— Non. T'inquiète pas.

— Aline, tu m'en veux ? »

Elle le regarda. Ses pupilles noires ressemblaient à ces boules de bronze qu'on balance au bout des grues pour effondrer les vieux pans de mur.

Adrien se lézarda un peu plus.

Toto le chat

Je l'ai mis le costume, enfin juste la veste posée sur les épaules, négligemment, sport. Le pantalon est trop large et trop long surtout. Mais pour cent cinquante francs, on peut pas tout avoir. Et puis, dans mon jean je suis plus à l'aise.

J'ai traîné devant chez Tati, comme les autres, comme un samedi après-midi. J'ai bu une bière et j'ai regardé passer les filles, des trains de filles, des trains qui vont dans les pays verts et bleus, des pays de vacances.

Moi, les vacances, je ne sais pas ce que c'est, j'y ai jamais été. Mes vacances, c'est les filles qui passent, voile au vent, c'est joli, ça va ça vient sur l'eau de ma bouche, glou-glou...

Un jour, j'en attraperai une et on ira... on ira... on n'en finira pas d'aller.

Les très belles, ça me fait peur. C'est des pages de *Lui* qui s'envolent avec des mecs dans des bagnoles longues comme ça.

C'est pas pour moi.

Et pourtant je suis pas mal là, avec la veste du costume jetée sur les épaules, accoudé à la rambarde du métro.

Même, même une moche, juste une qui me dirait... je sais pas moi... qui me dirait : « T'es beau ! »

Je sais bien que c'est pas vrai mais pour un samedi soir, ça suffit, non ?

Tiens ! regarde celle-là, avec son petit sac dans les bras, eh ben je la prends comme elle est !

Elle a des chaussures beiges, des collants beiges, une jupe écossaise gris et beige, un blouson en nylon beige, un pull vert foncé, un sous-pull beige, une gueule beige, des yeux beiges et des cheveux pas bruns, marron.

On ne peut pas dire qu'elle est moche ! Elle est beige, comme un papier d'emballage balancé sous la banquette du métro.

Sauf qu'elle, elle est sur la banquette, les mains aux ongles courts posées bien à plat sur sa jupe écossaise gris et beige. A peine si on la voit. On pourrait s'asseoir dessus sans le faire exprès. Elle mourrait là, incognito, entre deux stations... Personne ne s'en apercevrait, personne ne la réclamerait, pas de gros titre. Cette fille est un entrefilet.

Qu'est-ce qu'elle peut bien faire dans la vie ?

Secrétaire en braille pour sourdingues, mime pour aveugles ? Quelque chose comme ça.

Sur sa gourmète, il y a marqué : « Martine », on aurait pu écrire un numéro.

Elle se lève.

Moi aussi.

Je la suis dans le dédale des couloirs.

Je la suis parce que je suis attiré par son vide, pris de vertige devant cette petite souris beige qui se dissout dans la foule.

Difficile à suivre, c'est pas une souris, c'est un caméléon. Dans certaines lumières, à angle de mur, elle disparaît totalement. Il faut le contraste cru d'une grosse nounou antillaise, pétante de couleur, pour qu'elle se révèle.

Voilà, je me rapproche, je suis juste derrière elle. Aucune odeur, aucun parfum, pas plus de sueur que de Guerlain. Et pourtant, je flaire à m'en faire éclater les naseaux, mais rien, rien, pas même un pet.

Il faut absolument que j'en sache un peu plus sur ce trou d'air, savoir où ça habite, ce que ça mange, si ça vit seul, en couple ou en troupeau. Cette fille est un appel d'air. Direction Pantin. Shlack ! Trois cent cinquante grenouilles agglutinées contre les vitres du wagon. Me voilà coincé entre une épaule de catcheur et un matelas roulé tout neuf aux couleurs de la Samaritaine. Le mec qui transporte ça sifflote indifférent au tir croisé des regards furibards autour de lui.

« Pourquoi qu'y transporte pas sa salle à manger pendant qu'y est ? »

D'où je suis, c'est parfait, mon courant d'air ne peut pas m'échapper.

Elle a les oreilles percées, mais ne porte pas de boucles d'oreilles. Il y a une vague ondulation dans ses cheveux. Sans doute, un reste de permanente, pour un mariage, communion, baptême. C'est donc qu'elle doit connaître au moins une personne, qu'elle mange, qu'elle boit, qu'elle existe. Oh ! ça je n'avais pas vu, c'est touchant. Dans un chaos, sa main accroche la barre, petits doigts tout blancs, dont l'un est orné d'une bague, une bague de petite fille, un trèfle à quatre feuilles, en éclats d'émeraude, monté sur un petit anneau d'or.

Tout s'est passé très vite. Le choc, la main agrippant la barre, la bague, ses yeux croisant les miens. Clic ! Clac ! Diaphragme ouvert, fermé. Ouvert dans sa peur de tomber à la renverse, fermé avec un temps de retard devant mes yeux.

J'ai eu le temps de lui sourire. Clic ! Clac ! Ses yeux ont tiré le rideau de fer, mais sa bouche est passée en cet instant, de « O » en « S », « S » un sourire maladroit ?

J'ai à peine eu le temps de photographier une particule de son intérieur. La photo est floue, on voit rien.

Le mec au matelas est descendu gare de l'Est, j'ai pu m'asseoir.

A la station suivante, une femme enceinte est montée. Aussitôt je me suis levé pour donner ma place à la future maman et aussi pour montrer à ma reine d'un jour que j'étais quelqu'un de courtois, rien à craindre, propre sur lui et tout et tout. Mais curieusement, la future cliente de Prénatal refuse de s'asseoir. J'insiste.

« Si, si je vous en prie !

- Mais non, je vous assure !
- Mais dans l'état où vous êtes !
- Dites tout de suite que je suis trop grosse !
- Pas du tout, je... »

Effectivement, à bien y regarder, cette charmante dame n'est pas plus enceinte que moi. Elle est très grosse.

La grosse vexée descend en rage, à la station suivante.

Moi, je me recroqueville sur mon strapontin comme un haricot sec. Autour de moi, ça rigole, le Parisien est friand de ce genre de situation.

Mon inachevée n'a pas eu un sourire, pas un geste, pas un regard pendant le sketch que je viens de jouer. Elle ne s'est aperçue de rien.

Ourcq. Elle se lève. J'en fais autant.

Nous sommes seuls sur le quai.

Elle marche où elle doit marcher, ni trop à gauche, ni trop à droite.

Dehors, l'air est si lourd qu'on a besoin de boire un Ricard.

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! »

Ça m'est sorti de la bouche comme ça.

« Oui. »

Je suis surpris, je pensais qu'elle ne dirait rien ou au mieux : non.

« Mademoiselle, excusez-moi, vous... je peux vous offrir un verre ?

— Oui. »

Ça m'en bouche un coin. J'ai tellement l'habitude qu'on me dise non.

« Je vous ai vue dans le métro et... on va là ? »

Le patron nous regarde d'un sale œil. Il allait fermer, c'est-à-dire fermenter devant sa télé, comme je l'aurais sans doute fait moi-même, si je n'étais tombé curieux fou de ce trou de serrure.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Une menthe à l'eau.

— Alors une menthe à l'eau et un 51 ! »

J'ai un malaise, presque mal au cœur. Pourtant on est à la terrasse, l'air est doux. Je ne distingue plus très bien la fille. Ça a été trop vite, elle a dit oui trop vite, ça m'incommode. Son haleine sent la vase, pas mauvais, mais la vase, l'eau, l'algue.

« Et une menthe téléphone ! »

— Une menthe à l'eau, une menthe téléphone, c'est marrant, non ? »

Elle ne rit pas. Son visage est complètement impassible. On dirait un portrait gommé, recommencé, chiffonné, qui s'en fiche au panier.

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

— Rien.

— Rien ?

— Oui, c'est ça, rien.

— Ah ! Vous êtes au chômage ?

— Non, je ne fais rien, rien du tout. »

Elle me dit ça en professionnelle, sans s'en vanter, sans en avoir honte.

Moi qui avais cru trouver un sujet de conversation, c'est raté.

J'avoue être un peu désespéré. Elle sirote sa menthe à petites gorgées, comme un médicament.

« Ça vous arrive souvent d'accepter l'invitation d'un inconnu ? »

— Non.

— Pourtant, vous avez accepté !

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas pensé à refuser, j'ai dit oui comme ça.

— Mais vous m'avez vu dans le métro, vous avez vu que je vous suivais. Si vous avez accepté de boire un verre avec moi, c'est que... je vous plais un peu.

— Je ne sais pas, ça m'est égal.

— Mais si ça avait été quelqu'un d'autre, vous auriez dit oui ?

— Je sais pas, oui. »

Autour de nous, les chaises s'empilent, et le balai du patron nous frôle les chevilles.

« Je peux vous accompagner ?

— Si vous voulez. »

Tout en longeant le canal, je me creuse la cervelle pour trouver quelque chose qui pourrait l'intéresser, quelque chose à quoi elle pourrait répondre autrement que par : « oui, non, je sais pas ». J'ai la pénible impression de me trimbaler avec une noyée, ou bien de l'être moi-même. Je passe mon bras sous le sien. J'ai besoin de me raccrocher à quelque chose. Pas un frisson, pas un mouvement d'attraction ou de répulsion de sa part. Mais moi, j'ai maintenant la sensation de m'être attaché un pavé au bras et de me laisser entraîner au fond du canal. Le silence me vrille les tympanes. Si ça continue comme ça, je vais me choper une otite. Faut que je parle, que je sois sûr d'être vivant.

« C'est encore loin chez vous ?

— Non, c'est juste là. »

Nous nous arrêtons devant la porte d'un immeuble anonyme, façade propre, sans aucun signe particulier.

« Bon, ben je vais vous laisser. Au revoir.

— Au revoir. »

Quelque part une voix en moi dit : « C'est ça mademoiselle "oui non je sais pas", salut, à jamais, j'ai déjà manqué le début du film, ciao ! »

Mais une autre se refuse à lâcher le morceau, me dit qu'il doit bien y avoir une faille, un truc, un ressort à trouver dans le cœur ou dans la chair de cette anesthésiée diabolique. Doit bien y avoir une photo chez elle, un signe, une appartenance quelconque à la race humaine, une fleur séchée, un piano à queue, un mari jaloux, une carte postale de La Rochelle, un reste de nouilles froides !

Il faut absolument qu'elle réagisse, merde, j'existe !

Je vais la provoquer, la violer là, illico, dans le glaire jaune du lampadaire...

Elle commence à pousser le battant de la porte.

« Dites.

— Oui.

— Vous voulez pas m'inviter chez vous ?

— Si vous voulez. »

Elle m'énerve à un point de non retour. Je l'attrape par le bras, violemment. J'ai envie de lui dire une cochonnerie, un truc vulgaire. Mais son visage de calque froissé ne m'inspire rien. Je la lâche.

Elle monte l'escalier, une main sur la rampe, sans un mot, sans un frisson, jusqu'au deuxième, et ouvre une porte à droite.

Une puissante odeur de pisser de chat me prend à la gorge. Elle allume.

C'est un petit deux pièces cuisine, chiottes, bac à douche.

Dans la première pièce, ce qui peut se faire passer pour un salon est occupé, à gauche, face à la fenêtre, par un canapé en skaï noir. Devant, un plateau tunisien en cuivre, posé sur un trépied. Au mur, un poster écorné représentant le signe du verseau, façon psychédélique. Quelques romans policiers sur une étagère, curieusement une roue et un réservoir de moto sur le parquet, dans un coin, et, sur une caisse recouverte d'un tissu pseudo-indien, un aquarium vide. Le tout baignant dans la lumière terne d'un plafonnier cinquante, cuivre et plastique rouge.

Je me laisse choir sur le canapé. Je suis seul dans la pièce. Je demande : « Vous avez quelque chose à boire ? »

De la chambre à côté, elle répond :

« Doit y avoir du pastis dans la cuisine. »

C'est là qu'il est le plat du chat, plein de crottes toutes sèches, pas moyen de respirer par le nez. L'ampoule se balance au plafond, au bout d'un fil tordu. Jaune, jaunasse plutôt, d'une cuisine d'hépatique. Vivement, j'attrape la bouteille de pastaga graisseuse à demi-pleine. Pas le temps de chercher un verre, je réintègre le « salon » et m'envoie à même le goulot une bonne rasade.

Elle est assise sur le canapé. Elle a enlevé son blouson et ses chaussures, qu'elle a troquées contre une immonde paire de pantoufles en velours marron. Elle regarde fixement, droit devant elle, les bras croisés.

« Vous... vous avez un chat ici ?

— Y'en avait un, il est parti.

— Avec le poisson ? »

Je tends la main qui tient la bouteille en direction de l'aquarium vide.

« Non, tout seul, y'a jamais eu de poisson. »

Je me renvoie une rasade à cinquante et un degrés et m'assieds à côté d'elle. Sans lâcher la bouteille, je lui prends la main. Elle me l'abandonne. C'est bien le mot, je suis sûr que je pourrais foutre le camp avec, sans qu'elle s'en aperçoive.

« Martine... ça ne t'étonne pas que je sache ton nom ?

— Non.

— Et moi, tu veux savoir le mien ?

— Si tu veux. »

Je lâche sa main et rebois un coup.

« Bordel de merde ! A la fin, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Ça te fait chier que je sois là ?

— Non.

— Bon alors, dis-le ! Dis quelque chose, je sais pas moi ! je suis une nana, je lui paie un pot, je monte chez elle, on est là, tous les deux sur un canapé, je... j'sais plus où j'en suis ! Bordel de merde, je crie, ça n'te fait rien ?

— Si, si. »

J'ai une furieuse envie d'attraper le petit cousin tricoté au crochet et de me l'enfoncer dans la gorge. Du calme, Paulo, du calme !

« T'as pas envie de moi, de faire l'amour ? Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui. »

Depuis que je me suis mis en rogne, j'ai

l'impression qu'elle regarde au-delà de moi, quelque chose derrière mon épaule. Je me retourne.

« Mais qu'est-ce que tu regardes derrière mon dos ?

— Rien.

— Si, tu regardes la porte de la chambre. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Y'a rien. »

Son regard est vide comme bientôt le fond de ma bouteille. Pas plus de peur que de désir, un regard où la passion n'a jamais foutu les pieds, un regard beige.

Je rebois une gorgée qui me brûle la trachée. Je tombe à ses genoux, les larmes aux yeux.

« J'y comprends rien, j'avais m'casser.

— Si tu veux. »

Elle a toujours les bras croisés, les jambes tendues avec au bout, ces ignobles pantoufles et moi, l'alcool aidant, je sanglote, la tête sur ses genoux.

En grinçant des dents, je lui dis :

« Non, j'avais pas m'en aller, tu vas te désaper et on va faire l'amour, là, sur ton putain de canapé pourri !

— Si tu veux. »

Je m'écarte d'elle. Elle se lève, retire son pull vert, son sous-pull beige, dégrafe son soutien-gorge, un soutien-gorge comme en avait ma mère, couleur chair, épais, plein d'armatures, moyenâgeux, d'où débordent deux gros seins mous et blancs. Elle est à la fois maigre et grosse. Elle tire la fermeture Éclair de sa jupe (elle a la grâce de quelqu'un s'apprêtant à faire une course en sac), se baisse maladroitement pour la ramasser, et la pose bien pliée sur le canapé.

Rien d'érotique dans tout ça. Elle enlève son collant, puis un slip de la même couleur incertaine que le soutien-gorge. Les élastiques ont laissé comme des coups de fouet autour de sa taille. Elle reste là, les bras ballants, les pieds à dix heures dix, de trois-quarts devant moi. Elle reste plantée là, comme elle l'était tout à l'heure dans le métro. Rien ne m'émeut en elle que ce manque d'émotion.

« Maintenant, ouvre la fenêtre et penche toi. »

Elle contourne le plateau tunisien (toujours chaussée de ses horribles savates), tourne l'espagnollette, ouvre les deux battants et s'accoude à la rambarde.

« Et si je te demandais de sauter, tu sauterai ? »

— Non.

— Pourquoi ?

— Je sais pas. »

Je me suis glissé derrière elle. Je caresse sa nuque. Le tissu rugueux de mon jean frotte sur ses fesses. Impossible de bander. Je fais rouler la bouteille froide sur son dos nu. Il fait frais, pas froid. Des lumières s'allument, d'autres s'éteignent. Du bleu, du jaune, du jaune, du bleu.

Sa bouche a le goût d'eau tiède du robinet. Mêlé à ma salive au pastis, ce baiser devient opaque.

« Viens, on va dans la chambre. »

— Non.

— Pourquoi ?

— Faut pas.

— Allons, viens ! »

Elle se retourne, toujours avec son air de rien, mais elle répète :

« Pas dans la chambre, faut pas. »

— Mais pourquoi ? J'commence juste à triquer !
— Le chat.
— Quoi le chat ?
— Le chat mort.
— Le chat mort,... qu'est-ce que tu racontes ?
— Le chat Toto, il est mort, là, dans la chambre, ça sent mauvais. »

En titubant, j'arrive jusqu'à la porte, et retenant mon souffle, j'ouvre.

Une puanteur plus forte que celle de la cuisine me saute en pleine poire.

Je tâtonne à gauche, la lumière fuse.

Au milieu de la chambre, un grand lit tout con, tendu de fausse fourrure blanche, une table de nuit en bois foncé, une armoire genre bretonne, et dans un coin, un tas de vieux journaux.

J'avance comme si la mort allait me sauter à la gueule. Du bout de ma godasse, je soulève un journal plié en deux. Dessous, le chat. Enfin, ce qu'il en reste, un truc poilu avec un œil glauque, comme ceux de Martine, avec une patte déchiquetée, comme mordue. J'ai un haut-le-cœur. Plouf ! Voilà le matou éclaboussé de pastis, j'ai déposé ma gerbe aux pieds du minou inconnu. Je sors à toute pompe et m'affale sur le canapé.

Martine est restée devant la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux je ne sais vraiment plus où.

Entre deux hoquets, je lui dis : « Faut balancer ça !

— Oui. »

Mais elle ne bouge pas.

« Martine ! Va chercher un chiffon, quelque

chose, on va le rouler dedans et le balancer dans l'canal. Martine, merde ! »

J'ai l'estomac creusé, le nombril collé à la colonne vertébrale.

Martine, nue comme un ver, toujours traînant ses ignobles tatannes, me tend un sac poubelle.

« Apporte-moi un balai, une pelle, je peux pas toucher ça avec mes mains. »

La mort est un chat pourri. Le moindre contact avec la peau est fatal. La mort est contagieuse.

J'aurais dû me barrer, foutre le camp et me voilà enfouissant à grand peine cette charogne dans le sac.

« Martine, ouvre plus le sac ! »

Le sac ficelé pour qu'aucun miasme n'en sorte, à bout de bras je le porte jusqu'à l'entrée. Elle me suit comme une grosse mouche.

« Habille-toi, tu vas pas descendre comme ça ! »

Quand elle revient, je ne sais pas ce qui me fait le plus horreur, le chat pourri ou ses dégueulasses chaussons en velours.

Elle a enfilé une sorte de ciré, d'imperméable verdâtre.

Dans la rue tout est désert, sauf une fenêtre de l'autre côté du canal. On voit se profiler en ombres chinoises des corps qui dansent au son d'une Salsa.

J'attache un gros pavé au sac et balance le tout à l'eau.

J'ai l'impression qu'on m'a enlevé le foie. Soulagé.

Assis côte à côte sur un banc.

« C'est toi qui l'as tué ? »

— Il avait qu'à pas manger mon poisson. J'suis bretonne, j'aime bien la mer, les poissons, je l'ai tapé, tapé avec le réservoir de la moto et je lui ai mordu une patte pour lui montrer ce que c'est. Et puis c'était pas mon chat, c'est celui des cousins, ceux qui sont en vacances à Pornic et qu'habitent là.

— Mais... c'était qu'un chat ! Les chats, ça mange les poissons...

— A Pornic... et moi, on m'a fait venir de là-bas pour être bonne dans le dix-septième et ça m'a pas plu... et... je restais là, dans l'appartement à regarder mon poisson... et... un jour, j'ai été chercher le pain et... le chat avait mangé le poisson, alors moi, j'ai pris le réservoir de la moto et j'ai tapé, tapé, tapé!!!

— Calme-toi Martine ! calme-toi ! Tu sais pas ce qu'on va faire ? On va jouer à un jeu. Tu vas fermer les yeux et compter jusqu'à cent. Tu sais compter jusqu'à cent ?

— Oui.

— Alors, allons-y, je vais me cacher...

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six,... »

Presqu'il

Tu peux sourire, mais c'est vrai, j'en ai eu des femmes, toutes les femmes ! Oui, oui...

Tiens, la première, enfin, si l'on peut dire parce que la toute première on ne sait jamais très bien qui c'est, sa mère ? sa sœur ? la maîtresse ? une voisine ?... Non, la première, avec un nom bien à elle, qu'on répète dans le noir avant de s'endormir, une dont l'âge est accessible, praticable, une en chair et en os, tu vois ?... Mireille, elle s'appelait Mireille (et était plus en os qu'en chair). Elle habitait le même bloc, porte C, quatrième gauche. A cette époque, tu m'aurais dit que jamais nous ne finirions nos jours ensemble, elle et moi, je ne t'aurais jamais cru, jamais ; (tiens, tu me passes le peigne... Non, pas celui-là, l'autre, le petit... oui, c'est ça) non, je ne t'aurais jamais cru... Mireille avec sa jupe cloche

à bretelles qui faisait ding dong quand elle twistait... rouge, la jupe ou jaune, enfin, une couleur vive, qui allait bien avec ses cheveux noirs. C'est devant elle que j'ai fumé ma première cigarette, tiens... je n'y avais jamais pensé, Mireille égale cigarette... Elle est si légère... si volute dans ma mémoire...

« Pepito mi corazon, pepiti, pepito... » les Machucambos, ça ne te dit rien, cet air-là ? Non ?

C'est vrai, tu étais trop petit... Toute la journée, on avait dansé dessus, en buvant des litres et des litres de Pschitt citron et orange. J'avais l'estomac plein de bulles et la bouche caramélisée. Je l'ai raccompagnée jusqu'à l'arrêt du bus. Là, on s'est dit qu'on s'aimait, pour de vrai et pour le prouver, on s'est embrassés (mais pas avec la langue !). Quand le bus est arrivé, on avait déjà choisi l'appartement, les meubles, la marque du frigo. Pour les enfants on hésitait entre trois et quatre.

Pourtant, ce soir-là, en la quittant je savais que c'était fini. Je n'en voulais plus, comme le gâteau tant attendu pendant toute la durée du repas et qui au dessert ne dit plus rien. Je n'avais plus faim d'elle. Oh, bien sûr, je ne me le disais pas comme ça. J'étais trop jeune, mais je le sentais quelque part en moi.

(Et merde ! Excuse-moi, je ne l'avais pas vu celui-là, juste au coin du nez. Passe moi la crème, oui, avec le couvercle rose.)

Toutes de très belles femmes, je te dis... pas toutes, d'accord, mais c'est égal, en tout cas, beaucoup.

Et je les ai toutes aimées. Aimées follement. Tant qu'elles étaient hors de portée. Hélas, au premier contact physique, pfuitt !... Courant d'air, fan-

tôte d'hier et déjà une autre lui succédait, auréolée de tous les avantages de la précédente plus un. Ne ris pas ! Tu sais comme les enfants rivalisent entre eux : « Ben, moi j'en aurai un million.

— Ben moi, un milliard.

— Ben moi, cent milliards de milliards.

— Ben moi, jusqu'à l'infini.

— Ben moi, jusqu'à l'infini plus "un". »

Que répondre ? J'étais comme ça : « L'infini plus un ».

Le plus « un » m'attirait irrésistiblement.

Des grosses, des vraiment grosses, je ne les compte même plus ! Les petits maigrichons, comme moi, ça les émoustillait, leur faisait gonfler la mamelle. Si tu les laissais faire, tu te retrouvais en moins de deux un biberon dans le bec et des couches aux fesses.

Monique par exemple, Monique on peut dire qu'elle était grosse celle-là ! Et tellement grande avec ça que je n'en ai plus dans mon souvenir que des images grand angle, des perspectives vertigineuses. Je ne crois pas l'avoir jamais vue en entier. Quand je la grimpais, j'avais l'impression d'escalader un menhir. Je l'ai aimée comme les autres, de tout mon cœur. C'était la sœur d'un ami, plus âgée que moi de cinq ans. Comme les obèses elle croyait naïvement qu'en s'habillant de noir ou de bleu marine, elle passerait plus inaperçue. C'était touchant. Et puis, elle avait de si beaux yeux, beaux comme ceux qu'on voit derrière les masques, beaux comme une voix au téléphone.

Je l'ai aimée... Ou bien j'aimais l'aimer, je ne sais pas. Marie-Christine aussi, quelle santé ! Mais

alors, sans complexe, habillée genre voyant, appétissante comme un beau gigot sur une nappe blanche ! Et gentille avec ça ! Je ne pouvais pas porter les valises, c'est elle qui s'en chargeait, sinon, vexée ! Elle était si fière de sa force. Parfois ça me gênait un peu, mais je n'osais pas trop la contredire, tu comprends, les grosses, ça se blesse vite, alors du tact, de la prudence. Ça m'a duré quelque temps, l'amour du gigantesque, et puis je me suis marié avec une maigre. Maigre et raide comme une chaise.

(L'eye-liner, là, sur la tablette à côté de la houppette... merci.)

Pendant un an je me répétais, comme pour me persuader : « tu as une femme, tu as une femme », et ce singulier possessif me turlupinait. J'avais tellement l'habitude de « ma femme » que ça en devenait de l'inceste. C'est vrai, on était une famille à nous deux, et entre les membres d'une même famille, ah !...

Alors on a fait un enfant, une diversion, une fille bien sûr. Une jolie petite fille qui me ressemblait comme deux gouttes de vodka (à propos, tu peux m'en resservir un verre ? Comme ça ! comme ça !...).

Père, ça allait, mais mari, ça commençait à faire « couche-toi là », et comme j'ai toujours préféré l'amour du lointain à celui de ma prochaine, j'embrayais et faisais des maîtresses à tour de bras, des maîtresses et des maîtresses, comme au bon vieux temps. Seulement, très mauvais pour la ligne. Les femmes s'inquiètent toujours pour ton appétit, les « tu vas pas me laisser ça ? », « reprends-en, ça ne se garde pas ! », « pour me faire plaisir !... » Je me

nourrissais en double, en triple, en quadruple. Je ne sortais d'une table que pour m'asseoir à une autre, d'un lit pour me coucher dans un autre où je ne faisais plus que ronfler bruyamment en rêvant à un plat de carottes rapées au citron.

J'ai donc divorcé pour raisons de santé. Oh, ça ne fait pas trop mal, c'est un peu comme si on te coupait une jambe de bois.

(Dis-moi franchement, tu préfères la blonde ou la brune ? La blonde, hein... J'aurais dit comme toi, elle me va mieux au teint.)

Donc, je continue... après les grosses, les maigres, le mariage, la paternité, le tout largement assaisonné au gré de mes humeurs, de belles, de petites, de grandes, de méchantes et de gentilles. Il ne me restait plus que le fond de la bouteille : « les moches-bêtes-méchantes ». Pas si facile que ça à dégoter ! Une moche intelligente, par exemple, peut devenir belle en cours de discussion, une moche gentille aussi. De belles intelligentes, il y en a plus qu'on ne croit, ainsi que des belles idiotes et gentilles. Non, pas facile de réunir la laideur la bêtise et l'aigreur. Et pourtant, j'en avais besoin pour en finir une fois pour toutes, connaître la femme dans toutes ses combinaisons.

Je draguais dans les couloirs d'administrations. D'après mes calculs, c'est là que j'avais le plus de chance de trouver la « M.B.M. » de mon cœur.

(Comment ça, pas ces boucles d'oreilles ! trop quoi ?... Ah non ! D'habitude je t'écoute, mais là je les garde. Avec toutes tes remarques, je perds le fil...)

Bernadette, Bernadette L. ! rien que le nom,

c'était tout un programme. Pour l'aimer, celle-là, il fallait vraiment être un ange. Tout était haïssable en elle, du plus petit de ses orteils jusqu'au son de sa voix en passant par l'abominable ratier qui ne la quittait ni de jour ni de nuit. J'ai bien cru y passer, j'ai bien cru ne jamais trouver une faille dans cette carapace d'imbécillité et de mesquinerie, par où insuffler un peu d'amour. Mais un soir, alors que j'allais baisser les gants, accepter mon échec, elle fut soudainement emportée par un œdème de Quinck. A l'ultime seconde, au bord de l'étouffement, prête à basculer dans l'au-delà, il flotta sur son visage boursoufflé, la touchante innocence de l'enfant blessé. Elle eut à peine le temps de se faire belle avant de disparaître à tout jamais. Belle pour moi seul, car tous ceux qui l'avaient connue se dirent en apprenant sa mort : « Bon débarras ! » La boucle était bouclée. J'avais aimé toutes les femmes du monde. Bon, et après ? Mon potentiel d'amour était intact, comme si aucune d'elles ne l'avait entamé. J'avais aimé toutes les femmes de ma vie mais jamais je n'avais trouvé la « femme de ma vie ». N'existait-elle donc pas ?

Tu me connais, quand j'ai quelque chose là, je ne l'ai pas ailleurs, c'est ce qu'on appelle la foi, la certitude, buté comme un cancre, elle existe Bon Dieu ! Mais où ?

(Ah, tu vois bien qu'avec ma robe rouge, elles vont bien les boucles ! Ta ta ta ta, tu n'y connais rien...)

Où ? me disais-je, où ? Le menton sur la main, devant mon miroir. J'aime aimer, j'aime qu'on m'aime, qu'est-ce que je vais foutre de tout ça ?

Quand on est triste, on ne pense plus qu'à soi. C'est là qu'est l'eurêka. La glace peu à peu me réchauffait. Curieux, non ? Eh oui, je me donnais des petites claques amicales sur les joues, me faisais des clins d'œil, me mordillais les lèvres pour les rendre plus pourpres, plus pulpeuses, m'aguichais quoi...

Puis, je piquais (car je n'osais pas acheter), ça et là, rouges à lèvres, mascara, poudres, flacons. J'achetais, sous prétextes de cadeaux, sous et revêtements féminins et, de fil en aiguille, j'en arrivai de mes fines mains blanches à façonner celle à qui je serais éternellement fidèle, celle qui se tient devant toi.

Alors, comment me trouves-tu ?... Flatteur, va ! Tu es content de sortir avec ton grand frère ?

De haut en bas

Déjà le quatrième ! Qu'est-ce que ça passe vite... J'ai tout juste le temps d'apercevoir madame Bonnot, en peignoir de nylon à fleurs, le bigoudi en bataille, qui me regarde passer, étonnée mais sans plus. Gêné, j'essaie de lui faire un petit geste de politesse, mais dans la position où je suis, la tête la première, les membres crawlant dans l'air frais du matin, cela ne risque pas de la faire changer d'avis à mon sujet, « Ce monsieur Fournier, c'est un original ! » Le capot gris métallisé de la D.S. monte vers moi.

Trois ans, oui, cela doit faire à peu près trois ans que j'ai rencontré la jeune femme blonde pour la première fois, dans ma rue.

Si je précise, dans « ma rue », c'est que cela a une certaine importance. En effet, je connais tout le monde car c'est une petite rue peu passante, alors une étrangère de ce gabarit sur mon territoire, vous pensez !

Nos regards, en se frottant, avaient créé une vive étincelle mais chacun de nous continua son chemin, gros soupirs et à jamais peut-être. C'était le hasard, rien de plus qu'un parfum de femme que je ferais durer le plus longtemps possible ce soir, jusqu'à ce que le sommeil le dilue dans mes rêves vaporeux. Brève rencontre, mais c'est toujours ça de pris, il faut savoir faire avec ce qu'on a.

Mais, quelques jours plus tard, en revenant du « Franprix », le cabas gonflé de poireaux et de litrons, la baguette sous le bras, au bout de la rue, de « ma » rue, elle m'apparut, superbe et léonine dans le couchant. Je n'invente rien, le soleil se couche exactement au bout de la rue, ce qui fait qu'il auréolait sa silhouette de copeaux dorés. En revanche, il m'obligeait à cligner les yeux et à plisser le nez. Je regrettai vivement de ne pas avoir de lunettes fumées, ce qui m'aurait permis de garder un visage impassible en la croisant, au lieu d'arborer cette stupide grimace. Mais le pire, c'était le cabas, les poireaux, la baguette, cette excroissance vulgaire, indécente, qui pendait au bout de mon bras. Un instant, je pensai m'en débarrasser entre deux voitures en stationnement mais, hélas, elle était trop proche. Ah, comme j'aurais aimé m'avancer vers elle, les lunettes noires masquant un regard d'aigle, le visage détendu, les mains dans les poches, et lui lancer négligemment d'une voix grave : « Bonjour ! »... non. Pas

bonjour... : « Hello ! »... non. Pas hello... « Bonsoir ! »... De toutes façons, j'étais sûr de ne pas pouvoir ouvrir la bouche. Mais, si elle me parlait, j'en profiterais pour lui expliquer que je faisais les courses pour une vieille dame malade, une ancienne chanteuse d'opéra. Que moi, moi ? Mais non, mais non !... Je ne mange jamais, je ne fais jamais pipi, ni caca, que mes chaussettes ne sont jamais sales, que je me lève tous les matins impeccablement coiffé, que...

J'avais l'impression de vivre un duel, comme dans les westerns, nous étions seuls, face à face, dans la rue. Je m'apprêtais à façonner une sorte de rictus à défaut d'un noble sourire, quand elle disparut soudain sous un porche à quelques numéros du mien.

Une avalanche de questions me tomba sur la tête. Mais, d'un geste vif, je tassai le tout dans mon cabas, me promettant d'y répondre plus tard. L'émotion avait été trop forte.

Sur la table de la cuisine, au milieu des épluchures de légumes, je notai sur un papier graisseux :
Q. n° 1 : A-t-elle éprouvé un grand dégoût pour mon cabas et a-t-elle délibérément voulu se soustraire à la vision écœurante que je lui imposais, en s'engouffrant sous le premier porche venu ?

R. : Tout est possible.

Q. n° 2 : Habite-t-elle là ?

R. : J'espère que oui !

Q. n° 3 : Elle a peut-être été voir une amie ?

R. : Alors, j'ai des chances de la revoir.

Q. n° 4 : ... été voir « un ami » ?

R. : Déjà trompé !

Q. n° 5 : Comment était-elle habillée ?

R. : Un blouson de daim clair, un tee-shirt blanc, un jean délavé, des ballerines noires, des anneaux dorés, des cheveux mi-longs, mèche à mèche, blonds presque blancs, des yeux comme des châtaignes qui réchauffent les mains un jour d'hiver, des lèvres, des lèvres, enfin... deux, et puis...

Q. n° 6 : Bon, bon, ça va, l'aimes-tu ?

R. : Évidemment !

Vingt heures pile ! J'entends le jingle du journal de TF1. Je ne savais pas qu'ils avaient la télé au troisième. L'éclair bleu du poste me frappe à la tempe. Hum, hum... Qu'est-ce qu'ils mangent ?... Je papillonne d'un bras pour rétablir l'équilibre, la main frémissante, le cou tendu. Je suis un incorrigible gourmand, même en cette heure, minute, seconde, qui m'apparaît de plus en plus fatale. On ne se refait pas, surtout maintenant. Et pourquoi pas ne garder du monde que ce délicieux fumet de haricots et de mouton. Monsieur Picot est en pyjama de pilou rayé, les yeux fixés sur l'écran, attendant sagement que madame Picot, vêtue d'une djellaba bariolée (souvenir de leurs dernières vacances en Tunisie), remplisse d'une main aimante son assiette de haricots et d'agneau mijoté. Mes mains griffent le ciel. Bon Dieu ! Quel jour sommes-nous ?... Ven-

dredi. Au ciné-club il y a... Quel dommage de rater un si bon film.

Le capot gris métallisé de la D.S...

Maintenant elle faisait partie de mon quotidien. Je l'avais croisée déjà cinq ou six fois, toujours dans les mêmes circonstances, la rue et les commissions. Je n'avais pas encore eu l'audace de lui adresser la parole, mais il y avait déjà une certaine intimité dans nos rencontres, une esquisse de sourire, un ralentissement lorsque nous nous croisions. Nous étions devenus l'un et l'autre deux arcs d'une parenthèse embrassant une sorte de devenir lointain, une vague promesse.

Une fois, je la vis, tenant par la main une petite fille d'une douzaine d'années qui, à la bien regarder, ne pouvait être que sa fille.

Je connais bien le visage des parents qui ne voient leur enfant que de loin en loin, ils ont tous ce sourire inquiet et maladroit, ces yeux qui guettent le moindre battement de cils du rejeton qui, lui, ne regarde que le bout de la rue. On en voit beaucoup de ces étranges couples, dans le métro le dimanche soir, gênés et gauches comme des amants prêts à se séparer.

« Allez, ma chérie, à dimanche prochain... Tu n'as rien oublié? Non, bon, embrasse-moi. Tu diras à maman que je lui enverrai son chèque cette semaine, allez, au revoir ma chérie, au revoir! »

Comme le trajet du retour est long et solitaire...

Ceci me rapprochait d'elle encore plus, puisque j'étais dans le même cas. Je maudissais les lois

iniques qui séparaient les mères des enfants, les enfants des pères, les pères des mères, les enfants des enfants, les chiens des loups, le lard du cochon, les uns des autres. Je m'insurgeais contre toute forme de séparation, rédigeais des tracts et des pétitions que je pliais minutieusement en forme d'avion et que je lançais par ma fenêtre. Deux mois s'étaient écoulés depuis l'épisode de la petite fille, juillet, août, les odieuses vacances. Moi qui ai des habitudes ponctuelles (j'aime les habitudes, ça me rassure), et qui ne pars jamais (j'ai horreur des voyages), je ne comprenais pas son absence, vacances ou pas. Il m'était impossible de l'imaginer, elle, un filet à crevettes sur l'épaule, transpirant et jouant des coudes pour se tasser dans un train sentant la sueur et le saucisson à l'ail en partance pour Le Croisic. Non, pas elle !

Il m'arrivait de descendre près de dix fois par jour dans l'espoir de la rencontrer. Manquait-il du sel ? Je redescendais mes six étages... Du poivre ? aussitôt, j'étais en bas.

Mais la rue était déserte, c'est-à-dire, sans elle.

La solution grotesque de vils congés payés étant exclue, il ne restait plus que celle qui dévastait tous mes plans : le déménagement. C'est cela, elle avait déménagé et moi, pauvre clown, je n'avais rien fait pour l'en empêcher. Rien, je l'avais lâchement laissée partir, alors qu'un mot de moi aurait suffi, un simple mot comme : « Voulez-vous m'épouser ? », par exemple.

Au deuxième, il n'y a jamais personne. Les volets sont clos, des fenêtres aveugles. J'ai entendu dire que c'était un explorateur. Je n'en crois rien. Un explorateur, ça a un casque colonial, une pipe, des bottes, un fusil, et une ribambelle de nègres avec des caisses sur la tête. Je n'ai jamais rien vu de semblable dans l'immeuble. D'ailleurs, sur la boîte aux lettres, il y aurait marqué : M. Bwana, et il n'y a personne de ce nom. A moins que ce ne soit quelqu'un qui s'explorer lui-même, avec une lampe au front, dans le noir. On se révèle mieux dans le noir. Enfin, mystère et badaboum de gomme, je risque de ne jamais savoir.

Le capot gris métallisé...

Oh, oui ! J'aurais dû lui dire, lui parler avant qu'elle ne déménage, mais voilà, elle n'avait pas déménagé, c'était pire.

J'étais chez l'Arabe en train de payer mon litre de vieux pape et quatre rouleaux de P.Q., lorsque mon Ophélie pénétra, resplendissante, dorée, cuivrée comme les douilles d'obus qui font office de vase chez tante Renée, fleurant bon le sel et le soleil. J'allais m'élancer vers elle quand, horreur !... derrière, lui tenant la main... oui, un être d'un mètre quatre-vingts, velu, barbu, un homme, et qui plus est, vêtu façon motard. L'Arabe profita de ma stupefaction pour m'estamper de quelques francs.

Oh ! Me faire ça à moi, c'en était trop. Comment avait-elle pu se commettre avec ce centaure ?

Pourquoi n'était-elle pas restée dans son exil

à tout jamais ? Je la croyais « déménagée », en un paradis inaccessible mais sans tache.

Et pourquoi m'avait-elle lancé ce regard en pénétrant dans la boutique ? Ce regard qui semblait dire :
« C'est ta faute, eh ! ballot ! »

Le ballot se remonta chez lui tant bien que mal, ce soir-là, les yeux gonflés, la lèvre inférieure proéminente et tremblotante.

Je passai les jours suivants à me faire à mon nouvel état de ballot, accoudé à mon balcon. J'y passai le plus noir de mon temps, à la voir partir ou arriver sur cette hideuse machine pétaradante. Jamais je ne la vis tant qu'à cette époque.

Ballot, je me consumais lamentablement, projetant des escarbilles de moi vers un ciel indifférent qui les renvoyait d'une pichenette à ma gravité. Fétu de paille ou fœtus d'homme de paille, en tout cas piètre épouvantail sur lequel les pigeons venaient crotter.

Pourtant, un samedi matin, j'eus l'agréable satisfaction de voir le motard donner de grands coups de pieds dans son stupide engin qui refusait obstinément de démarrer. La langue pendante, je constatai avec délectation la colère qui montait lentement mais sûrement sous le casque et me frottai vigoureusement les mains quand je vis les siennes farfouiller fébrilement dans les entrailles de la moto, car au bout d'un moment, ma blonde dulcinée qui poireautait à côté en regardant sa montre, balança rageusement son casque et partit seule en direction du métro. Depuis ce jour, j'ai une certaine tendresse pour les motocyclettes, celles des autres, bien sûr.

Premier étage, rayon lingerie. C'est beau, c'est propre, du linge qui flotte sur une corde, c'est la sincérité qui funambule, rien à cacher. Quel beau drapeau que cette petite culotte, que ce tee-shirt un tantinet détendu à l'encolure (le jeune monsieur du premier a des oreilles très décollées). Je les aime bien tous les deux, ils sentent le duvet, la brindille, le nid. C'est bien dommage que le temps passe si vite car j'aurais aimé les connaître mieux. Bientôt, ils auront des langes et des brassières sur le fil tendu, j'aurais aimé cette layette, cette odeur aigre-douce de lait et de pipi de bébé, sûrement, sûrement...

Le capot gris...

Après la panne, comme par enchantement, l'homme à la moto disparut du quartier. Bon. Quant à ma blonde infidèle, je l'avais enfouie dans un coin de mon cerveau, entre un ours en peluche appelé « Henri » et un premier amour que j'appelais « Juliette » parce qu'elle se prénomrait en réalité « Raymonde ». Je m'étais jeté à corps perdu dans mon travail qui consistait au transport manuel de poireaux, litres de vieux pape, et à moissonner les cancanes du voisinage, tâche éprouvante mais dont je m'acquittais fort bien. Le travail, il n'y a que ça pour effacer les peines de cœur. Je reprenais du poil de la bête, quand bien même cette bête eût été un pigeon.

Et...

Une fois de plus, elle vint à ma rencontre. (Cela dit, je le savais : un jour ou l'autre...) Mais ce soir-là, j'étais sous la tutelle de mon ange gardien (qui,

pour une fois, n'était pas fin saoul sur les genoux du Seigneur. Il faudra que je le sermonne d'ailleurs à ce propos, dès que je le verrai, c'est-à-dire dans quelques secondes).

« Bonsoir !

— Bonsoir ! »

J'avais été d'une concision !... Toutefois gonflée de sous-entendus, teintée d'un doux mépris lié à une spontanéité, à une candeur... Comment dirais-je... enfin, je n'avais pas mâché mon mot. Il est rare de sortir un « bonsoir » comme cela, le temps d'une vie. Elle avait été obligée de mettre un genou à terre et de me répondre, en vassale, un « bonsoir » docile et bienveillant.

Je passai ma soirée devant la glace à répéter ce « bonsoir ». J'avais attaché une ficelle au pied d'une chaise que je tirais lentement vers moi afin de recréer la rencontre (sur le dossier j'avais écrit « bonsoir » à la craie). Je revécus ainsi une bonne centaine de fois mon heure de gloire.

Sa voix grave mais féminine était imprimée sur mes tympans, et revenait comme un disque rayé, comme le flux et le reflux des vagues, « Bonsoir, Bonsoir, Bonsoir... ».

Et pourtant, impossible de fermer l'œil. Des jours, des jours à lui inventer des prénoms finissant en « ine » : Justine, Martine, Catherine, Amphétamine, Mélusine, Préludine, Héroïne, Céline, Cocaïne, etc. des noms à dormir debout, des jours à lui inventer des vies, dont une, sur la quantité, devait bien être la sienne. Par cœur, sur le bout des doigts, je la connaissais si bien que j'aurais pu être elle.

Rez-de-chaussée. Le teckel du concierge porte bien son étage, et les pensées du concierge aussi. Rez-de-chaussée. Noblesse de la connerie. Il boit, dit-on. Moi aussi. Il est con, raciste, hargneux. C'est sans doute vrai, mais je trouve, au niveau où je suis, qu'il a sa place, sa place de con. Il faut bien quelqu'un pour l'occuper, c'est ingrat mais indispensable, qui la prendrait ? Il faut bien reconnaître ce courage.

Le capot...

Les pigeons applaudissaient du bout des ailes le merveilleux spectacle du ciel transformé en une plage de sable bleu, ponctuée çà et là de nuages roses. En bas, dans la rue, un enfant courait vers la boulangerie. A cette heure, il ne trouverait plus que du seigle. L'Arabe empilait des cageots. Un couple tenait conseil devant le menu affiché du restaurant russe. Il me restait une bouteille de vin et une bonne dizaine de cigarettes, donc aucun besoin de descendre. Le chat passait sa tête entre les barreaux du balcon. Je fus pris de vertige pour lui.

Au moment où j'allais le tirer par son collier, je la vis tourner le coin de la rue. Je me penchai au bastingage.

« Héo ! »

Elle leva la tête, me reconnut, et fit un geste de la main, un geste qui semblait vouloir dire : « Viens, je t'attends ! » Pour gagner du temps, j'enjambai la balustrade et...

Le capot...

Figures imposées

Heureusement, les paupiettes, ça peut se réchauffer, mais le riz ça va être tout sec. La p'tite salope ! Vers sept heures, elle avait dit. Il est dix heures ! Qu'est-ce que c'est que ce ronflement ? Ah ! c'est la chaîne, j'ai oublié de l'éteindre... J'ai dû m'endormir un peu... c'est normal quand on attend.

Francis se lève. Il ne connaît pas encore bien la maison. D'instinct, il a fait comme chez lui, tendu le bras à gauche, mais, comme il n'est plus chez lui, c'est à droite la chaîne. C'est pas facile de changer d'habitudes à quarante ans.

Là-bas, chez lui... c'était jamais que chez une autre... « Sa » femme, « Son » gosse, « Son » boulot... fini tout ça ! et puis Sophie va bientôt rentrer...

Allez vous faire foutre, toubibs de mes deux !
allez, hop ! cigarettes et vodka ! c'est pour fêter mes
trois mois de mariage avec Sophie !... De mariage...
de vie commune quoi, le mariage c'est une histoire
de vieux. C'est Sophie qui dit ça. Elle s'emmerde
pas avec ce genre de truc elle... vingt ans ! Ça en
sait des choses !...

Pour les disques par contre, on n'a pas trop
les mêmes goûts. A part la musique du film « Mort
à Venise », et deux ou trois Stones (les vieux, ceux
du début)... chacun ses goûts non ? « Mort à
Venise », c'est triste mais c'est reposant, très
reposant...

Qu'est-ce qu'on s'est couchés tard hier soir !...
Comme d'habitude, faut du souffle... allez, j'arrête
de fumer.

C'est con, j'ai mis la table, tout, les bougies...

Sophie sera contente... ces fleurs, des grosses
pivoines roses qui éclatent comme des trompettes
sur la nappe blanche... L'opéra, je lui ferai connaî-
tre l'opéra, ça lui plaira, on ira un soir, smoking
et tout... Sophie sera... Ah ! la voilà, j'entends les
clés dans la serrure...

« Salut !

— Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Surprise ! Cadeaux !

— Il est presque dix heures et demie, Sophie...

— Mais puisque j'ai des cadeaux, et puis, j'ai
pas de montre et puis en juin, c'est les jours les
plus longs de l'année, qu'est-ce qu'on en a à foutre
du temps. Dis donc...

- Quoi ?
- Tu m'embrasses pas ?
- Excuse-moi ! Viens là toi... Hmm ! Tu sens bon, t'as changé de parfum ?
- Tu t'ennuyais mon gros chat ?
- Non, enfin oui, j'ai bossé et j'ai préparé le dîner, ça te plaira !
- Sûrement, j'ai hyper-faim, je boufferais n'importe quoi !
- Mais ce n'est pas n'importe quoi !
- Je suis sûre que j'aimerai.
- C'est quoi tout ça ?
- Des surprises j'te dis, regarde pas.
- Bon, bon... je vais faire réchauffer.
- D'accord.
- Je t'adore, mais t'aurais dû téléphoner...
- Oh ! je suis là, non ?
- C'est vrai. Sers toi un verre, j'ai préparé du Bloody Mary.
- Vieil alcool, n'en reste pas lourd !
- Y'a une autre bouteille, qu'est-ce que tu crois ? »

Tout d'un coup, Francis se sent apaisé. C'est vrai, il avait un peu mal au cœur, des palpitations, point de côté, nausée, crampes dans les mollets, mal de tête... et là, parce que Sophie... le voilà tout jeune homme, ploum ploum tralala !

Il lave la salade en chantonnant « Toréador ». Ça va mieux, beaucoup mieux. Plus de mauvais rêve où Camille, sa fille, vient lui écrire « merde » sur le front alors qu'il est engoncé dans une sorte de

camisole ou de lange et que Myriam (son ex-femme) trace des signes bizarres sur un immense tableau noir.

Tout va bien maintenant, tout va très bien.

Quarante ans, la vie commence ! Et même si au journal rien ne va plus, qu'ils aillent se faire foutre avec leurs indemnités, il a largement le temps de trouver un autre job, dix bâtons ! Il a de quoi voir venir !

C'est vrai qu'en trois mois ils en ont croqué la moitié, mais quoi, faut profiter de la vie, pas vrai ?

Tiens, l'évier est bouché ! Demain, j'irai au B.H.V., y'a pas d'outils ici... Chez moi, enfin chez... j'avais des outils, bien rangés... et puis mes disques... mes... tout bien rangés... qu'est-ce qu'elle fait Myriam ce soir ? Et Camille ?

Francis s'est arrêté de tourner la salade. Il regarde par la petite fenêtre qui donne sur une petite cour, avec un petit carré de ciel là-haut, tout là-haut.

Il a soudain comme une boule de pétanque à la place de la glotte.

« C'est cuit ? j'ai faim !

— Voilà, voilà, chaud devant !... Paupiettes de veau à la sauce... Mais... qu'est-ce qui... ???

— Tu m'aimes plus ? »

Sophie porte un masque horrible, vert avec des cheveux oranges.

— Idiote, tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est la face cachée de la lune, tiens, y'en a une pour toi. »

Elle lui tend un stupide masque de Pierrot.

« Écoute, tu veux vraiment que je mette ça ? J'ai horreur des Pierrots.

— Mets-le, mets-le !

— Bon, voilà, t'es contente ? »

L'élastique lui tire un peu les cheveux. Il entend son souffle, étouffe un peu. Il se souvient d'un jour de son enfance. Il montait la rue de la Glacière en tenant la main de sa mère. Le masque sentait le carton bouilli et la salive. C'était un masque de loup. Mardi Gras. Il avait croisé Gros René, un collègue d'école qui portait un masque de Naf-Naf. Francis avait sauté sur Gros René et l'avait mordu au sang. Leurs mères les avaient tirés chacune de leur côté comme des chiens. Il avait reçu une claque, mais sous le masque il n'avait presque rien senti.

« Bon, on peut dîner.

— Assieds-toi. »

Francis, en s'asseyant, fait un gros prout.

Sophie éclate de rire sous son masque de sorcière.

« Coussin péteur, très fin, très fin. Et après ?

— On mange ! »

Elle relève le masque sur la tête, comme un casque, l'élastique sous le menton. Francis en fait de même.

« Fait chaud là-dessous.

— Très chaud.

— T'as de drôles de z'yeux. Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

— Rien du tout. J'ai rencontré un vieux copain d'école qui a repris l'affaire de farces et attrapes de ses parents. C'est marrant, non ?

— Oui, c'est très drôle. C'est pour ça que tu es rentrée si tard ?

— Oh, arrête avec tes trucs de vieux jaloux !
J'en envie de rire, moi !

— T'énerve pas ! C'est pas grave. Tu veux du vin ? »

Francis sert les deux verres. Il porte le sien à ses lèvres et... plein la chemise.

« Très, si, si, très très drôle le verre baveux... »

Elle se tord de rire tandis qu'il s'essuie.

« Je suppose qu'il y a des pièges partout ?

— Non, hi hi hi !... c'est fini hi hi hi !

— Bon, c'est vrai, c'est cocasse, moi aussi, de mon temps... »

Ça lui est sorti de la bouche comme une vipère :
« de mon temps »...

Sophie redouble de rire, il voudrait rire avec elle mais il se coince, grince.

« Je vais chercher un autre verre. »

Dans la cuisine, il se sert coup sur coup, deux grands verres de vodka, souffle à fond et revient dans la pièce.

Sophie est de dos, le menton sur la main. Francis est un peu bourré. Il la regarde, appuyé au chambranle de la porte, se passe la main sur la figure, s'approche d'elle, pose ses mains sur ses épaules, la retourne, l'embrasse et...

« Oh ! C'est dégueulasse, c'est... »

Une dentition de vampire en plastique, projetant un liquide rouge, un peu sucré. Francis s'essuie la bouche.

« Sophie, oh ! c'est... Sophie... »

Sophie est morte de rire.

« Écoute, Sophie, arrêtons là. C'est drôle un peu, mais là, je... »

Elle se lève furieuse.

« Et alors ! Faut bien rire ! Tu crois que c'est hilarant d'écouter "Mort à Venise" avec un vieux c... »

Elle enlève la prothèse dentaire qui la fait chochoter.

« C'est vrai quoi !... Et puis, merde, faut bien s'amuser, non ? »

Francis s'est assis sur le canapé, le visage dans le creux de ses mains. Il a trop bu.

« C'est rien Sophie. C'est pas grave. »

Sophie s'agenouille devant lui, lui prend la tête dans ses mains, l'embrasse sur le front.

« T'aimes pas ça, rire ?

— Si, si.

— Regarde, j'ai mis une fleur là, sur le revers de ma veste.

— Ah non ! On la connaît celle-là !

— Mais non, vieux con, c'est une vraie, c'est le fleuriste qui me l'a donnée, un œillet, sens...

— Ça sent bon, c'est vrai. Excuse-moi, je sais jamais avec toi. Excuse-moi.

— Viens là, gros toutou vexé, viens... »

Câlin, le nez dans l'œillet.

« Alors, on mange ?

— Oui, oui.

— Sèche-moi ces yeux-là, t'as l'air de quoi ?

— D'un con. »

Francis sort les assiettes. Dans chacune, une belle paupiette, du riz, de la sauce, c'est encore tout chaud.

« Hmmm ! ça sent bon.

— Bon appétit ! »

Francis lève son verre. Au même instant son assiette se soulève et la paupiette rebondit sur ses genoux, suivie de la sauce tomate qui goutte à goutte à goutte... S'épongeant dignement, Francis prononce en détachant bien les syllabes : « Pauvre petite conne ».

Sophie se redresse hurlante. On ne sait plus si elle a rabattu son masque ou si c'est son vrai visage.

« Pauvre con toi-même ! Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis de m'insulter ! Minable ! J'en ai rien à foutre de ta p'tite bouffe de gâteaux ! J'aime mieux les nouilles pas cuites que tes paupiettes mijotées à la sauce vieux con, que tu es et je te...

— Sophie, Sophie, arrête !

— J'en ai marre de toi ! Tu m'fais chier ! Tiens ! Tiens ! »

Elle lui jette des boules puantes.

« Calme-toi, Sophie ! Calme-toi ! »

Tandis qu'il va ouvrir la fenêtre en grand, Sophie plonge sur le canapé, le visage enfoui dans un coussin lamé doré.

Elle sanglote nerveusement. Ce n'est pas de la tristesse, mais de la colère. Francis tourne en rond dans la pièce en passant et repassant sa main dans ses cheveux, ce qui fait qu'il est tout ébouriffé, l'air con comme un oiseau des îles.

Con, il l'est. Merde, se foutre en rogne pour quelques blagues de gamine, vieux con qu'il est !

Vieux, vieux con ! Il ne supporte pas de la voir pleurer. Il ne supportait pas de voir sa fille pleurer, ni sa femme, ni sa mère, peut-être parce qu'il pleure si facilement lui-même. Crac !

« Merde ! J'ai marché sur mon masque ! »

La tête du Pierrot a maintenant un petit air de famille avec Elephant Man. Francis tapote au dos du masque afin de lui redonner ses volumes. Mais la gueule du Pierrot ne sera plus jamais la même.

Une cicatrice en zig-zag le balafre du front à la bouche, comme s'il avait été foudroyé.

Il jette un coup d'œil sur Sophie qui continue à gémir sur le divan. Il croit qu'elle n'a rien vu, et pose discrètement le masque sur le haut de la bibliothèque. Mais Sophie n'a rien perdu de la scène, et pendant que Francis tentait de remodeler le masque, sa colère se transformait en fou-rire. Colère et fou-rire étant si proches.

« Non, mets-le !

— Ah ! tu as vu, je suis désolé, je...

— Mets-le... comme il est.

— Bon, je le mets, voilà.

— Il est plus beau comme ça. C'est bien mieux. »

Elle se redresse et rabaisse le sien sur son visage.

« Dis-moi que je suis belle.

— Tu es belle.

— Embrasse-moi. Non !... Avec les masques ! »

Leurs bouches de celluloïd se touchent, et par la petite fente leurs langues se frôlent, juste un petit bout de langue sortant d'une grimace hideuse et d'une bouche en « O ». Sophie se jette sur Francis, le serre dans ses bras. Les deux masques s'écrasent l'un contre l'autre dans un froissement de plastique.

Ils font l'amour en se débattant, comme des gens qui se noient, coincent les fermetures des jeans, arrachent les boutons, à moitié suffocants sous leur

nouveau visage, jouissent vite et s'échouent sur la moquette tachée de vin et de sauce tomate, jouissent vite, vite, sous la table où gît une paupiette écrasée, comme un fœtus avorté entre les jambes de Sophie.

Si on les voyait du dessus, de très haut, on pourrait croire à deux étoiles de mer poignardées, rouges sur la moquette grise.

Tous deux regardent le plafond en reprenant leur souffle, un plafond vide et lointain. L'un après l'autre, ils se relèvent, leur masque cabossé comme un heaume de chevalier après un rude combat.

« Francis ?

— Oui ?

— J'ai faim.

— Moi aussi. »

Ils se rhabillent tant bien que mal, et vont s'asseoir, étourdis, leur visage de guerre, toujours sur la tête.

« Y'a plus qu'une paupiette !

— Oui, l'autre est là-bas, sous la table. On s'est roulés dessus. Ça ne fait rien, en fait, je n'ai plus très faim. Mange, je vais me servir un verre.

— Francis, tu bois trop !

— Oui. »

Francis marche à peu près droit en traversant la pièce, mais arrivé dans la cuisine il est obligé de s'adosser au mur.

La fraîcheur du mur dans le dos de sa chemise mouillée lui fait du bien. Il aime ce mur, ne veut plus jamais le quitter, le caresse.

La dépression lui est tombée sur les épaules tout d'un coup, en regardant le plafond, le plafond très

lourd. Il se sent seul, prendrait volontiers un bain, se coucherait dans des draps propres, dormir, longtemps...

« Francis, qu'est-ce que tu fais ?

— J'arrive ! »

Il se passe la main sur les yeux, se sert une vodka glacée qui lui fait faire la grimace, refoule un haut le cœur, la main crispée sur le verre, sent l'alcool ranimer un soupçon de vie dans son corps, un pain de glace qui lui tombe sur l'estomac et s'enflamme.

« Francis !

— Voilà. »

Sophie dévore comme une gosse son quatre heures. Ne restent dans son assiette que la barde de lard et la ficelle qui entourait la paupiette. Sa bouche dégouline de sauce tomate.

« Sophie, tu manges salement, t'es...

— J'avais faim, si faim que j'ai mangé sans couteau ni fourchette, même le riz, même la sauce, lapée, slap ! slap ! à même l'assiette, j'avais faim comme une bête ! C'est bon de manger comme une bête, t'aimes pas ?

— Je n'sais pas. Je n'ai jamais essayé. »

Elle éclate de rire. C'est un animal aux yeux brillants, aux dents pointues et saines.

« Mais regarde-toi, vieux mateur, tu crois qu't'es propre ! Ta chemise et ton froc dégueulasses, ton masque défoncé comme ta tronche de vieux satyre, t'as les dents jaunes gitanes mais et des valoches violacées sous tes yeux glauques, de la coupe-rose sur les pommettes, et c'est à moi, à moi que tu dis que j'mange salement, que je suis repoussante,

sale, dégoutante ! Tiens, regarde tes fleurs, je les bouffe tes fleurs, regarde ! »

Elle arrache une tête de pivoine, se l'enfonce dans la bouche et mâche.

« Cha, mon pote, tu chais le faire mon pote ? »

Francis se sent terriblement calme. Il se coupe une tranche de pain, tire vers lui le plateau de fromages, se sert un verre de vin, choisit le camembert, s'en coupe une part qui fait : couic !, repose délicatement le plateau et sourit à Sophie qui, hystérique, se tord de rire.

« Ah ! ah ! Tu voulais me la faire à l'anglaise, le flegme, raffiné, le p'tit doigt en l'air, Ah ! ah ! ah ! c'est rapé mon vieux, rapé ! et la dernière, la plus drôle, tu la connais pas mon vieux, alors écoute bien, je vais te la dire. Cet aprême, le copain des farces et attrapes, eh ben j'ai baisé avec lui, oui mon vieux vieux, dans des tonnes de confettis, de serpentins, et j'ai joui comme jamais avec toi, parce qu'il est jeune, beau, marrant, oh oui ! oh oui ! oui !

Tandis qu'elle hurle, son masque de monstre est retombé sur son visage. Francis, toujours très calme, a rabaissé le sien. Il s'est levé, s'est emparé du camembert à musique, s'est approché d'elle, derrière elle, elle qui rit sans le voir.

Tout doucement, de la main gauche, il lui prend le menton. Elle se tait, il soulève son masque de sorcière, et de la main droite enfonce dans cette gorge si douce et si profonde le camembert à musique, calmement mais sûrement.

Le dernier mot de Sophie (si l'on peut dire) a été : « Couic ! Couic ! », ce qui en anglais veut dire : « Vite ! Vite ! »

Pierrot

Il se rase en évitant de se regarder. Il préfère suivre des yeux la longue fêlure qui balafre le miroir. C'est un dimanche matin, il fait beau, la chambre a un petit air d'accordéon. Sur le papier peint, les gros hortensias roses dégoulinent sur leurs feuilles vert salade, avec, çà et là, un oiseau, tantôt à gauche, tantôt à droite. Ça voudrait faire gai, printanier, mais avec ou sans soleil, ça ressemblera toujours à un poème de Minou Drouet.

Il l'a trop vu peut-être, trop regardé, de jour, de nuit, en toute saison. A la tête du lit, le papier à l'angle du mur est perforé de la marque de ses ongles jusqu'à hauteur de son bras tendu. En face, au-dessus de la cheminée, se détache l'empreinte plus pâle d'un tableau ou d'un miroir absent. Quand il était au chômage, il restait des heures allongé sur

le lit, les bras croisés sous la tête, à fixer la trace blême jusqu'au malaise, jusqu'à ce qu'il sente comme un regard, un regard d'aveugle qui le clouait au lit.

Presque rien n'a changé depuis deux ans, à part un clou, par-ci par-là, destiné à suspendre des choses qu'on n'accroche jamais. On continue d'empiler les vêtements sur le dossier d'une chaise, ou en tas au pied du lit.

De toute façon, quoi qu'on fasse, ce sera toujours un meublé. C'est là, dans les murs, dans le plancher, dans le plafond, ça ressemblera toujours à une valise défaite.

Au début, Bernadette mettait des fleurs dans le verre à dents, mais aujourd'hui il n'y a plus qu'une brosse et un tube de dentifrice dans lequel on a mordu pour en extraire une dernière goutte de pâte. Ce n'est pas par avarice, ni par besoin, c'est tout simplement parce qu'on oublie d'en acheter.

Enfin, ce n'est pas cher et puis, pour le temps qu'ils y passent, levés six heures, rentrés dix-neuf heures, repas vingt heures, couchés vingt et une heures, Bernadette endormie vingt et une heures quinze, le visage gommé par la fatigue, sur la poitrine de Robert, et les ongles de Robert plantés dans le papier peint, à l'angle du mur... Dans le noir, Robert les yeux grands ouverts...

Non, pas cher, le prix d'un no man's land, le prix de l'oubli. Jusqu'à présent, pour eux deux ça suffisait, mais maintenant, avec le gosse qui se pointe...

« Merde ! »

Robert pose son index sur un mini Niagara qui coule, sirop de fraise sur la mousse blanche.

Il attrape la serviette alvéolée, se tamponne les joues, ouvre un tiroir, tire une feuille de papier à cigarette d'un carnet Riz La Croix, et l'applique sur le bouton coupé.

En attendant que ça coagule, il s'assied sur le bord du lit et allume une cigarette en rêvassant.

Les parents de Bernadette pourraient bien nous aider, peinards qu'ils sont, à la retraite, en Bretagne... Merde alors !

Ce serait tellement mieux pour les jeunes la retraite... On bosserait quand on serait vieux, les vieux ça s'emmerde toujours à la retraite... C'est mal foutu tout ça... Mais je la connais Bernadette, elle rapportera un peu de pognon et on changera de piaule... On changera de piaule mais ce sera toujours pareil sauf qu'on sera trois... Je serai toujours abonné à cette saloperie de papier peint, y'en aura toujours autour de moi, même la nuit, grouillant sur les murs et Bernadette épuisée qui ronfle depuis neuf heures et quart, là-bas, tout là-bas à côté de moi...

Robert s'est allongé sur le lit. Au plafond, la suspension monte et descend comme une montgolfière. Ça lui plairait bien de grimper dans la nacelle de rotin d'un de ces ballons bleus, rouges, jaunes, et de monter toujours plus haut dans les nuages gris frangés d'or. Il y pensait déjà étant même en sortant de chez André (« le sacheur chassant saucher ! »), une ficelle dans son poing serré retenant une grosse baudruche de couleur et aux pieds une paire de chaussures neuves qui lui collait des ampoules au

bout de trois pas. Oh oui ! quitter cette terre de douleur et suivre le ballon...

Robert décolle ou plutôt se décolle comme une affiche mouillée, une oreille de mur.

Il bâille, touche le papier de soie sur sa peau, s'étire, se lève en faisant grincer le lit.

Robert a trente-sept ans, ou trente-huit (il ne sait jamais exactement), un mètre soixante-dix, cheveux châtons, yeux marron, signe particulier néant. Une carte d'identité tellement banale qu'on dirait un faux.

Au-dessus de la cheminée, la marque blême du cadre absent le dévisage.

A l'école, pour les récompenser, on leur donnait des images, des devinettes : « L'ogre est caché quelque part, trouvez-le ! » L'ogre était toujours planqué dans les feuillages d'un arbre. Robert fouille des yeux les gros hortensias roses mais rien, pas d'ogre, ou alors il y en a partout dans ces fleurs carnivores.

Bon, ben c'est pas tout ça, mais Pierrot va arriver !

Sacré Pierrot ! Il est marrant celui-là... Quel âge il peut avoir ? Seize, dix-sept ?... S'il ne m'avait pas demandé d'aller au restau avec lui, je serais resté là, tortillé sur le lit, l'oreille collée à la radio... C'est que j'ai pas l'habitude, moi. C'est la première fois que Bernadette s'en va quelques jours... Finalement... non, c'est pas déplaisant... C'est même un peu... Ça change quoi.

Un rayon de soleil lui scie le visage en deux au niveau de la bouche. Peut-être qu'il sourit.

Il va à la fenêtre, se penche, aperçoit les gens

quatre étages plus bas qui vont, qui viennent, revont, reviennent sous le soleil de juin, avec leurs bruits de gens, leurs couleurs de gens, leurs odeurs de gens. Ça fait presque mal au cœur toute cette multitude en plein soleil.

Qu'est-ce qu'ils sont nombreux !

D'en bas, un coup de sifflet.

« Bébert ! Ben alors tu sèches là-haut ?

— Salut Pierrot, j'arrive ! »

Vu d'en haut, Pierrot a l'air d'un clou planté sur le trottoir. Robert enfile sa veste neuve, vérifie s'il a pris assez de fric, hésite à laisser un billet, finalement empoche le tout (trois cents balles), va claquer la porte, mais s'aperçoit qu'il a oublié ses clés, les ramasse sur la table du chevet et descend.

« Ça va toi ?

— Et toi, ça va ?

— Ça va.

— Ben moi aussi ça va. »

Ils descendent la rue du Faubourg Poissonnière. De temps à autre, Robert jette un coup d'œil sur Pierrot. Il le reconnaît sans le reconnaître. Bien sûr, c'est Pierrot avec son petit nez à la retroussette, cette mousse de cheveux blonds, ce tic au coin de la bouche « qu'on sait jamais s'il se fout du monde ou quoi ». Pourtant ce n'est pas le Pierrot du boulot, de tous les jours, c'est Pierrot du dimanche, en civil. Il se demande s'il en est de même pour Pierrot, s'il le voit, lui, Robert, différent.

« Dis-donc, Robert, la classe ! Elle est chouette ta veste ! »

Robert a presque rougi.

« Ouais, mais elle est toute neuve, alors je suis pas encore à l'aise dedans. On prend l'apéro ? »

Ils sont assis à une terrasse. Des gens font la queue au P.M.U. Sur le guéridon, le soleil joue avec les glaçons dans les deux Ricard.

« Et toi Robert, qu'est-ce que tu ferais si tu gagnais un paquet de fric d'un coup ?

— Moi ? Je joue jamais, je perds tout le temps.

— Rêve un coup, imagine, qu'est-ce que tu ferais ? »

Robert ne pense à rien. Il regarde les petites nanas qui tintinabulent comme des clochettes de muguet sur le trottoir.

« Je sais pas moi... Beaucoup de fric ?

— Oui, le gros lot... Un milliard !

— Un milliard ? »

Robert ne voit pas trop bien ce que ça représente un milliard.

En revanche, il voit très bien le papier peint de la chambre, la tache au-dessus de la cheminée et le verre à dents.

« J'achèterais un bateau, un blanc.

— Tu saurais conduire un bateau, toi ?

— Tu sais, quand on a du fric, on sait tout faire.

— Moi, ça serait une maison, une très grande maison, avec une vache de salle de jeux, billard, ping-pong, baby... tout bien installé, et autour, un parc avec des chevaux.

— Tu t'emmerderais, tout seul là-dedans !

— Ben et toi, en pleine mer... T'aurais qu'à venir me voir.

— Ah, j'aimerais bien... Ça serait bien si c'était comme ça... T'as pas faim toi ? »

Ils ont déjeuné dans un restaurant pas trop cher, pas trop bon, pas trop moche, sous les platanes. L'ombre des feuillages leur tatouait le visage d'arabesques bleues. Le rosé était frais, ils en ont pris deux bouteilles. Ils faisaient des clins d'œil aux filles et rigolaient en leur donnant des notes.

Ensuite, ils ont traîné sur les boulevards, puis, fatigués ils se sont assis sur un banc dans un petit square, pépères, en fumant des cigarettes à la menthe. Robert n'aimait pas trop ça mais Pierrot avait insisté, prétextant que ça faisait digérer. Robert avait réglé l'addition au restaurant et Pierrot voulait absolument offrir quelque chose à Robert. Le paquet de cigarettes lui avait paru luxueux, vert et doré. Robert avait accepté en souriant, mais maintenant il avait un peu mal au cœur.

Devant eux, un étang avec des canards.

Pierrot poursuivait : « Ma maison, faudrait qu'elle soit vieille avec des coins et des recoins, des escaliers en colimaçon, des tours rondes... Tu comprends, au foyer tout est carré, les chambres, les tables, les lits, tout carré... Depuis que je suis même, j'ai toujours vu le monde carré.

— Bien sûr que je te comprends, moi non plus, j'ai pas vu la vie en rose. En bleu, je l'ai vue, toujours en bleu de travail plein de cambouis. Moi,

je serais habillé tout en blanc sur le pont de mon bateau, tout en blanc, sans une tache, tout neuf ! »

De temps en temps, ils jetaient des petits cailloux aux canards qui venaient gratter l'herbe du bout du bec et s'en allaient, déçus. La journée s'effilo-chait. Robert avait déjà fait trois fois le tour du monde sur son yacht et Pierrot n'en finissait pas de monter et descendre les escaliers de son château. Il y avait plein de mégots de cigarettes écrasés dans la poussière sous le banc. Le ciel roulait des mécaniques, peut-être aurait-on de l'orage dans la soirée.

« Eh ! Dis-donc Pierrot, t'as vu l'heure ? presque sept heures, faut que j'y aille.

— Ben quoi, personne t'attend !

— Non, mais... Il est sept heures quoi ! »

Robert s'était levé tout d'un coup, comme si on l'avait réveillé. C'est vrai que personne ne l'attendait, seulement, chaque soir il était à la maison à sept heures, alors... Pierrot, lui, n'avait aucune envie de rentrer au foyer, de décrocher de son rêve, comme ça, brutalement. Il restait assis, dessinait des ronds du bout du pied, dans la poussière.

« T'as envie de rentrer chez toi ?

— Pas vraiment, mais qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je sais pas... On pourrait grignoter un morceau ensemble, non ?

— Où ça ?

— Ben, chez toi, tiens, on pourrait s'acheter deux ou trois bricoles et...

— Ça roule ! Les restos, les cantoches, y'en a marre ! C'est vrai que je ne me sentais pas... enfin, tout seul, là-haut... »

Dans une charcuterie ils ont acheté des pommes à l'huile, du cervelas, un pied de porc pour Robert, une quiche pour Pierrot, deux tranches de jambon de pays et une bouteille de bon vin, du vrai, pas avec le petit chapeau en plastique. Des trucs à manger sans faire la cuisine, des trucs d'hommes.

« Et puis on goûtera à tout », a dit Robert en gravissant les étages, ses paquets à bout de bras pour que ça ne coule pas sur sa veste.

En poussant la porte du pied, il s'est excusé :

« C'est un peu le bordel en ce moment, tu sais, quand Bernadette n'est pas là...

— T'occupe, y'a pas de malaise, je préfère ça que tout carré, plié. Dis-donc, on a oublié les clopes, tu veux quoi?

— Des gitanes sans filtre. »

Robert esquisse un petit pas de danse, fredonne une chanson, déballe le « manger », dispose les assiettes, il est heureux.

Pourquoi?... Sait pas. Il transgresse, il continue son voyage, c'est un peu... un peu comme s'il trompait Bernadette, ou plutôt sa vie avec Bernadette, il fugue, débouche la bouteille, s'en sert un verre.

C'est marrant quand même, Pierrot... On peut causer avec lui, on peut imaginer des trucs sans que ça paraisse con, on a droit aux bateaux, aux châteaux... Ça fait si longtemps que j'avais pas rêvé avec quelqu'un... Sacré Pierrot ! Tout petit dans son château... Bon, tout est prêt... La fourchette, à gauche ou à droite ?

Il ne reste plus rien. Ils ont dévoré, le pied de cochon surtout. Pierrot en mangeait pour la première fois, il a aimé. Robert lui a fait une démonstration d'osselets sur la nappe à carreaux couverte de petits os blancs.

Robert était très fort aux osselets dans le temps. Le temps, ils y ont plongé à chaque verre de vin, une anecdote, un souvenir par-ci, par-là, sans chronologie, un goût, une image, les mots qui rebondissent au hasard. La bouteille n'a pas fait long feu. Robert a sorti d'un placard un litre de vieux marc. Pierrot était un peu saoul. Il ne fallait pas que ça s'arrête. Ils tiraient sur cette journée comme on tire la dernière taffe d'un dernier mégot.

Ils se sont allongés sur le lit, les deux chaises étaient devenues trop maigres.

Ils fument des cigarettes, beaucoup, font un concours de ronds de fumée.

« Quand j'étais gosse, je rêvais que je volais, c'est dingue ! J'avais mon cartable dans le dos, deux ou trois pas d'élan, et hop ! en l'air. »

Robert se lève en titubant. Sa chemise est sortie de son pantalon.

Il mime le vol d'une hirondelle, glisse sur la carquette et s'écroule en riant au pied du lit.

« Marre-toi, marre-toi, j'voudrais bien t'y voir... »

Pierrot se lève, tourne autour du lit, agite ses mains à la hauteur des épaules en poussant des : « Cui, cui ! »

Il tourne sur lui-même de plus en plus vite...

Robert le rattrape de justesse, ils tombent tous deux enlacés sur le lit.

« Fallait pas me retenir, je décollais, sans déconner, je décollais. »

Un grand rire s'élève, tourbillonne et redescend tout doucement comme une feuille morte.

Ils ne parlent plus, ne bougent plus, agrippés l'un à l'autre.

« Robert ?

— Oui ?

— On dirait que j'ai comme un grand frère à repasser...

— Un quoi ?

— Non, un grand "fer" à repasser sur le dos. J'suis bourré, j'crois...

— Un peu.

— On est bien, hein ?

— Oui, on est bien. »

Robert fixe la tache claire au-dessus de la cheminée.

Dans l'encadrement de la fenêtre, un éclair griffe le ciel.

Robert compte jusqu'à cinq avant d'entendre le tonnerre.

Le corps de Pierrot s'amollit contre le sien. Il sent un mince filet de salive couler sur sa chemise et une main qui s'agrippe à son épaule.

Ils restent comme ça longtemps, aussi longtemps qu'il faut pour que le jour disparaisse et que la nuit les roule dans sa farine noire.

Portrait d'un p'tit couple
légèrement de trois-quarts
à une terrasse

Ce n'est pas vraiment une terrasse, mais la chaleur ce soir a attiré tellement de monde chez le glacier qu'on a dû sortir quelques guéridons sur le trottoir, presque sur la chaussée. Derrière l'un deux, un petit couple, un homme et une femme, d'une trentaine d'années, serrés l'un contre l'autre, si serrés, si tassés, qu'on dirait deux boulettes de papier de soie froissé, léger, léger... Ils ne se disent rien, ils regardent le jardin, de l'autre côté de la rue, en face. Parfois, l'un d'eux croyant surprendre chez l'autre un geste, une attention, lève la tête et le regarde l'air de dire : « Oui ? Tu as dit quelque chose ? » Mais l'autre le détrompe d'un sourire gêné, fait mine de se recoiffer ou bien fait craquer les articulations de ses doigts. Chacun repique du nez dans sa coupelle d'argent et touille du bout de la

cuillère un fond de glace vanille fraise. D'une petite rue perpendiculaire venant de la place des Vosges, ils suivent du bout des yeux des promeneurs vêtus de blanc, surtout ceux qui vont par deux, qui rient et qui s'embrassent, jusqu'à ce qu'il ne reste de leur passage qu'un peu d'écume phosphorescente à l'angle de la rue de Turenne. Alors, lui, avale une grande goulée d'air tiède, comme pour les aspirer, pour les faire revenir mais, elle, pousse un long soupir, pour les rejeter plus loin encore, pour les effacer de sa mémoire meurtrie. Comme ils aimeraient s'aimer encore, comme il est cruel de se rendre à l'évidence, si au moins, l'un des deux aimait l'autre!... Un amour, même amputé de sa moitié est encore un amour qui vit.

Pourtant...

Ce matin, il faisait un temps délicieux. Antoine avait décidé de s'offrir une journée de vacances, à flaner dans Paris, à s'asseoir aux terrasses des cafés, à regarder les filles et tiens ! pourquoi pas ? à s'acheter des chaussures neuves.

Ce n'était pas bien raisonnable vu l'état de ses finances mais, à présent, confortablement installé sur une chaise cannée aux « Deux Magots », les jambes tendues droit devant lui, comment regretter cette petite folie ? La tête penchée, le sourire aux lèvres, il admirait le bout vernis de ses souliers sur lesquels le soleil venait se briser. Il avait insisté pour ne pas avoir de boîte en carton, juste un sac pour mettre ses vieilles chaussures et c'était encore trop. Il se trouvait ridicule avec ce sac. Enfin, là, caché sous

sa chaise, on ne pouvait pas voir qu'il venait de faire un achat. Antoine faisait partie de ces gens qui refusent obstinément de dévoiler leurs « faiblesses », même les plus naturelles. Par exemple, si, au cours d'une soirée, il était pris d'un besoin pressant, il ne demandait les toilettes qu'en précisant bien haut que c'était pour se laver les mains. De même, sortir d'un magasin avec des chaussures neuves et un paquet sous le bras le rendait honteux. Il avait l'impression que le monde entier avait les yeux braqués sur ses pieds.

Cela dit, elles étaient vraiment superbes, un peu étroites, mais elles allaient se faire.

Tout en sirotant son demi, il eut soudainement la certitude qu'il allait rencontrer quelqu'un, une intuition, comme ça, quelqu'un, n'importe qui, un vieux copain d'école ou bien un artiste de cinéma, peu importait. Plus il y pensait et plus l'envie d'une rencontre se métamorphosait en un besoin impérieux. Il fit le pari que, s'il finissait sa bière avant que le garçon ne vienne prendre la consommation de ses voisins, dans la minute qui suivrait, il se passerait quelque chose. Il prit son temps pour boire son verre, sans tricher. Mais il perdit. Déçu il se leva et, son sac à la main, s'engagea sur le boulevard Saint-Germain.

C'était idiot de gâcher cette belle journée avec une bêtise pareille. S'il avait vraiment envie de rencontrer quelqu'un, il n'avait qu'à téléphoner à un tel ou une telle. Il haussa les épaules mais quand même, un soupçon de dépit transforma sa promenade en marathon solitaire.

Les souliers neufs commençaient à le brûler aux

talons. Sept cents francs. C'était une somme ! Peut-être aurait-il dû réfléchir avant de... quant à téléphoner... au mois d'août, la plupart de ses amis étaient en vacances...

Le sac l'agaçait au bout de son bras. Il avait envie de l'envoyer à toute volée par-dessus un mur mais, d'un autre côté, la douleur devenait tellement cuisante à ses pieds qu'il envisageait sérieusement de remettre ses vieux mocassins. Il cherchait un coin tranquille pour procéder à l'échange quand une voix de l'autre côté de la rue l'appela.

« Antoine ! »

Une jeune femme en robe légère, les yeux cachés par des lunettes de soleil, lui faisait signe de la terrasse d'un café.

A peu de chose près, Mona avait passé la même matinée qu'Antoine. Une langueur dans l'air en ouvrant la fenêtre qui invitait à dériver mollement tout au long de cette journée. Elle aussi avait pris un verre aux « Deux Magots », mais un peu avant qu'Antoine ne vienne s'y asseoir. Au lieu d'une paire de chaussures, elle s'était offert un livre, la biographie d'une femme célèbre. Elle était heureuse de retrouver Paris après ce mois de vacances. Tout s'était plutôt bien passé, mais sans plus, elle s'était reposée. Des vacances classiques, avec juste ce qu'il faut d'ennui pour être content de rentrer. François avec qui elle avait partagé ce mois de juillet s'était occupé de tout, avait tout fait pour qu'il n'y ait aucune aspérité à leur séjour. Il s'était montré gai, intelligent, galant. Il n'y avait rien à redire, ni rien

à en dire. François était un type bien propre et net, comme l'émail d'un lavabo, pratique... lavable.

Le besoin d'un café fort avait poussé Mona à s'asseoir dans ce bistrot près des quais. C'est de là qu'elle avait vu Antoine traverser la rue. Elle l'avait reconnu tout de suite, toujours aussi nerveux, regardant sans rien voir et ce tic en attendant au feu rouge, la main repoussant les cheveux en arrière... Mais, quelle curieuse démarche !

Elle n'avait pas eu le temps de se demander si elle avait envie de lui parler. En y réfléchissant, elle se serait probablement répondu non. Mais, d'instinct ou par habitude, sa main s'était levée et son nom, Antoine, ce nom tant de fois prononcé avait repris dans sa bouche le goût des premiers fruits de l'été.

Antoine, bien que ses pieds le fissent atrocement souffrir, retrouva une démarche normale pour parcourir les derniers mètres qui le séparaient de Mona. Il poussa intérieurement un profond soupir de soulagement en se laissant choir sur la chaise libre à ses côtés. Pendant ces quelques mètres, il avait cherché fébrilement quelque chose de désinvolte à lui dire, quelque chose d'inattendu, qui la surprendrait, l'éblouirait, quelque chose du genre : « Tu m'attendais ? ». Mais sa douleur pédestre fit trébucher sa pensée et il bredouilla : « Je... je t'attendais.

— Ah bon ?

— Oui, euh... enfin, j'étais sûr de te rencontrer aujourd'hui. »

Tandis qu'il tentait un rétablissement plus ou

moins adroit cousu de banalités, de clins d'œil et de sourires en coin, il revisitait peu à peu ce paysage, le nez, les yeux, la bouche de Mona. Le calque avait bougé sur l'image imprimée dans sa mémoire, l'antenne était dérégulée. Bien sûr, il la reconnaissait, trois ans on n'oublie pas. Mais, un flou, une sorte de double dans les contours... Était-ce cela vieillir ? Une ombre bleue, violette, s'insinuant par-ci, par-là ? Pourtant Mona était toujours aussi appétissante, surtout comme ça, toute dorée comme un poulet sortant du four, à point, tombée du ciel dans sa robe parachute.

« Alors ? »

— Alors ? »

C'était bien embarrassant, ce petit mot de rien du tout qui brillait diaboliquement sur sa dernière syllabe, ce petit mot ressort suivi de cet hameçon interrogatif. Il se fit entre eux un silence semblable à celui qui unit deux joueurs d'échec. Qu'étaient-ils devenus l'un et l'autre, l'un sans l'autre ? Tant de choses et si peu... Il aurait été plus facile de parler de ce qu'on trouvait changé chez l'autre mais sur soi ? Quand on vit avec soi à chaque instant et que cet instant se perpétue inexorablement ?

« Oh, moi... »

— Eh bien, raconte ? »

Ce fut lui qui parla le premier parce qu'il en avait toujours été ainsi entre eux. Pour Antoine, les mots étaient ses grains de beauté, il en était tout moucheté. Mona aimait voir son corps parcouru de phrases comme de frissons. Ce qu'il racontait n'avait aucune importance ni pour elle ni pour lui. Ils se retrouvaient comme deux enfants, lui, récitant par

cœur, mais avec l'intonation juste, l'histoire archiconnue du pauvre cavalier volant au secours de sa reine, désarçonné par tant de fous, encerclé par tant de pions, elle, s'émouvant comme au premier jour dès qu'il passait sa main dans ses cheveux, comme pour rejeter en arrière tout un tas de pensées qui revenaient l'assaillir. Oui, vraiment, quelle importance que cela fût vrai ou faux, c'était bon de s'y laisser prendre, comme d'accepter un verre d'alcool ou une cigarette de trop.

« Mais je parle, je parle, et toi tu ne dis rien, ce n'est pas juste ! »

Maintenant qu'il avait fait son numéro, c'était lui qui avait envie de la « voir » parler. Il se rappelait que, lorsqu'elle prononçait certains mots, elle avait une façon d'avancer les lèvres qui lui faisait penser à Jeanne Moreau. Et puis, il désirait, tout au fond de lui, l'entendre dire que, pour elle non plus, la vie n'avait plus autant de sel qu'« avant ». Alors, de souvenir en souvenir, ils pourraient...

« Je ne sais pas par quoi commencer. Tiens, je me suis acheté ce livre. »

Quel dommage ! Le fil était rompu, on allait patauger dans les banalités, papoter de livres puis de films sans doute comme avec n'importe qui. C'était malhonnête de sa part, elle avait été lâche de tendre ce vieux piège. Elle le regrettait tandis qu'il parlait du bout des lèvres d'un autre bouquin traitant du même sujet que le sien mais qu'il n'avait pas lu, entendu parler seulement.

Entre les doigts d'Antoine la boîte d'allumettes n'était plus qu'un minuscule bûcher.

« Toujours aussi nerveux ?

— Toujours. »

Il comprit bien qu'elle essayait de se rattraper, de racheter la maladresse commise en revenant à lui au passé présent mais il lui en voulait d'avoir brisé l'élan. Il refusa la perche tendue et profita de cette ouverture pour planter une banderille.

« A part t'acheter un livre, tu fais autre chose dans la vie ? »

Ce fut pour elle comme de s'apercevoir qu'elle nageait dans un endroit où elle n'avait plus pied. Il insista : « Tu vis seule ? »

— Oui... non...

— Ah... Ce doit être inconfortable pour "lui". »

D'un geste vif, elle rajusta ses lunettes noires qui lui étaient tombées sur le bout du nez.

« Ça va très bien pour lui et pour moi aussi. Ça va te paraître drôle mais il y a encore des gens qui respectent la liberté. »

Antoine ricana et se mit à fredonner La Marseillaise. Là encore il lui aurait fallut trouver quelque chose d'incisif à répondre mais elle ne lui en laissa pas le temps.

« Tu t'es acheté des chaussures neuves ? »

— Hein?... quoi?... ah... oui.

— Dis donc, quelle élégance ! »

Il recroquevilla ses doigts de pieds provoquant dans tout son corps une vague de douleur. C'est ce qu'il voulait, exacerber la colère qui montait en lui, le besoin de lui faire mal.

« Et "lui", il est beau ? »

— Non, il a une gueule.

— Il est... plus vieux ?

— Plus jeune. »

C'était faux, il devait avoir le même âge qu'Antoine, peut-être même plus, mais le démon en elle aussi avait rouvert un œil. Le code refonctionnait de part et d'autre. C'était plus fort qu'eux.

Il y avait quelques tables plus loin, une femme d'une quarantaine d'années, bien habillée, classique, bleu marine et beige, très versaillaise, accompagnée d'un enfant mongolien d'un âge incertain. Sans douceur ni violence, imperturbable, elle rattrapait le verre de menthe que l'enfant s'obstinait à repousser au bord de la table. Mona et Antoine observaient la scène sans rien dire. Le verre tomba. La dame tapa sur la main de l'enfant qui poussa un grognement. Le garçon fit signe qu'il comprenait et ramassa les morceaux. Une lueur de mépris, presque de haine, passa dans le regard de la mère sur le serveur. On sentait à quel point elle eût préféré un : « Faites donc attention à votre gosse ! » plutôt que ce : « Laissez, ma pauvre dame, je comprends bien, allez ! » plein de sotte compassion. Mais elle reprit aussitôt son masque inexpressif, jeta dédaigneusement quelques pièces dans la soucoupe et, toujours sans douceur ni violence, tira l'enfant à sa suite.

« Et... toi, toujours pas d'enfant ? »

Mona fit une petite grimace, voulut avaler une gorgée, mais sa tasse était vide.

« Tu veux autre chose ? »

— Oui, je veux bien.

— Garçon, la même chose. »

Antoine savourait le coup bas qu'il venait de porter même s'il avait à en souffrir autant que Mona. Il prenait un plaisir trouble à exhumer les restes de

leur amour comme un mendiant exhibant son moignon. Non, rien n'avait changé, il en était sûr, ils en étaient toujours là où ils s'étaient quittés, au début, un début qui n'en finirait jamais, sans aucun devenir, stérile, un no man's land hors du temps. Antoine se sentait de retour.

« Et si on en faisait un ?

— Si on faisait quoi ?

— Un enfant, là, maintenant...

— Mon pauvre Antoine, toujours pas venu au monde.

— Oh, moi je te disais ça... C'était pour passer le temps ! Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Rien, mais sans toi. »

Il aurait voulu continuer cet échange, du tac au tac, mais les deux demis qu'il venait de boire coup sur coup lui engourdisaient le corps et l'esprit. Il se contenta de hausser les épaules. Ce « sans toi », paradoxalement, le faisait exister. Il ne sentait plus ses pieds et le soleil lui chauffait le visage. Il ferma les yeux et s'allongea presque sur sa chaise.

En revanche, Mona, après ses deux cafés, se sentait tendue. Elle avait la tête prise dans un étau. Elle était partagée entre l'envie de couper court à ce jeu pervers et celle de renvoyer à Antoine la pierre qu'il venait de jeter dans son jardin. Le voir ainsi vautré sur sa chaise, satisfait de lui-même, l'horripilait. Elle était capable tout autant que lui de jouer à la roulette russe mais d'ailleurs, le connaissant comme elle le connaissait, il y avait fort à parier qu'il n'y eût pas de balle du tout dans le revolver qu'il lui tendait. Tout était faux chez lui, il l'avait toujours roulée, se roulait lui-même. Pauvre

Antoine ! il croyait la tenir mais c'était fini tout cela, elle était adulte maintenant, elle allait se lever, lui faire un gros baiser sur la joue et le planter là, avec sa pelle et son seau.

« Antoine, je vais y aller, ça m'a...

— Tu t'en vas ?

— Oui !

— Tu vas par où ?

— Par là.

— Je t'accompagne, je prends le métro à Montparnasse. Laisse, c'est pour moi ! »

Pendant qu'Antoine cherchait de la monnaie dans ses poches, Mona, debout sur le trottoir, se maudissait d'avoir raté sa sortie.

Ils remontèrent la rue de Rennes lentement, au rythme d'Antoine qui, sous prétexte de regarder telle ou telle vitrine, se reposait les pieds. Les lunettes de Mona retombaient sans arrêt sur le bout de son nez. Les branches avaient dû s'écarter depuis qu'elle les avait prêtées à François pour faire la route du retour. C'était agaçant ces lunettes qui tombaient, comme de penser à François.

« Tu habites toujours à Edgard Quinet ?

— Oui.

— Tu m'invites à boire un verre ?

— Non, je...

— Alors, pour du sparadrap !

— Quoi ?

— Écoute, j'ai horriblement mal aux pieds, s'il te plaît, juste du sparadrap et je file, promis !

— Mets tes anciennes chaussures... ton sac ?

— Ah ! j'ai dû l'oublier au café, tant pis... elles étaient vraiment fichues... juste deux petits bouts

de sparadrap sinon, ce serait : “non assistance à personne en danger”.

— Tu parles !

— S’il te plaît... »

En reprenant le chemin de son appartement, Antoine avait l'impression de marcher dans ses propres traces. Étant petit, il aimait poser ses pieds dans les empreintes de son père sur le sable mouillé de la plage. Les grandes enjambées qu’il était obligé de faire lui donnaient l'impression d’être un homme. Mona, elle, avait la sensation de marcher à reculs. Malgré les efforts qu’elle faisait pour ne se souvenir que des tristes retours à dix mètres l’un de l’autre, elle en revenait toujours à ce premier soir où, sautant par dessus les jointures de la bordure du trottoir, elle se laissait attraper et embrasser par Antoine, appuyée contre un arbre. La sensation de l’écorce rugueuse contre son dos nu évinçait tous les mauvais souvenirs. C’était le même plaisir que de retrouver un cahier d’école taché d’encre violette, les pleins et les déliés d’une écriture appliquée, pleine de bonne volonté, même si, sous le nom et la classe, en haut et à gauche, à deux carreaux de la marge s’inscrivait en rouge la sanction : « zéro pour fautes d’inattention ».

« Dis donc ! Ils ont repeint la cage d’escalier, c’est chic ! »

Curieusement, Mona n’arriva pas à faire tourner sa clé dans la serrure. Elle dut faire appel à Antoine.

« Évidemment, tu tournes dans le sens de la fermeture !

— C’est la première fois que ça m’arrive. »

Tout de suite, elle se reprocha de l'avoir fait monter. Elle le vit s'asseoir au bord du lit et quitter ses souliers en soupirant d'aise. Elle en voulait à ses meubles qui ne faisaient rien pour lui montrer qu'il n'avait plus ici ses habitudes, qui se comportaient en animaux domestiques, dociles, serviles. L'appartement plein de la présence de cet homme lui parut hostile.

Comment s'appelait ce jeu?... Le « pousse-pousse »?... Une plaquette couverte de cases amovibles, chacune représentant une lettre, qu'il fallait pousser afin de former un mot avec, comme handicap, une case vide qui s'insinuait chaque fois. Antoine, en s'asseyant ici, repoussait tout plus loin, il était le handicap, l'énervante case vide qui revenait entre le « F » et le « N » d'un mot imprononçable.

Il n'avait rien remarqué de ce qui avait changé, ni la peinture des murs, ni la lampe chromée près du lit ; ni la moquette, ni le couvre-lit, tout ce qu'elle avait transformé depuis son départ, l'acharnement qu'elle avait mis à effacer toute trace de son passage. Il ne s'apercevait de rien, pas même de son départ.

« J'aime cette heure du jour ici, le soleil qui rend la fenêtre incandescente. »

La désinvolture, presque l'innocence avec laquelle il se sentait chez lui, la mettait hors d'elle, de « chez » elle. Elle claqua violemment le tiroir de l'armoire à pharmacie et lui jeta le tricosténil.

« Tu m'en gardes un morceau au cas où je me couperais en ouvrant la bière que tu vas sans doute me demander. »

Antoine la regarda interloqué.

« Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? »

Il était sincère. Il était heureux de se retrouver ici, comme de caresser un bon vieux chien fidèle. Bien sûr, il avait noté la peinture des murs, la moquette, la lampe chromée et le couvre-lit, mais, filigranés derrière les apparences, il y avait tous ces instants vécus qui, d'un seul coup, sous l'effet de la réaction de Mona, redevenaient de banals souvenirs, aplatis comme des fleurs séchées entre les pages du calendrier.

« Tu es ridicule Mona, passe-moi les ciseaux s'il te plaît, je mets ça et je m'en vais.

— C'est ça, va-t'en, ça vaut mieux.

— Ça vaut mieux que quoi ?

— Oh, écoute, je n'ai aucune envie de discuter avec toi. Tu n'as pas changé, tu es toujours le même égoïste. Ça me fait mal de te voir ici, si tu veux savoir, mais je ne pense pas que tu puisses comprendre.

— Non, bien sûr, toi seule es sensible, toi seule sens les choses, moi je suis un bout de bois, je viens ici uniquement pour avoir du sparadrap gratuit, n'est-ce pas ? »

Mona disparut dans la cuisine. Antoine baissa sa chaussette : la peau était à vif. Pourquoi la vie s'acharnait-elle ainsi à le caricaturer ? Il n'y avait que lui pour se mettre dans de telles situations grotesques, dérisoires, dégradantes, son pied rouge et gonflé dans une main, le rouleau de pansement dans l'autre, alors qu'il eût fallu se lever d'un bond, claquer la porte et dévaler les escaliers quatre à quatre. Ce n'était pas la première fois que ce genre de chose

lui arrivait, il n'avait jamais eu de chance, on pardonne tout à un homme sauf de manquer de chance. Oui, il voulait partir, mais à l'instant même, en claquant des doigts, disparaître sans laisser de traces, ne jamais avoir été.

Par la porte de la cuisine, Mona l'avait regardé tâter délicatement du bout de l'index l'ampoule à son talon et grimacer. Elle n'avait pu s'empêcher de le voir avec ses yeux d'avant, si vulnérable, la tête penchée, les oreilles rouges, tirant la langue en appliquant le sparadrap puis, gigoter des doigts de pieds sur la moquette avant de prendre son souffle et serrer les dents pour renfiler ses chaussures. Elle le surprenait en coulisse, sous la douce lumière tamisée du quotidien sans fards ni paillettes. Antoine avait l'air d'un petit garçon dans la salle d'attente du dentiste. Il jouait avec ses doigts, regardait autour de lui, n'osait pas bouger. Mona retrouva les gestes qu'elle aurait fait deux ans auparavant dans la même occasion. Elle remplit un verre de vodka et le lui apporta.

« Ah ! merci...

— C'est uniquement parce que tu as l'air d'un grand blessé de guerre.

— De "naguère", tu veux dire. C'est très bon ! »

Antoine vida son verre d'un trait.

« Bien ! Je vais te laisser. Ça m'a fait plaisir de... tout ça quoi... très bien la moquette. Si, si, très jolie ! Alors, salut Mona. »

Il se leva très sec, mais la douleur fulgurante qu'il ressentit au premier pas lui monta presque au cœur. C'était pire que tout à l'heure, ses pieds

avaient dû gonfler lorsqu'il s'était déchaussé. C'était intenable. Il lui était impossible de poser un pied par terre.

Mona éclata de rire.

« Oh ! la, la... faut que j'appelle un taxi... rigole pas ! Je te jure, ça me fait terriblement mal ! »

Mona était pliée en deux.

« Excuse-moi, mais on dirait que tu as les pieds pris dans un bloc de ciment. »

Antoine battait des mains comme un funambule perdant l'équilibre. Le fou rire de Mona le gagnait peu à peu. Finalement il s'abattit les bras en croix sur le lit à côté d'elle.

« Arrête Mona, c'est pas drôle, faut que j'appelle un taxi ! »

Ils suffoquaient sous les assauts convulsifs de ce rire si longtemps contenu. Il fallait que le barrage cède en eux, que le rire déferle, écume à leurs lèvres, fissure leur coquille, les barbouille de jaune et de violet comme sous les cascades des tableaux de Gauguin. Ils n'étaient plus que deux dés secoués dans un cornet de cuir, qui roulaient à présent sur le tapis vert du lit défait.

Mais, dès que le rire fit place aux halètements, aux gémissements, le ressort de l'enfance se brisa en eux avec un claquement sec. Deux pantins démantibulés se débattaient mollement dans les mailles d'un filet détendu. Des gestes mécaniques, à la suite les uns des autres, semblables aux perles identiques d'un interminable sautoir de pacotille. Mona se leva, un peu gênée : « Attends une seconde, je vais aux toilettes ». Antoine se retourna sur le ventre afin de maintenir une fragile érection. Quand elle revint,

il chercha obstinément à la prendre par derrière, plus par besoin d'anonymat que par perversion. Mona se refusait, sans douceur ni violence, comme la dame avec le mongolien. Antoine dépistait dans certaines attitudes de Mona la présence de l'autre, éprouvait la curieuse sensation d'endosser un vêtement qui ne lui appartenait pas. Il n'en était pas jaloux mais cela troublait les images évoquées certaines nuits, quand il se masturbait en pensant à elle. Il lui fallut s'arc-bouter sur ces visions fugitives, s'appuyer dessus de toutes ses forces en fermant les yeux, pour parvenir à ses fins.

Mona l'avait senti. Elle le retrouvait comme à l'époque où il lui fallait penser à d'autres pour pouvoir faire l'amour avec elle. Seulement, ce soir, c'était avec elle qu'il la trompait et c'est ce qui les rendait encore plus inaccessibles l'un à l'autre.

La fumée de leur cigarette formait un vague point d'interrogation au-dessus de leur tête. Un des pansements au talon d'Antoine s'était à moitié décollé, laissant apparaître la peau rouge et boursouflée.

« Tu as une sacrée ampoule !

— C'est le talon d'Achille, tu vois où je suis vulnérable.

— S'il n'y avait que là !

— Oh ! je t'en prie, toi non plus tu n'as pas été très...

— Je ne parlais pas de ça. »

Antoine regretta d'avoir eu cette stupide réaction de mâle pris en défaut.

« Excuse-moi, peut-être que j'avais imaginé

autre chose, je ne sais pas, debout dans une église, sous un porche, dans les chiottes d'un café...

— Toujours des lieux communs.

— Lieux anonymes. Je n'aurais pas dû monter ici.

— Ça n'a plus d'importance. On avait tous les deux la tête ailleurs.

— Le cœur aussi ?

— Je ne sais pas.

— Ça se passe mieux avec... comment s'appelle-t-il au fait ?

— Il s'appelle François. Ça se passe comme avec tout le monde, tantôt c'est bien, tantôt moins. Si ça ne te fait rien, j'aime autant ne pas en parler.

— Bon, comme tu veux. Et moi, tu veux savoir si j'ai quelqu'un ?

— Non, ça m'est égal.

— Ah ! »

La nuit, au lieu de les réunir, les envoyait valdinguer d'un bout à l'autre du néant. La nuit les raturait, leur tombait dessus comme une tache d'encre. Antoine se leva pour aller pisser. La lumière crue de la salle de bains révélant brusquement son image dans les miroirs et les chromes le fit sursauter. Il reçut en plein visage mille éclats de lui-même avec la violence d'une pierre dans un pare-brise.

Mona sentait couler le sperme le long de sa cuisse. Elle pleurait d'un seul œil une plaie rouverte mais qui ne la faisait pas souffrir. Il flottait en elle la légère nausée qui suit une anesthésie locale.

Mona était en train de se rhabiller quand Antoine sortit de la salle de bains. Ni l'un ni l'autre

n'osait dire un mot. Il régnait dans la pièce le même silence qu'au chevet d'un enfant malade.

Voilà, ils étaient vêtus, et ils attendaient, tout encombrés d'eux-mêmes, que l'un d'eux fasse quelque chose.

« Il est tard ?

— Je ne sais pas. »

De la fenêtre ouverte d'un appartement voisin leur parvenaient des bribes de dialogue et la musique d'un film à la télévision. La pièce avait rétréci, l'obscurité les ligotait, le lit grouillait de leur absence.

« Tu as faim ?

— Pas tellement.

— Viens, il faut sortir, on ne peut pas rester ici. Viens ! »

Malgré la touffeur de cette soirée, malgré les ampoules aux pieds, Antoine respirait à pleins poumons sur le boulevard. Sous la lumière des réverbères, les arbres frisottaient vert fluorescent.

« Tu te souviens de la bouchère ? Elle avait la même permanente que les platanes, tu te souviens ? Et le boucher... euh... M. Lelong, c'est ça, et... »

Mona s'efforçait de sourire en hochant la tête. Ce passé-là était confortable, douillet, les petits riens de tous les jours, des souvenirs de famille en somme, un passé sécurisant qui oblitérait l'autre, le passé présent, le passé continu dans lequel ils s'étaient enlisés. Antoine racontait, inventait, déformait, embellissait, n'importe quoi, pourvu que l'odeur de vase se dissipât. Mona, résignée, s'embourbait lentement dans le bitume chaud. Elle ne se sentait plus la force

de s'extirper de ce marécage, ne le voulait plus. Antoine parlait, parlait, pour que Mona n'entende plus l'écho de leurs pas, leur ombre qui les filait. Sur la quantité, il espérait trouver le mot juste, le mot magique qui les tirerait de là. Mais les mots d'Antoine devinrent de plus en plus pâles, le réservoir de son imagination se tarissait à mesure qu'ils approchaient de leur dernière étape. Il ne lui restait plus qu'une plume sèche griffant le vide lorsqu'il lui proposa de prendre une glace à cette minuscule terrasse en plein cœur du Marais.

Ils vont devoir bouger bientôt, ils sentent bien qu'ils ne peuvent s'arrêter nulle part, qu'il n'existe plus d'endroits pour les recevoir. Tous deux ont besoin de se reposer, de dormir, longtemps, sans rêve. Pourtant il lui demande : « Tu... tu veux qu'on se revoie ? »

— Et toi ? »

Il n'y a pas de réponse. Ils savent, ils ont toujours su. Ils ont voulu s'échapper tout en sachant très bien qu'ils seraient repris, mais ils l'ont fait quand même parce que c'était inutile.

« Bon, je vais rentrer, je suis épuisée.

— Oui, moi aussi.

— Ça va tes pieds ?

— Oui, oui, ça va. Je vais prendre un taxi, tu veux que je te dépose ?

— Non, je ne préfère pas, je vais en prendre un autre.

— Comme tu veux, on y va ? »

Au coin de la rue ils arrêtent un taxi. C'est

Mona qui va le prendre. Ils hésitent à s'embrasser, sur la bouche ou sur la joue ? C'est quand même sur les lèvres, un baiser léger comme un papillon.

Antoine claque la portière du taxi. Il suit la voiture des yeux mais Mona ne se retourne pas pour lui faire signe. Il écoute le bruit du moteur diesel s'éloigner... Plus loin... Plus loin... Une mobylette débouche en trombe d'une rue adjacente. Il plaque la main contre son oreille comme si un insecte venait de s'y introduire. Son visage se crispe, il ferme les yeux. Il a l'impression de hurler mais il murmure : « je veux rentrer maintenant ».

La vie en rose

« A quarante balais, si t'as rien fait, c'est foutu, zéro, plouf ! Avant, tu grimpes jusqu'à quarante comme la fièvre, soit tu t'envoles au sommet, soit tu dégringoles l'autre versant et là, je te répète, c'est fini, n, i, ni !

« Mais tu peux encore y arriver, c'est que dans trois jours ton anniversaire ! Ah Ah Ah ! »

Gérard a toujours été un marrant. Lui n'a que trente-sept ans et croit avoir « réussi ». Personnellement, d'avoir quarante, dix-sept ou cinquante-huit ans, cela m'est totalement indifférent.

Mais lui a peur, peur d'entrer « en quarantaine ». Quant à la réussite, ça n'a jamais été mon

souci principal, du moins ce qu'il appelle, lui, réussite.

« C'est pas tout ça mon gros Louis, mais faut que j'y aille. C'est marrant de se retrouver comme ça, au coin d'une rue, depuis... ça fait bien deux ans, non ?

— Trois.

— Trois ! Ça passe... J'tai donné mon numéro ?

— Oui.

— Au bureau aussi ? Parce que je ne suis pas souvent chez moi (clin d'œil), c'est pour ça que je file doux ce soir, Rose en a marre de mes (il cherche le mot), enfin bref, tu la connais autant que moi. Bon allez, non ! non ! C'est moi qui paie ! Garçon !... »

Il a dit « non ! non ! », mais je n'avais esquissé aucun geste vers mon portefeuille. Je te connais Gégé, tu as toujours adoré régler les additions, tu n'invites pas, tu paies. Ça ne me dérange absolument pas...

« Salut, mon gros Louis, n'oublie pas d'appeler, Rose serait contente de te voir. Viens un dimanche, tu sais, on a un jardin ! Ah oui, je te l'ai déjà dit. S'il fait beau on fera des brochettes. Allez, salut vieux ! »

Sacré Gégé, la gueule que tu ferais si je déboulais pour de bon dans ton palais des merguez un dimanche midi.

Heureusement tu ne parles que de toi, ça m'a évité le fastidieux : « Alors toi, raconte-moi ».

Son jardin, sa maison, son magnétoscope, ses deux gosses (un garçon, une fille), son boulot, son chien, sa Rose...

Sur Rose il n'a pas trop insisté. Ça doit le gêner de m'avoir succédé auprès d'elle. Moi, ça ne me dérange pas. Rose était très fatigante. C'est drôle, on vit des années avec quelqu'un et puis très vite, après la rupture, le visage de l'autre devient un puzzle dont on perd une pièce chaque jour.

Le plus comique, c'est quand il m'a demandé combien il « faisait ». J'ai cru tout d'abord qu'il me parlait de son poids ou bien de sa taille et je ne voyais pas tellement l'intérêt de sa question. Mais il voulait parler de son salaire.

« Allez, devine, dis un chiffre !

— Cinq millions.

— Non, sans déconner... dix-sept mille ! dix-sept mille ! Et je ne suis dans la boîte que depuis deux ans ! »

Je n'ai pas bien compris l'exploit mais j'ai hoché la tête d'un air connaisseur et admiratif.

« T'aurais dû faire ton trou dans la pub mon gros Louis, avec ce que t'avais dans les mains tu te serais fait des couilles en or ! Mais t'as toujours été un peu snob, un pur et dur, enfin, une connerie comme ça. »

Mais non, Gégé, ce n'est pas ça. Et puis, une dent en or encore je comprends, mais des couilles, ce doit être particulièrement douloureux. Pourquoi aurais-je voulu être autrement que je suis ? Je suis très content pour tes dix-sept mille francs (« qui, avec les notes de frais, je te dis pas ! ») ou même pour être plus sincère, je m'en contrefous. A chacun son luxe, moi, c'est la paresse.

Bien sûr, il m'est arrivé d'avoir envie de porter un costume comme le tien, de prendre un avion pour

aller voir le soleil se lever au Japon, mais l'effort pour obtenir tout cela!...

Et puis même, je crois que je serais déçu en passant du rêve à la réalité. Je préfère avoir envie d'avoir envie. Si je les touchais du doigt ces envies, il y en aurait encore d'autres, et ça continuerait inlassablement.

Quelle manie ont certaines personnes de vouloir à tout prix changer les autres. Il y a dix ans déjà, en me présentant Rose, il fallait, comme tu disais, que je me « bouge le cul ».

« Tu vas voir, cette nana, une énergie d'enfer ! Elle s'occupe déjà de deux ou trois peintres. Dans six mois t'es millionnaire. »

Six mois plus tard, je regrettais amèrement d'être millionnaire.

Jusque-là, ma vie avait été sans nuages. Je partageais avec maman un confortable pavillon à Brunoy. N'ayant pas de gros besoins, les quelques journaux locaux pour lesquels je faisais des illustrations suffisaient largement à mon argent de poche.

Maman avait une bonne retraite. Je travaillais pour les journaux de neuf heures à douze heures, puis après le repas (maman était une excellente cuisinière), je pouvais l'après-midi peindre pour moi, pour le plaisir, jusqu'au dîner, à huit heures, auquel succédaient deux douillettes heures de télévision. Qu'aurais-je pu souhaiter de mieux ? Gégé me présentait Rose au cours d'une « partie » (partie de quoi ?...). Rose était noire et rouge, mince comme une tige et épineuse. Gégé avait insisté pour que j'apporte mon dossier. Le bruit, les gens, la fumée et les alcools dont je n'avais pas l'habitude me

pesaient sur les épaules comme une carapace de tortue. A chaque page de mon dossier, Rose s'exclamait, rugissait, miaulait. Il sortait de sa bouche rouge et de son regard noir des serpentins de soie qui me ligotaient à mon fauteuil. Je répondais « oui » quand il fallait dire « non », et inversement. Gégé me faisait les gros yeux derrière le dos de Rose qui, elle, me souriait tel un piranha.

J'étais totalement abruti, anesthésié. Je ne pensais qu'à me coucher et dormir plusieurs jours de suite. Je ne me souviens pas comment je me sortis de là, mais j'avais en poche le numéro de téléphone de Rose et Gégé lui avait remis le mien. Bref, le contact était établi. Contact qui ne cessa de se resserrer car Rose avait été... comment dire... subjuguée par mon talent... et que... pas un par siècle comme moi... et que... l'affaire était faite... et que... ma timidité la bouleversait... Le téléphone n'arrivait plus à reprendre son souffle. Maman était aux cent coups, Rose venait de temps en temps puis de plus en plus souvent.

« Mais tu vas devenir célèbre !

— Maman, ta tarte est en train de brûler !... »

Enfin, les rapports entre Rose et moi dépassèrent largement le cadre du travail.

Rose m'aimait tel que j'étais, mais curieusement, ne pensait qu'à me changer.

« Pas cette chemise... et puis il te faudrait un autre costume plus... qu'en pensez-vous belle-maman ? »

Toutes deux jouaient à la poupée et moi je me laissais faire voluptueusement.

Oui, elle m'aimait tel que j'étais, me le répétait

sans cesse. Cependant je trouvais singulier cette obstination farouche à me transformer. Mais après maman, Rose était la première femme de ma vie, je n'y connaissais rien et voilà tout.

Rose s'occupait de tout, au grand dam de maman qui voyait son fils devenir un étranger de jour en jour. Rose ne ménageait pas sa peine. Elle se donnait du mal comme d'autres se donnent du plaisir, était d'une efficacité redoutable, vertigineuse.

Au début, elle et maman s'entendirent très bien, elles avaient beaucoup de points communs, moi par exemple. Puis Rose s'installa à la maison et l'état de grâce ne fit pas long feu. Rose changeait les rideaux du salon, maman les décrochait. Rose faisait la vaisselle à même l'évier, maman dans une cuvette. Rose ne savait pas plier les draps, maman était une vieille maniaque. Rose était sale, maman une sale conne.

« Tu choisis, Louis. Elle ou moi ? »

J'entendais cela perpétuellement en stéréo. Choisir... Rose était plus forte que moi au cœur à corps et maman était âgée. Je suivis Rose. Maman me fit la gueule pendant trois mois et puis j'allai déjeuner chez elle une fois par semaine, le mercredi, mais sans Rose. J'y allais en douce, sans en parler à ma femme, comme d'autres vont aux putes.

Grâce à Rose, j'étais devenu un peintre coté. Oh, pas un génie, mais ça se vendait. La preuve, c'est que j'avais maigri, au grand plaisir de Rose et au désespoir de maman. Plus Rose vendait plus j'avais envie de m'arrêter. Au petit matin, après avoir peint toute la nuit, je m'asseyais sur le bord du lit, face à la fenêtre, les yeux dans le vague et je rêvais

d'un petit commerce de matériel de peinture. Un jour, j'en parlai à Rose, mais elle crut à une boutade. Je n'insistai pas et continuai de faire où on me disait.

Elle me traînait de vernissages en soirées mondaines, les soirées télé étaient exceptionnelles. Mais je ne suis pas rebelle de nature, et puis c'était pour mon bien !

Rose faisait des pieds et des mains et probablement d'autres choses pour assurer ma renommée. Je la sentais plus amoureuse de mon avenir que de mon présent, amoureuse de l'ombre qui me précédait quand nous rentrions tard le soir, de cette silhouette allongée sur le trottoir qui me faisait vaguement penser au contour d'un corps tracé à la craie après un crime. Il m'arrivait de douter de ma réalité, de ne pas savoir si je n'existais plus ou pas encore. Rose pensait pour moi, mangeait pour moi, dormait pour moi, baisait pour moi. Combien de fois ai-je entendu : « Louis a une sacrée chance d'avoir une femme comme vous !

— Ne dites pas ça, Louis me rendra tout ça un jour... »

Ce qui prouve bien qu'elle ne me donnait en fait rien. Elle me prêtait, en usurier, convaincue qu'un jour...

Je n'avais rien d'autre à faire que de peindre, et encore même en cet ultime refuge, Rose m'imposait son point de vue.

« Tu vois, Louis, sincèrement, tu ferais mieux de continuer à faire ce que tu faisais au début, c'est ça qui te ressemble le plus, et c'est ce qui se vend le mieux. »

J'avais l'impression d'être un papier carbone qui reproduisait mécaniquement le même jour, celui où Rose m'avait pris en main.

Comme de bien entendu, je passai vite du stade papier carbone à celui de papier buvard. Plus je m'imbibais, plus mes toiles étaient sèches. Elles étaient terminées avant de les commencer. Je n'en faisais donc plus. Je me gommais un peu chaque jour, espérant redevenir tout blanc et peut-être recommencer.

Curieusement, il n'y eut pas d'esclandre avec Rose. J'étais devenu tellement papier huilé que bien vite, elle comprit qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de laisser s'égoutter les jours, les heures et les minutes sur le fil ténu qui nous unissait encore. C'est tout juste si nous nous aperçûmes que nous ne vivions plus ensemble.

Je suis retourné chez maman. C'était bien, je n'avais plus à choisir, je n'étais plus obligé de voir la vie « en Rose ». Maman était contente, j'avais réintégré mon point de fuite et elle était à nouveau la plus belle du monde.

Je n'ai pas eu le temps de te le dire, Gégé, mais maman est morte il y a deux ans. J'habite toujours le pavillon, rien n'y a changé. Je ne fais pas de brochettes dans le jardin. D'ailleurs je n'y vais pratiquement jamais, je le laisse pousser comme il veut, comme nous le voulons tous, vers le ciel.

J'ai repris mes petits boulots d'illustration mais

je ne peins plus. Je suis loin de « faire » dix-sept mille comme toi mais vivant seul et sans gros besoins je ne me plains pas.

« Garçon, du champagne!... Non, pas une coupe, une bouteille, c'est cela, merci. »

Je me demande comment Rose s'y prend avec toi. Telle que je la connais, elle ne doit pas se contenter de tes « dix-sept mille » mensuels, à moins qu'elle ne soit fatiguée ou bien qu'elle reporte tout sur ses enfants ou sur son jardin.

A la campagne, elle regardait les herbes croître comme d'autres suivent le sport à la télé.

« Regarde, Louis, les lys sont ouverts ! Les bourgeons sont éclos ! Les premières cerises ! »

Pour moi, toute cette bagarre pour la vie m'a toujours laissé parfaitement indifférent. Elle me disait que je n'étais pas un véritable artiste. Il est vrai que jamais je n'ai éprouvé aucune des passions que l'on prête aux grands hommes dans les biographies.

Ma vie a toujours été parfaitement linéaire à part (et encore) l'épisode Rose.

Mais tous ces souvenirs ne semblent pas m'appartenir. J'ai en quelque sorte « empaillé » Rose dans ma tête. J'ai dû évoquer son corps souple comme un fleuret en me masturbant pendant l'année qui suivit notre séparation, mais c'est tout. Si je ne t'avais pas rencontré Gégé ce soir, jamais je ne me serais souvenu de tout cela, c'est si loin, oh non, pas douloureux, cela ne m'appartient plus, l'ai-je vraiment vécu ? Ma vie à cette époque ressemble si peu à la mienne.

Mais je suis très content de t'avoir rencontré aujourd'hui, précisément. Tu vas pouvoir me rendre service. J'ai un gros problème d'argent. Tu sais ce que j'ai là, sur le cœur,... dans ma poche?... Le billet gagnant du loto. Eh oui, j'ai gagné... Imagine mes craintes, ce chamboulement dans ma vie ! Impensable ! Aussi, je vais te faire parvenir ce billet.

C'est du bel engrais pour Rose et toi, vous allez pouvoir « devenir, croître, multiplier », vous couvrir de branches et de feuilles, quant à moi, rien ne viendra troubler mes douces habitudes.

Sept heures, déjà ! Je devrais être à la maison, je suis en retard avec moi-même. Tu vois, rien que d'avoir ce billet en poche, je fais des bêtises.

« Garçon, une enveloppe et du papier s'il vous plaît ! »

Non, je ne me ferai jamais au champagne, maman avait raison, ça ballonne.

Rose-Marie's

La grille du square avait fait la même petite musique en s'ouvrant que lorsque Rose-Marie était enfant, deux notes grinçantes suivies d'un claquement sec. Il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait pas entendue, ni senti sous ses pieds crisser le gravier des allées. Des années qu'elle passait devant ce square et jamais elle n'y était entrée. Sous prétexte de n'être ni vieille ni enfant elle s'en était exclue, interdite de séjour, bien que parfois, les jours d'été surtout, la fraîcheur des ombrages l'eût tentée. C'était idiot de s'être privée ainsi du simple plaisir de prendre place sur un banc, isolée de la rue bruyante, sans rien faire d'autre que de regarder un vieillard jeter quelques miettes de pain aux canards, ou deux enfants affairés dans le sable du bac sous l'œil vigilant de leur mère tricotant d'interminables pull-overs.

A présent, n'en était-elle pas une ? Après tout, elle avait sa place ici comme toutes les autres. Il faudrait qu'elle y amène Agnès lorsqu'elle serait plus grande. Elle lui achèterait une pelle et un seau tout à l'heure en sortant.

Rose-Marie sentait sur sa peau le passage des nuages devant le soleil, tour à tour le frais et le chaud, la pelouse passant du vert jaune brillant au vert bleu satiné.

Comme cet hiver lui avait semblé long !... Il ne lui en restait qu'un goût d'anesthésie, un peu comme certains matins où ne subsistent que des lambeaux de rêve sans queue ni tête. D'ailleurs elle ne cherchait pas à s'en souvenir, il n'y avait que ce printemps, ce ciel couleur de layette, de dragées bleues et roses, les tendres feuilles fripées aux branches des arbres se mouvant sous le vent léger, pareil au souffle d'Agnès.

Un seau, une pelle et un râteau pour dessiner sur le sable des routes et des chemins dont seuls les enfants connaissent les destinations. Plus tard, bien sûr, quand Agnès aurait l'âge des enfants qui devant Rose-Marie transformaient inlassablement le relief du bac. Agnès était si petite encore...

De l'autre côté de l'espace de jeux, elle remarqua une jeune femme dont le visage ne lui était pas inconnu. Blonde, les cheveux courts, menue, presque trop jeune pour bercer tendrement le landau à ses côtés d'où jaillissaient par moment des vagissements et des cliquetis de grelot. Rose-Marie la reconnut. La jeune femme venait d'emménager récemment dans son immeuble. Son mari semblait très jeune aussi, mince avec de grands bras et de

grandes jambes d'adolescent, l'air trop sérieux, trop responsable pour être véritablement adulte. Rose-Marie se souvenait avoir vu des caisses et des meubles dans la cour, hétéroclites, sans doute récupérés çà et là dans leurs familles respectives, du moderne et de l'ancien, un mobilier de jeune marié. Eux aussi avaient un bébé...

Quatre heures ! Il était temps de rentrer, Agnès allait avoir besoin de sa maman.

Rose-Marie se leva, ses chaussures étaient couvertes de poussière que les enfants en jouant au ballon avaient soulevée. Elle se promit de revenir plus souvent dans ce square, c'était si rare la verdure en ville. Elle en parlerait à Marc dans sa prochaine lettre. Elle contourna le bac à sable et passa près de sa jeune voisine mais, étant timide, elle n'osa pas lui dire bonjour. En se dépêchant un peu, elle aurait le temps d'acheter le seau, la pelle et le râteau.

La chambre d'Agnès était bleue, bleue comme l'ombre en été, et silencieuse. La petite devait dormir encore. A chaque fois que Rose-Marie entrait dans la chambre, elle avait l'impression de pénétrer dans une coquille d'œuf. Elle était sûre que les poussins devaient baigner dans la même atmosphère. Elle s'approcha du berceau, s'assura en soulevant le tulle que l'enfant reposait et posa près d'un coffre le seau, la pelle et le râteau parmi un tas d'autres jouets rutilants, tout neufs. Sans faire de bruit elle ouvrit la petite armoire rose et passa en revue les cintres sur lesquels étaient accrochés robes, burnous, pyjamas et bonnets d'enfants par dizaines. Rose-Marie

passait voluptueusement ses doigts dans les dentelles et les rubans. Agnès ne manquerait de rien. Pas un jour sans qu'elle n'achetât tel ou tel vêtement, jouet, accessoire. Marc la gronderait encore pour le seau, la pelle et le râteau, mais, tant pis, les hommes n'y comprennent rien. Elle referma la porte de l'armoire, faillit buter sur un cygne à bascule, culbuter deux ou trois peluches qu'elle remit d'aplomb et sortit de la chambre silencieuse.

C'est fou ce qu'un petit être vous donne comme travail ! Enfin le frigidaire était plein, les petits pots mignons s'alignaient repas par repas, prévus depuis des semaines, il y avait là de quoi tenir un siècle. Les biberons et le bac Milton étaient bien propres, quant à la lessive, elle verrait demain. Ouf !

Marc chéri

Je trouve enfin le temps de t'écrire un petit mot crois-moi, entre les courses, la lessive et tout le reste, c'est du luxe !

Il fait un temps splendide à Paris, pas trop chaud, juste ce qu'il faut. Je suis tellement heureuse de pouvoir me promener à nouveau dans les rues, de respirer (même le gaz des voitures). Les gens sont si gentils, je parle à tout le monde, enfin presque... C'est un vrai printemps, tout est vert tendre comme un cœur de laitue. Seule ombre au tableau, tu n'es pas là pour en jouir avec moi. Mais je ne te le reproche pas, je sais qu'il faut que tu travailles pour nous faire vivre toutes les deux, mais j'aimerais tellement...

Agnès te ressemble de plus en plus, hier soir,

avant de s'endormir, j'ai bien cru qu'elle disait : « Papa ». Tu sais j'ai découvert le square à côté de chez nous, c'est merveilleux ! La nuit ce doit être comme le jardin extraordinaire de Trénet. Je compte y aller souvent. Beaucoup de mamans y vont avec leurs enfants, j'y ai rencontré là la jeune voisine qui vient d'emménager, le mois dernier, elle a un bébé elle aussi. Mais, tu me connais, je n'ai pas osé faire sa connaissance, bientôt, peut-être...

Je voudrais que tu saches que je me débrouille très bien, tu serais fier de moi (de nous !) mais nous nous languissons de toi, Agnès, bien que si petite, a besoin de son papa. Si tu le peux, tâche de revenir quelques jours.

Mon chéri, je te quitte, je crois entendre sa voix qui m'appelle. Reviens vite, je t'embrasse de tout mon cœur.

A bientôt...

Rose-Marie

P.S. : Je t'envoierai quelques photos d'Agnès dans ma prochaine lettre. Encore une fois je t'embrasse, à bientôt.

La fenêtre qui donnait sur la cour était ouverte en grand. Rose-Marie, le buste penché en avant, une pince à linge dans la bouche, fixait une dernière brassière sur le fil tendu. Avec ce soleil, tout serait sec en quelques heures.

« Voilà, voilà, maman arrive, maman est là ! »

Deux étages plus bas, la jeune femme blonde

décrochait d'un même fil quelques effets de bébé. En entendant la voix de Rose-Marie, elle leva les yeux et vit qu'à la fenêtre au-dessus, flottait le même genre de fanions. Leurs regards se croisèrent et elles se sourirent, comme deux marins sur le pont de leurs bateaux bord à bord. Rose-Marie en avait rougi d'émotion. Très fière, elle regardait ses petits drapeaux, rose, bleu, jaune, danser dans le vent. De simple matelot elle venait de passer capitaine, la corde à linge était sa ligne d'horizon, un horizon très proche, à portée de main, rien ne pourrait la retenir à quai, à présent elle allait...

Le cri strident du bébé au-dessous lui fit fermer sa fenêtre.

Rose-Marie slalomait sur le trottoir, bâlée de paquets sous le ciel menaçant. Il y avait comme une rage de dents dans l'air, tout s'était soudain accéléré comme dans un film muet, les couleurs s'étaient effacées devant un gris de plomb, battu de rafales de vent. Même s'il avait fait beau, elle aurait évité le square, l'orage était né dans sa tête bien avant que dans le ciel et elle se demandait si elle n'était pas elle-même responsable des éléments. Elle avait passé son après-midi à fuir cet orage. Elle voulait rentrer au plus vite, craignant que la pluie ne gâte l'adorable ensemble jaune pâle qu'elle avait trouvé pour Agnès. Déjà quelques grosses gouttes éclataient sur le trottoir comme des louches de pâte à crêpe au fond d'une poêle. Des silhouettes courbées zigzaguaient de porche en porche. A bout de souffle elle s'arrêta sous l'un d'eux. Une herse liquide s'abat-

tit devant elle. Elle n'y était pas depuis plus de deux minutes qu'une femme poussant un landau la rejoignit. La jeune femme blonde aux cheveux courts ruisselait penchée au-dessus du landau.

« Quel temps ! Là, là, tout va bien mon chéri... »

Rose-Marie regardait fixement devant elle tout en sachant très bien qu'il était inévitable d'échanger quelques mots avec sa jeune voisine. Elle prit sa respiration et prononça très vite, trop vite :

« Il-faisait-si-beau-tout-à-l'heure. »

La jeune femme se tourna vers elle et la reconnut.

« Oui, si beau... »

L'intonation de la phrase de Rose-Marie l'avait étonnée. On aurait dit qu'elle avait appris cette phrase par cœur et qu'elle l'avait retenue depuis longtemps au fond d'elle-même. Un je-ne-sais-quoi qui manquait de naturel, la timidité sans doute.

Rose-Marie fit un gros effort pour sourire, elle avait l'impression de rouvrir une cicatrice à peine fermée.

La jeune femme avait un très joli visage, très pur, enfantin.

« Vous... vous êtes la dame du quatrième ? »

Rose-Marie avala sa salive. Le mot « dame » la blessait. Pourtant, on lui avait dit souvent qu'elle ne faisait pas ses quarante ans.

« Oui.

— Je vous ai vue ce matin à la fenêtre, il y a un bébé chez vous »

Pourquoi disait-elle : « il y a un bébé chez vous » au lieu de : « vous avez un bébé aussi ».

Paraissait-elle trop vieille ? La prenait-elle pour une grand-mère ?

« Oui, j'ai une petite fille de six mois. »

La jeune femme se pencha sur la voiture d'enfant.

« Tu entends ça Sylvain ? Tu as une petite voisine... Comment s'appelle-t-elle ?

— Agnès.

— Agnès ! »

La main de la jeune femme avait découvert une mignonne petite tête ronde qui s'illumina sous le « guili-guili » de sa maman.

« Regardez comme il comprend ! »

L'enfant gigotait, sa bouche édentée s'ouvrait entraînant avec elle tout le reste du visage, le nez, les oreilles, les yeux. Un des pieds, rose et dodu, agrippait la couverture de laine tricotée au crochet, orange et turquoise.

La jeune femme cligna de l'œil à Rose-Marie :

« C'est bien un garçon !

— Oui, sûrement. »

Rose-Marie ne quittait pas des yeux la petite chose qui remuait sous la couverture de mauvais goût.

« Vous devriez le recouvrir, il va prendre froid.

— Vous avez raison. »

La jeune femme borda l'enfant. Rose-Marie se sentit prise d'un étrange vertige. La pluie avait cessé. La jeune femme tendit la main au-dehors.

« Je crois qu'on va pouvoir y aller. »

Rose-Marie ne pouvait pas faire autrement que de l'accompagner. La jeune femme se présenta :

« Je m'appelle Nadine, Nadine Charbonnet.

— Rose-Marie, Rose-Marie Girard. »

Chemin faisant, le malaise de Rose-Marie s'était dissipé. Elle raconta à sa jeune voisine les achats qu'elle venait de faire, parla biberon, couche, première dent, lui dit qu'elle l'avait vue au square hier, lui désigna les commerçants les plus intéressants du quartier et fit avec elle maints projets d'avenir pour les deux petits puisqu'ils avaient à peu près le même âge, Agnès étant l'aînée de Sylvain de trois mois. Ce serait bien plus commode de résoudre les problèmes de crèche et de garderie ensemble n'est-ce pas ? Bien sûr !

Ce soir-là, Rose-Marie n'arriva pas à avaler une bouchée. Elle plia et repassa toutes les affaires d'Agnès, nettoya plusieurs fois de suite les biberons, passa l'aspirateur dans tous les recoins de la maison, et, toutes tâches ménagères accomplies, commença une lettre à Marc sur laquelle elle s'endormit.

Marc chéri

Figure-toi que la petite voisine a un bébé, un garçon, Sylvain, d'à peu près le même âge qu'Agnès. Comprends-tu que l'une et l'autre... enfin, que les deux enfants pourront un jour jouer ensemble, et... enfin je ne suis plus seule ! Aujourd'hui, il y a eu un orage terrible, c'est grâce à cet orage que j'ai rencontré Nadine (la voisine), et... mais je t'embête dans ton travail avec mes histoires de bonne femme. Sache que dorénavant nous irons ensemble faire nos

courses et... Excuse-moi, je suis à la fois si contente et si fatiguée...

L'orage de la veille avait dû laver le ciel, ce matin-là sentait le linge propre avec un soupçon d'aigreur de lait. La vie semblait simple comme un dessin d'enfant : une maison carrée avec un toit pointu, un chemin qui y mène, un arbre et un soleil.

Rose-Marie s'acharnait sur le fond d'une casserole brûlée quand la sonnette de la porte la fit sursauter. Pour qui savait la voir, elle était très belle, prise à l'improviste, une mèche sur les yeux, les mains mouillées plaquées sur son tablier, au beau milieu de l'effort. La sonnette insista.

« Bonjour... je... je vous dérange ?

— Pas du tout, excusez-moi, entrez !

— Non, non, je voulais vous demander si... enfin... si vous vouliez m'accompagner, je dois faire quelques courses cet après-midi. Une amie garde Sylvain, j'ai pensé que... à moins que la petite...

— Avec plaisir ! justement moi aussi j'avais des courses à faire. Quelqu'un garde Agnès, voulez-vous deux heures ?

— Parfait !... Elle dort ?

— Oui.

— Bon, je la verrai une autre fois. Alors, à deux heures ?

— C'est cela, je passe vous chercher. »

Rose-Marie défit son tablier, tourna dans la maison comme une toupie, croisa et décroisa ses mains, s'assit, se leva, attrapa un chandail et descendit acheter deux ou trois choses dont elle n'avait nul besoin.

En remontant elle regarda dans la boîte aux lettres s'il n'y avait pas de nouvelles de Marc. Vide. Pourtant elle aurait juré trouver un petit mot de lui, justement aujourd'hui. Dommage... Mais tout à l'heure, après le déjeuner d'Agnès, elle lui écrirait, il fallait absolument qu'il partage son bonheur, qu'il sache qu'à présent elle avait une amie, mieux, une collègue!... Aussitôt après le déjeuner, promis!

Marc chéri,

Je te préviens, je ne vais parler que de moi, mais il fait si beau, je suis si heureuse que j'en deviens presque égoïste, tant pis. Je me suis sentie si seule parfois, sans toi... Alors voilà, Mme Charbonnet et moi allons cet après-midi faire des emplettes (et sans doute des bêtises!) pour les petits. Si tu savais comme cela me fait plaisir!... Qu'en penses-tu, je compte les inviter pour la fête d'Agnès, juste un cocktail, n'est-ce pas une bonne idée? Les enfants feront connaissance ainsi que leurs parents. M. et Mme Charbonnet ont l'air charmant, je suis sûre qu'ils te plairont. Hélas, tu risques fort de ne pas être là... Parfois, j'ai envie que tu arrêtes ton travail, c'est idiot, je sais, mais tu me manques tellement... La sainte Agnès est le 4 juin, pourrais-tu, pour une fois?... Enfin, je te fais confiance. Mon chéri je t'embrasse de tout mon cœur, tu m'as donné une si jolie petite fille...

A bientôt, ta Rose-Marie.

Ce fut un merveilleux après-midi, et d'autres suivirent semblables à celui-ci.

Au contact de sa voisine, Rose-Marie rajeunissait, réapprenait à pouffer de rire pour un rien, osait s'habiller de vêtements aux couleurs plus vives, plaisantait sans façon avec les vendeuses dans les magasins. Bien sûr, cela lui coûtait un peu cher car, non contente de gâter sa fille, elle offrait bien souvent des cadeaux au petit Sylvain dont la maman n'arrivait plus à suivre son train de vie. Après tout, cela valait bien les magnifiques journées passées en sa compagnie.

Parfois Nadine Charbonnet s'étonnait de n'avoir encore jamais vu Agnès mais ce n'était que le hasard, soit un gros rhume tenait l'enfant au lit, soit elle était chez sa grand-mère. Peu importait puisque dans quelques jours ce serait la fête d'Agnès et que tous les trois, le petit Sylvain, son mari et elle, étaient invités.

Le 3, Rose-Marie alla chez le coiffeur se faire couper les cheveux. Pas aussi court que Nadine, mais cela la changeait quand même beaucoup. En sortant elle fut prise d'un vif regret et courut jusque chez elle chercher un foulard, un chapeau, quelque chose pour se mettre sur la tête. Elle n'osait pas se présenter ainsi devant ses commerçants habituels. Chez elle, elle se regarda dans tous les miroirs, s'ébouriffa les cheveux, se lava la tête. Les larmes aux yeux, elle entra dans la chambre de la petite. Elle avait presque envie de la réveiller pour qu'elle lui donne son avis, voir si l'enfant allait pleurer ou

lui sourire. Elle s'assit sur le coffre et fit tourner entre ses doigts un petit manège d'où sortit une musique aigrette qui lui resta dans la tête toute la soirée.

Le 4, elle avait bien d'autres choses à faire que de penser à sa coiffure. Dans sa famille on avait toujours été très à cheval sur la façon de recevoir. Rose-Marie adorait cela et il y avait si longtemps qu'elle n'avait pu mettre en valeur ses talents d'hôtesse. Plus tard, quand Agnès serait grande, elle lui apprendrait comment dresser un buffet, comment faire des coquilles avec des copeaux de beurre, comment givrer les verres, rouler les serviettes, etc. Agnès adorerait cela, tous les enfants aiment cela, les canapés de toutes les couleurs artistement posés en spirale sur le grand plat d'argent. Elle avait passé sa matinée à faire les courses et l'après-midi dans sa cuisine. Marc pouvait être fier d'elle, elle s'en était joliment bien tirée, toute seule ! Il lui restait largement assez de temps pour s'occuper d'elle. Mais auparavant, elle choisit dans la petite armoire rose une robe de dentelle qu'elle plia sur le dossier d'une chaise et qu'elle passerait à Agnès au dernier moment. Elle serait ravissante là-dedans. Elle prit autant de soin pour choisir sa propre toilette. Cela dit, elle resta dans un style décontracté et simple de manière à ne pas gêner ses jeunes voisins par un surcroît de luxe. Élégante mais simple, voilà ce qu'il fallait. A présent sa coupe de cheveux ne la dérangeait plus du tout, au contraire. Comment avait-elle pu passer tant de temps à se croire vieille,

une jeune maman, c'est une maman qui vient d'avoir un enfant, à vingt ans comme à quarante. Quel dommage que Marc ne fût pas là ! Son absence lui fit un petit pincement au cœur. Lui aussi aurait eu bien besoin du souffle d'air frais qui la caressait depuis ces quelques jours... « Marc chéri, tu dois bien comprendre que la petite Agnès a besoin que nous restions jeunes, d'autant plus que nous l'avons faite un peu tard, il ne faut pas qu'il y ait une telle distance entre elle et nous, plus tard, quand elle nous amènera ses petits camarades, la plupart d'entre eux auront des parents de l'âge de M. et Mme Charbonnet, Marc chéri, ce serait terrible si elle avait un jour honte de nous, le comprends-tu ? Il faut écouter, il faut... »

La sonnette de la porte la tira de ses pensées. Un ultime clin d'œil au miroir, deux petites clagues sur les joues et Rose-Marie alla ouvrir.

M. Charbonnet tenait Sylvain dans ses bras, et sa femme un paquet enrubanné dans les siens qu'elle tendit à Rose-Marie.

« Bonsoir, oh ! Il ne fallait pas, vous êtes fous ! Entrez donc... »

M. Charbonnet avait l'air mal à l'aise entre ces deux femmes complices et ce bébé qui grognait et gigotait sur sa poitrine.

« Installez-vous je vous en prie !

— Rose-Marie, c'est somptueux ! c'est une véritable réception !

— Allez, ce n'est rien du tout. Vous désirez quelque chose ?

— Je voudrais surtout voir la petite princesse !

— Dans un instant. Mais servez-vous à boire,
M. Charbonnet, whisky, vodka, gin ?

— Euh!... Une vodka s'il vous plaît.

— Une vodka, et vous Nadine ?

— Moi aussi, je peux vous aider ?

— Venez avec moi dans la cuisine. »

M. Charbonnet posa le bébé sur le canapé à côté de lui et dénoua sa cravate. Il regardait autour de lui cherchant désespérément quelque chose qui puisse lui donner une contenance. Il s'aperçut que Sylvain avait bavé sur sa chemise, il se mit en devoir de l'éponger à l'aide d'une serviette en papier et par la même occasion avala un petit sandwich aux œufs de lump. Puis, revenant au secours de sa progéniture qui menaçait de rouler au bas du canapé, il l'installa sur ses genoux et ouvrit machinalement un album photos posé devant lui sur une table basse.

Les deux femmes sortirent de la cuisine en riant et en portant un plateau chargé de verres pleins.

« ... orange, un affreux orange vif pour... »

Rose-Marie marqua un temps d'arrêt en voyant M. Charbonnet feuilleter l'album de photos. Celui-ci vit comme une ombre sur le visage de son hôtesse.

« Excusez-moi... je l'ai ouvert machinalement, je...

— Patrick, tu es d'un sans-gêne !

— Mais non, mais non, je n'ai rien à cacher, voyons, s'il est posé là c'est pour qu'on le regarde, tenez, votre verre M. Charbonnet. Regardez Nadine, c'est Agnès à sa naissance, à la clinique. »

Sur le polaroid, on voyait au centre un nouveau-né tout fripé que la mauvaise qualité des couleurs rendait encore plus rouge, encadré à sa gauche par

Rose-Marie étonnamment jeune et à sa droite par un homme blond moustachu.

« C'est Marc mon mari.

— Ah... nous avons hâte de faire sa connaissance.

— Hélas, il est à l'étranger en ce moment mais... Ah ! je crois qu'Agnès se réveille...

— Je n'ai rien entendu.

— Si, si... là ! Vous savez, l'oreille d'une mère ! Vous venez Nadine ?

— Je vous suis. »

Les deux femmes partirent en direction de la chambre de l'enfant.

Quelque chose inscrit sous la photo attira l'attention de M. Charbonnet : « Agnès, janvier 83 ». Pourtant sa femme lui avait parlé d'une enfant de six mois... Il tourna d'autres pages de l'album. D'autres photos représentant toujours plus ou moins les mêmes personnages mais dans des lieux différents, un autre appartement, sur une pelouse en été à la campagne, se succédaient, mais toujours datées de l'année précédente.

Rose-Marie, un doigt sur la bouche, introduisit Nadine dans la chambre d'Agnès. Il y régnait un silence total. Les yeux de Mme Charbonnet, une fois habitués à l'obscurité, pouvaient voir quantité d'objets, de jouets, de paquets-cadeaux, de vêtements s'amonceler aux quatre coins de la pièce. Toutes deux s'approchaient du berceau dont le tulle léger ne bougeait pas d'un pli.

La dernière photo de l'album datait du 3 juin 84. Rose-Marie faisait un signe de la main par la vitre ouverte d'une voiture de luxe et l'homme blond

souriant tenait à bout de bras une jolie petite fille d'à peu près six mois.

Une sensation étrange oppressait Nadine, un « je-ne-sais-quoi » ou plutôt, un manque de « je-ne-sais-quoi », manque d'odeur, de bruits, de mouvements inhérents à l'aura qui entoure habituellement un enfant, la rendit mal à l'aise. Mais Rose-Marie souria en soulevant le voile du berceau qui prit aux yeux de Nadine l'apparence d'un vaisseau fantôme.

Une coupure de presse tomba de l'album sur les genoux de M. Charbonnet. Un article d'un journal de province relatait un dramatique accident de la route survenu le 4 juin 1984, entre Cahors et Agen.

Rose-Marie prit la main de Nadine et l'attira près du berceau. Un très joli berceau, capitonné de satin rose et bleu, garni de fraîches dentelles, un si joli berceau... vide.

N'être

Le mur contre lequel j'ai mis mon lit de camp est tiède. Il doit être contigu à la chaudière de l'immeuble. J'aime le caresser du plat de la main. Je ferme les yeux et m'imagine que c'est un ventre de femme. J'ai creusé un trou à l'aide de ma cuillère dans le plâtre friable à hauteur de mon sexe lorsque je suis à genoux sur le lit. Malheureusement le trou n'est pas assez profond. A peine cinq centimètres, derrière c'est de la pierre dure. Tout autour du trou, j'ai griffé le plâtre de mes ongles, on dirait des poils. Le trou est assez grand pour y faire pénétrer mon gland. J'ai poli le plâtre du bout de mon doigt, c'est très doux mais il manque la profondeur. Ça me frustre et m'excite à la fois. Plus haut, de chaque côté, il y a la trace de mes ongles, des dizaines de petits croissants de lune, là où je m'accroche

au moment de l'orgasme. J'ai tellement sué en baisant le mur, qu'il y subsiste l'empreinte de ma crucifixion. A part ça il n'y a rien sur le mur, rien qu'une projection de moi, une ombre portée à bout de bras. A cause du calorifère mitoyen, aucune trace de larme ou de salive. Je n'ai pas dessiné de corps autour du trou (j'y avais pensé histoire de me stimuler), non, je le préfère « vierge », immense, sans forme, sans personnalité, sans habitudes, infiniment blanc, c'est tout le monde et personne, c'est plus commode.

Enfermé, on a encore plus besoin de changement.

Enfermé !

Et pourtant je suis libre.

Six mois déjà que je me suis évadé de Fleury.

Je ne supportais pas les murs de béton (increusables), ni la promiscuité de mes co-détenus, ni la familiarité des matons. Je croyais qu'en prison on était enfin seul, et quand le verdict est tombé : quinze ans ! intérieurement j'ai pensé : « ouf ! » Mais tiens, fume !... Cantine, parloir, promenade, jamais seul, jamais.

Quand on sort comme moi d'une famille nombreuse, qu'il a fallu pendant vingt ans supporter les ronflements, les pets, les toux d'une dizaine de frères et sœurs, quinze ans de réclusion paraissent aussi confortables que la retraite pour un employé en fin de carrière. C'est avec joie que j'en aurais profité, logé, nourri, peinard ! Je n'ai jamais été actif, j'ai une capacité de sommeil formidable, l'état de veille m'emmerde. Dès que j'ai les yeux ouverts, je fais des conneries, endormi je ne dérange personne. Si

l'on ne m'avait pas réveillé tous les matins pour trouver de l'argent, jamais je n'aurais tué cette rombière. Non, on n'aurait jamais dû me réveiller.

Rien à foutre du jour, de la nuit, des oiseaux dans les arbres, des étoiles dans la nuit, je m'en balance du soleil, de la pluie, de la neige, du temps qui passe. Je suis né avec un cordon ombilical serré autour du cou. Quel con ce chirurgien ! Très fier de lui sans doute de m'avoir sauvé la vie... Quelle vie ? Dès les yeux ouverts, paf ! Les cent watts d'une ampoule en pleine poire, puis entendre ma mère et mon père se plaindre « d'un de plus », et en arriver là, dans cette cave. Donner la vie, donner la mort, j'ai demandé quelque chose moi ? Non, rien du tout ! C'est un quiproquo, on m'a refilé une vie dont je ne voulais pas et j'ai accéléré la mort d'une vieille taupe sans presque le faire exprès. Ce n'est tout de même pas un crime.

Elle criait, cette conne, criait !!!!! Elle aurait fermé sa gueule je les lui aurais laissé ses bagouzes de merde, ses mille cinq cents balles et son transistor. Moi, c'était juste pour ramener quelque chose à la maison et qu'on me foute la paix, qu'on ne me réveille pas le matin, pendant quelque jours au moins, toujours ça de gagné.

Et puis, j'avais mal aux dents, ce jour-là, c'est un malheureux concours de circonstances. Ses cris stridents étaient pires que la roulette du dentiste. On est seul juge de sa douleur, n'est-ce pas ? J'avais trop mal, il faisait terriblement froid, et j'avais som-

meil. L'éternité pour elle, quinze ans pour moi. Elle était vieille, finalement, y a-t-elle perdu au change ?

Nous sommes tous condamnés à mort, non ? Moi, j'étais bien condamné à vivre une vie de con.

En cavale ! Que c'est con comme expression !

La cavale, ça va d'une prison à une autre. La cavale, c'est entre les deux, le temps d'un frisson, lâcher une échelle de corde pour monter dans une bagnole qui vous dépose au pied d'une autre échelle menant à une cave vide. La cavale, c'est une parenthèse entre deux univers carcéraux. On a tout juste le temps de voir les feux passer du rouge au vert, de savoir que Dalida est à l'Olympia, que le vieil immeuble au coin de la rue Montebello a été remplacé par un bloc tout propre, tout neuf et que les jupes des filles sont plus courtes ou plus longues, c'est tout.

Si j'avais été seul en cellule, je ne crois pas que je me serais tiré, je ne pense pas non plus que j'en aurais profité pour passer mon bac ou faire des études. Ma passion c'est le néant et c'est pourquoi, n'étant pas sûr que l'au-delà nous garde d'une activité quelconque (renaître par exemple) j'ai renoncé au suicide. Être ou ne pas être n'est pas ma question, mais pouvoir dormir, ah ! là oui !

Je me suis évadé, c'est vrai, mais pas pour retrouver la liberté. La liberté je m'en tape, d'ailleurs je ne sais pas ce que c'est et je ne veux pas le savoir. Au moins, dans ma cave, il n'y a pas de visiteur de prison. Je n'aime pas les gens du dehors, je n'ai jamais aimé le dehors, il y fait toujours trop froid à mon goût.

Je dors, je dors le plus possible et cela est déjà

très fatigant. Ne dort pas dix-huit heures par jour qui veut !

Au début, Bénito m'apportait des journaux, des livres et des boîtes de conserves que je faisais chauffer sur mon « bleuet », des oranges (pour lutter contre le scorbut), et de temps à autre une pute à cinq cents balles.

C'était très gentil de sa part, mais ces filles, bandeau sur les yeux et pattes écartées, me faisaient gerber. J'avais mon mur tiède. A défaut de pouvoir entasser ces filles dans un coin de la cave, j'empilais les journaux et les boîtes vides. Sincèrement, j'aime ne rien faire.

Je faisais semblant d'avoir baisé et lu pour ne pas vexer. En revanche, je demandais des couvertures de Cachemire, des oreillers de plume afin de rendre mon sommeil plus luxueux, plus onctueux.

L'autre mur est froid, il donne sur la rue (quelle rue ?). Il est percé d'un soupirail dont les quatre solides barreaux de fer quadrillent la faible lumière. Peu importe la lumière. L'ampoule nue qui se balance au plafond suffit à éclairer mes quelques heures de veille, juste ce qu'il faut pour ouvrir une boîte de cassoulet sans se couper les doigts. J'y tiens car je suis assez douillet, au point d'avoir vomi en égorgeant le gardien qui voulait empêcher mon évaison.

Je me demande ce qui est le plus douloureux, donner la vie ou donner la mort ? Je ne suis qu'un homme et la souffrance des femmes me sera toujours inconnue. Le mur, peut-être, me le dira. Où en étais-je ? Ah oui, l'autre mur, le borgne, avec son soupirail. Le pauvre, c'est lui qui soupire. Il

porte encore la trace des tas de charbon qu'il a dû supporter, et des coups de pelle ici et là, le pauvre, pauvre mur!...

Je me sens un peu fatigué.

« Bénito, je suis là depuis quand ?

— Six mois à peu près.

— Ah bon. »

En fait, je crois qu'il ment, j'ai toujours été là.

C'est un bon soir. Je bâille tôt et fort. Je ne baiserais pas le mur ce soir. Je vais me coucher sans nuages.

Les trottoirs sont mous, je cours au ralenti. Je suis nu parmi la foule des gens habillés en dimanche. Je ne me souviens plus où sont mes vêtements ni pourquoi je les ai quittés. Cependant, personne ne semble s'intéresser à moi. Je cours toujours, mollement. Je n'ai pas froid. Par terre, il y a des morceaux de verre brisé. Au lieu de les éviter, j'y saute à pieds joints, je me roule dedans. Je sens, sans souffrir, les tessons me lacérer la peau, mille petites bouches s'ouvrir sur mon corps. Je suis couvert de cris muets.

Mon oreiller est humide à l'endroit de ma bouche, une douleur lancinante dans ma deuxième molairè gauche, une douleur qui revient comme le crissement d'un disque rayé. Je n'ai pas encore mal mais cela va venir. J'essaie de ne pas y penser, de me distancer de ma joue gauche.

Étant petit, j'avais toujours mal au cœur en

voiture. Dès que la nausée commençait, j'évitais de respirer par le nez les vapeurs d'essence, je pensais de toutes mes forces au parfum des lilas, des violettes, la tête dodelinant par la vitre ouverte.

Je plaque ma main sur ma joue, me recroqueville, je sais qu'il faudrait me détendre mais je ne résiste pas au marteau qui frappe sur ma mâchoire comme sur une enclume.

Bleu nuit tout autour et rouge vif à l'intérieur de mon corps. De mon autre main, je serre mon sexe en érection. A genoux, je me plante dans le mur, c'est par là que le mal jaillira. Le mur le sait, il est assez vaste pour recueillir mon venin. Je tape, tape, jusqu'à m'écorcher le gland sur la pierre rugueuse au fond du trou.

Cette fille était trop belle. Ses parents avaient eu tort de l'appeler Marie-Ange, c'est tenter le diable. La perfection est une provocation, un manque d'humilité, de savoir-vivre. Je me sentais dérisoire, caricature devant elle. Et pourtant, elle m'aimait, « tel que j'étais », disait-elle. Docilement, elle me laissa l'entraîner sur la voie ferrée, à un embranchement de rails. J'aurais tellement aimé qu'elle se débatte, prenne peur, devienne laide, me ressemble. A l'aide de fil de fer, je liai ses poignets et ses chevilles aux rails d'acier. Elle se laissa faire, sans terreur, sans revêtir le masque de la peur, sous lequel j'aurais pu fraterniser. Je fis basculer le levier de l'aiguillage... Crac ! Son corps se déchira en deux et j'attendis que le Paris-Vintimille la pénètre à ma place.

A dix-sept ans qui n'a pas fait de bêtises !

La rage de dents s'est éteinte comme une bougie d'anniversaire. Du trou glisse une larme glauque, une larme de lune nacrée. Ce petit jour qui dégouline par le soupirail sera peut-être un grand jour.

Je dis ça, parce que je n'ai plus mal et que dans ce cas tout est beau. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai peur d'avoir mal.

La lumière entre les barreaux forme un grand éventail où les grains de poussière dessinent de curieuses arabesques. Sous la paume de ma main, le mur vibre, plus chaud que d'habitude. J'ai faim et soif.

Le reste de raviolis tremblote au fond de la casserole. Ça attache dans le fond... Je sauce avec des restes de pain de mie et avale au goulot deux ou trois rasades de Négrita. Il ne fait pas froid mais je n'aurai jamais assez chaud. Pour pisser, je grimpe sur la table et m'enfile un bout de tuyau d'arrosage vert qui s'écoule dans la rue. Pour chier, j'ai un seau. Bénito l'emporte et le vide je ne sais où après avoir apporté mes aliments. Un cycle parfait. La vie.

Je n'aime pas le mur d'où sort Bénito, à cause de Bénito. C'est le mur avec la porte. Un mur faux cul, un mur délateur, tantôt ouvert, tantôt fermé, pas un vrai mur. Un mur soumis à l'homme. La différence entre un chien et un chat. Un mur col-labo. Je ne le regarde jamais, un mur esclave, violé cent fois par les trois coups plus deux de Bénito. Les bras chargés comme un caddie de supermarché, il entre, avec son sourire niais de nègre Banania.

Bénito ne m'aime pas, il a peur de moi et tout son mur et sa porte sont auréolés de sa veulerie.

Un jour je le tuerai et je condamnerai sa foutue porte comme on m'a condamné moi-même. Je le laisse en sursis, pour les Glifanan et les Valium. Le jour où il ne m'en apportera plus, je le tuerai à coups de pieds, comme un rat, sans y toucher, même pas du bout des doigts. Quand on touche la mort du doigt, elle vous saute à la gueule. C'est lui qui tenait à m'amener les putes. Jamais je ne lui aurais demandé. C'est sans doute parce qu'il se délecte de mes restes, à chacun ses gourmandises.

Trois fois par semaine, Bénito enfouit dans un grand sac poubelle gris mes détritux. Je le laisse faire, mes deux yeux plantés comme des banderilles dans son dos. Je fais exprès de disperser les boîtes de conserves, mes épluchures, ça et là dans la cave. Seuls mes tranquilisants sont bien rangés. Vais-je le tuer avant qu'il me balance aux flics ? On verra...

Je caresse mon mur tiède. Il s'est arrondi, imperceptiblement convexe, moi seul le sais, je n'en ai pas parlé à Bénito (surtout pas à lui !), je suis un peu fier. Ce couscous en boîte sent le dessous de bras. J'aime. Je doute que ce plaid irlandais que j'attendais depuis si longtemps soit vraiment irlandais, un léger manque de moëlleux. Mais il sent bon le neuf.

Broncho-pneumonie, un nom de maladie de cow-boy. Papa m'avait enroulé dans une couver-

ture, je crevais de chaud. Broncho-pneumonie... Papa chevauchait jusque chez le docteur, chaud, chaud... devant. Encore une fois sauvé à temps (persécution !), les mains du docteur si douces, les moulures tarabiscotées du plafond, la profondeur des coussins. Ma mort à cet instant en aurait évité bien d'autres... Mais comment aurait-on pu savoir ?

Hitler aussi a été bébé, attendrissant, comment savoir ? Sans la petite moustache, sans la mère brune... Son bras ne se tendait que pour attraper le biberon...

J'enfonce mon index dans une coquille d'escargot... Montre-moi tes cornes... L'escargot ne m'aime pas, se réfugie au fond de sa coquille... De toute façon, nous sommes au Mexique, alors ça ne fait rien... Au fond de la coquille il y a comme un fil que je n'arrive pas à attraper ou bien que je n'arrive pas à enfiler dans le chas d'une aiguille ou bien... quelque chose d'inaccessible et pourtant très proche avec quoi je me débats dans un univers qui rétrécit, et plus il rétrécit plus je grandis, jusqu'à faire éclater la coquille... Non ! Ce n'est pas moi qui ai cassé le vase de maman !

« Ne mens pas !

— Non, ce n'est pas moi, c'est papa qui m'a dit de... »

« Papa ! Maman ! Bénito !... »

Hiroshima dans la bouche. J'ai si mal dans l'oreille. Je dissous tous les cachets qui me restent

dans un verre sale. J'avale. Ai-je fait tant de mal à mes victimes ? M'en fous, pas plus égoïste que quelqu'un qui souffre.

Attendre, attendre que les cachets fassent effet... Lire un magazine, *Match*, *l'Express*... J'ai une toupie dans le crâne, rouge et jaune qui tourne sous le fouet... J'abjure... Ma bouche d'où sont sortis tant de mensonges, de calomnies, d'insultes... Plus de bouche!!!

Je jure de ne plus manger, plus parler... si ce n'est à l'oreille de mon mur.

Je pose mes lèvres contre son trou.

« Écoute, écoute-moi ! Demain, Bénito viendra et je l'immolerai à tes pieds, mais fais en sorte que je ne souffre plus. Reçois mes larmes de repentir. Bénito, je te le donne en offrande, ses yeux, sa langue... »

Jean-Pierre n'était qu'une merde, il avait trahi. Les caves on les avait cassées ensemble, il était d'accord... Je l'aimais bien, comme on aime à treize ans... Et pourtant, je lui tailladai les joues de mon canif, lui, attaché tout nu devant ceux de la bande. Tout nu, comme je l'étais moi-même chaque matin dans la salle de bains... Tout seul, comme moi... terriblement seul comme moi !

« J'avais t'couper la langue, salaud, et la queue ! »

Et la petite Marie suçait son carambar...

Le quatrième mur, le quatrième mur... C'est l'eau. Le p'tit robinet... qui goutte à goutte, ferme mal au-dessus d'un évier crasseux. J'ai demandé à Bénito de l'Ajax, enfin, un truc qui décape, j'aime les éviers blancs, blanc froid. J'ai frotté, frotté, qu'est-ce qu'on a bien pu foutre dans cet évier ? Ça reste sale, griffé, rogné... Des heures passées à récupérer, c'est toujours gris. C'est là que je me lave les pieds d'abord, puis le sexe, les aisselles et enfin les dents et la barbe.

La barbe devant le miroir fêlé.

C'est très amusant le miroir fêlé.

(J'aime arracher les affiches dans la rue.)

Je ne vois jamais mon visage en entier, à moins que je ne me recule. Mais c'est différent, de loin j'ai le visage de tout le monde, de ceux qu'on croise dans la rue, une façade, sans rien derrière (surtout les jours de pluie quand elles en ont marre d'être collées au mur, qu'elles ont envie de décoller).

Des visages comme ça, il y en a plein la ville, qui n'attendent que ça, qu'on les arrache de leur putain de vie. Leurs yeux en trou de serrure et leur bouche qui hurle en braille. Gratter de l'ongle un coin de leur existence, et tirer d'un coup sec, vrac ! Libres ! S'envolent comme des cornettes de bonnes sœurs, looping et re-looping, cerfs-volants sans ficelles.

Depuis des jours, je le voyais passer à la même heure devant la boulangerie, et tourner au coin de la rue. Il revenait comme une mauvaise rengaine, grommelant, son visage buvard imprimé de centaines

de mots d'amour à l'envers, sa silhouette en forme de point d'interrogation. Pas une tuile pour lui tomber sur le coin de la gueule, pas une bouche d'égout pour le happer, pas une bagnole grillant un feu rouge pour lui rendre sa liberté. J'avais les mêmes habitudes, les mêmes horaires que lui, mais en sens inverse. A chaque fois, une fraction de seconde, ses yeux me demandaient : « Quand ? ».

Il eut la même gueule que « zéro plus zéro égale la tête à Toto », alors que je lui enfonçai en plein cœur mon poinçon de cordonnier. Il ne tomba pas tout de suite. Après quelques pas, je me retournai. On aurait dit qu'il fondait sur place, seul son chapeau était vivant, il roulait sur la chaussée, emporté par un courant d'air glacé.

Une autre dent m'agace, une incisive que j'ai toujours eue proéminente et qui se déchausse. Je la suçote, ma langue collée au palais.

Vaudrait mieux pas que Bénito arrive maintenant...

D'ailleurs, je n'ai pas faim, ni soif, ni envie de chier, ni de... Je n'ai tout simplement envie de rien.

Tiens une araignée !

Grosse comme un grain de café avec des pattes fines comme des cheveux. Elle hésite sur le bord de l'évier, descend prudemment vers le siphon. Une goutte d'eau tombe du robinet, éclate, la fait reculer. Mais elle redescend, attirée par le trou noir. Elle tourne autour, tend une patte pour tâter le vide. Décidément, nous sommes tous pareils. J'ouvre à

fond le robinet. Elle disparaît dans le maelstrom d'eau teintée de rouille.

J'avale un Glifanan et un demi-Valium.

Bénito m'a proposé de m'amener un dentiste. Il m'a dit que c'était facile, qu'il suffisait d'en enlever un, de le faire venir ici les yeux bandés... les yeux bandés... les yeux bandés... C'est une manie qu'il a, « les yeux bandés ». Je crois qu'il ne peut pas bander autre chose.

De toute façon, je ne tiens pas à ne plus souffrir. Maintenant, j'ai compris que la douleur est une nécessité dans ma vie, sans elle je meurs. Je demanderai une bouillotte à Bénito, voilà, une bouillotte. C'est une excellente idée, une grosse bouillotte bien chaude et bien molle. Il faut absolument qu'il m'apporte une bouillotte, j'en ai besoin comme d'un animal domestique.

Je m'enroule dans la couverture en laine des Pyrénées, recouvre le tout du plaid irlandais, et caresse d'un doigt distrait le trou de plâtre si doux, si chaud, en rêvant à ma bonne grosse bouillotte. Le mur est parcouru de frissons, ronronne, il semble plus chaud que d'habitude, se gonfle imperceptiblement, m'empêche de dormir, réclame mon sexe. Je me frotte contre lui. Je sens de l'autre côté les tuyauteries de la chaudière s'unir aux pulsations du sang dans mes veines, jusqu'à ce que le Valium me terrasse.

C'est une rue étroite, de plus en plus étroite, je n'y avance qu'en marchant de profil à la façon des fresques égyptiennes, je force, je force, il faut

absolument que j'arrive de l'autre côté. De l'autre côté il y a la mer, je la vois en fin de perspective, la mer avec un paquebot rouge et noir à l'horizon. Ce qui m'empêche de glisser dans l'étroit dédale, c'est cette saloperie de slip de coton qui me coince une couille. Je me contorsionne pour m'en dégager, c'est une horreur, jaune pisseux, il faut, il faut... je ne peux pas me présenter comme ça devant la mer. Mais les murs sont si étroits. Je veux faire des signes au paquebot, qu'il m'attende, mais de là-bas il ne peut pas me voir et il avance, lentement, inexorablement...

« C'est toi, Bénito ?

— Oui, t'angoisse pas. Tiens, je t'ai apporté des soupes en sachet, j'ai pensé qu'avec tes dents...

— Bénito, il me faut une bouillotte.

— Une bouillotte ?

— Ben, oui, tu sais pas ce que c'est ?

— Si, mais on crève de chaud ici, alors...

— Alors quoi ? Je te demande pas la lune, une bouillotte et sans lui bander les yeux, hein !

— O.K., tu l'auras ta bouillotte, t'énerve pas.

— Et des recharges de gaz aussi, j'en ai plus.

— Dis donc, tu prépares quelque chose ou quoi ?

— T'occupe... T'appuie pas là !

— Ben quoi ?

— T'appuie pas sur ce mur, t'as compris ?

— Voilà, voilà ! Là sur la table, je peux m'asseoir ?

— Ouais.

— Tu sais, je crois que tu devrais sortir de temps en temps, juste un petit tour, prendre l'air, le matin, t'as rien à craindre, ça s'est tassé.

— Pourquoi foutre ?

— Je sais pas moi, t'as pas envie de...

— Non, j'ai pas envie. Va vider le seau, il est plein.

— O.K. »

(Putain de mur, se faire passer et repasser par un Bénito, faut vraiment pas avoir de fierté ! Je vais te la boucher ta putain de porte, moi, ça va pas traîner !)

« Voilà, je l'ai rincé. T'as plus besoin de rien ?

— Si, demain tu m'apportes des provisions pour un mois, des briques, du ciment, des médicaments, et tu m'oublies, compris ?

— ... Des briques et du ciment ! Tu veux investir dans la pierre ?

— Ferme ta gueule et fais ce que je te dis, parce que sinon c'est toi qui vas investir dans la pierre et du marbre en plus !

— Cool, Raoul. T'auras tout ça demain, mais si tu voulais faire un tour...

— Dehors !!! »

Dehors, dehors, dehors...

Bénito est un con. Cette dent à droite, c'est lui ! Cet air du « dehors » qui vient me siffler sur le nerf la mélodie du bonheur, c'est lui et son foutu courant d'air ! Et me voilà agrippé des deux mains à ces foutus barreaux, tirant la langue devant ce mille pattes d'humanité qui traînasse derrière le soupirail. La liberté, petit Monsieur Bénito, c'est ni

l'intérieur, ni l'extérieur, c'est un mur, tu comprends, sale petite merde raccornie, un mur !

Qu'est-ce que j'en ai à foutre de leurs mocassins, de leurs vernies noires, de leurs hauts talons, des pieds, des pieds, des pieds...

D'une main, je pourrais attraper une cheville, tirer vers moi, et briser un tibia entre deux barreaux. C'est ça « dehors », des pas qui piétinent mes plates bandes, c'est ça « dehors » ! Le froid, le chaud, l'humide, le desséché ! Non, pour moi, c'est même température, en toute saison, c'est... Mais qu'est-ce qu'elle fout celle-là qui passe et repasse, juchée sur ses escarpins de lézard ?... Ah ! Le voilà ! Il était en retard, c'est ça. Elle, sur la pointe des pieds, lui, avançant son mocassin droit entre ses jambes. Ils s'embrassent. Moi, en sous-sol, si je veux... crac ! je leur casse chacun une jambe ! leurs dents se briseraient comme de la porcelaine sur le macadam et les morceaux qui tomberaient dans ma cave feraient de joyeuses étincelles.

Eux ne se doutent pas que je suis là, comme un gros rat, un gros rat très fort, ne voient-ils pas mes phalanges blanchies agrippant les barreaux ! Si je voulais... Si je voulais...

C'est quand la haine nous quitte que l'on est vraiment seul. Ils sont partis, clic, clac, et moi, je reste debout sur ma table, les bras ballants. Tout seul. Pourtant je leur ai fait un cadeau à ces deux-là. Sauront-ils jamais à quoi ils ont échappé ?

Je vais percer un autre trou dans mon mur, un trou plus petit, juste sous l'autre, un trou pour enculer. Et puis, demain, j'aurai une bouillotte, je n'aurai plus mal, il n'y aura plus de dehors, ni de couple qui s'embrasse, et des briques et du ciment, plus de Bénito pour me parler du dehors. Il n'y aura plus personne pour m'emmerder.

J'en ai marre de ce bout de miroir. C'est encore une fenêtre, encore l'extérieur. Le briser, c'est ça, lui balancer une canette à travers la gueule. Vlan ! Voilà c'est plus propre, il ne reste qu'un clou.

Allongé sur la chaussée. De deux choses l'une, ou une bagnole s'arrêtait ou elle me roulait dessus. Il ne passait pas grand monde sur cette route de campagne. Au bout d'un moment, je m'endormis. Puis des phares. J'attendais, détendu, que la voiture m'écrase, me fasse gicler comme un point noir hors de ma vie, mais elle s'arrêta. Deux personnes en descendirent, un homme et une femme.

De mon œil ouvert, au creux de mon coude, je voyais les arbres givrés dans la lueur jaune des phares, puis deux paires de jambes, l'une gainée de nylon, l'autre revêtue d'un pantalon de tweed. Il portait des chaussures en daim, celles-là même que je relaquais depuis des semaines dans les vitrines. Je crois que c'est ça qui m'a décidé à lui faire du mal, les chaussures en daim marron. Il m'a retourné et je l'ai agrippé par son veston, mon Stanley appuyé

sur sa carotide. Elle reculait vers la voiture dont le moteur ronflait.

« Tu bouges plus, salope, ou je lui coupe la gorge ! »

Elle s'immobilisa dans le faisceau des phares comme un hérisson. Je dis hérisson à cause de son manteau de fourrure qui semblait hérissé tellement elle avait peur.

J'étais à cheval sur l'homme en tweed. Le cutter avait déjà tracé un mince trait d'union sous son menton.

J'avais dit salope mais elle n'en avait pas l'air, quant à son mari il avait la tête du père que j'aurais toujours voulu avoir. Moi, j'étais un monstre depuis si longtemps, depuis le temps où « je ne les avais jamais rencontrés ».

« Prends le volant, je monte derrière avec ton mec !

— Mais... je ne sais pas conduire...

— T'en fais pas, on va pas loin. Tu tournes à gauche dans le bois. »

La voiture fit quelques hoquets puis s'engagea toujours en première dans un petit chemin, hors de la nationale.

L'homme était tout raide, retenait son souffle le plus possible, quant à la femme, elle sanglotait en silence.

« Arrête-toi là et éteins les phares.

— Je ne sais pas où c'est !

— Le bouton, là à gauche du volant. »

Nous ne vîmes plus rien pendant quelques secondes puis, peu à peu, nos yeux s'habituerent à l'obscurité. Des squelettes d'arbres tanguaient tout

autour de nous. Je ne disais rien, je prenais un certain plaisir à les sentir attendre un ordre, un mot, une injure de moi. Je ne disais rien, j'écoutais leur silence craintif.

C'est elle qui craqua.

« Écoutez, nous n'avons presque pas d'argent sur nous, mais prenez tout, la voiture si vous voulez... »

— Tu crois qu'on tue toujours pour de l'argent ? Tu te goures, ma vieille, si ça se trouve je suis plus riche que toi.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne sais pas. Mais je sais ce que j'aurais préféré.

— Quoi ?

— Que vous soyez deux gros salauds et que vous m'ayez roulé dessus.

— Mais...

— Cherche pas à comprendre, je ne comprends rien moi-même, d'ailleurs y'a peut-être rien à comprendre. Y'a pas de justice, ni de bon, ni de méchant, y'a rien, y'a jamais rien eu et y'aura jamais rien. Y'a qu'un trou avec du vide dedans. »

Il parla, très doucement, la lame du Stanley lui imposant calme et douceur : « Je vous en supplie, laissez-nous partir, je vous jure que nous ne dirons rien, nous ne sommes pas des salauds, la preuve, c'est que nous nous sommes arrêtés pour vous secourir.

— Vous avez des enfants ?

— Non... nous... nous ne pouvons pas en avoir.

— Décidément vous êtes trop bien. Qu'est-ce que tu dirais si je violais ta femme ? »

Il eut un sursaut. Une gouttelette de sang perla sur sa peau.

« C'est odieux, non !... »

— T'énerve pas ! C'est toi qui vas la violer, là, sur le capot de ta bagnole, tu vas l'enculer du plus fort que tu peux.

— C'est absurde, c'est...

— Allez, en avant. Toi, sors la première, allonge-toi sur le capot. »

Elle tremblait tellement qu'elle mit un temps fou à ouvrir la portière. Elle se mit en position, comme je lui avais dit, avec des gestes de somnambule. Nous sortîmes tous deux, ma lame toujours sur sa glotte.

« Vas-y, trousse-là, c'est ça, et maintenant baisse ton froc. Fous lui dans le cul ! Triche pas, j'ai dit dans le cul ! »

— Je ne peux pas !

— Et là, tu peux ! »

La pointe du cutter s'enfonça d'un millimètre.

De l'autre main, je fis glisser le zip de mon jean's et pénétrai le monsieur comme il le faisait à sa dame. Ils pleuraient tous les deux.

« Vous trouvez pas qu'on ressemble aux frères Ripolin ? »

La nature se foutait pas mal de ce qui se passait sous ses yeux. Les étoiles avaient toujours ce même regard glacé et dédaigneux qu'elles ont pour les humains qui saignent.

Je savais très bien que je n'arriverais pas à jouir, que je ne me révélerais jamais dans cette chambre noire. Je ne serais jamais qu'un négatif inutilisable.

Pourquoi cette salope de ciel n'intervenait-elle

pas avec ces connes d'étoiles comme des diamants autour du cou plissé d'une vieille peau, si ce n'était pas maintenant qu'il fallait me foudroyer, y aller de ses coups de tonnerre, de ses éclairs terrifiants, c'était quand alors ? Quand ?

Je me retirai de l'anus du mec.

Ils restaient là, l'un sur l'autre, tremblants comme un paquet de gélatine.

« Allez, foutez le camp ! La nature se fout de votre gueule, de la mienne aussi, et de toutes les autres. Je vous l'avais dit, rien qu'un trou avec du vide dedans. Foutez le camp je vous dis ! Tirez-vous ! »

Frénétiquement ils se reculottèrent, grimpèrent dans la bagnole, firent marche arrière en oubliant de rallumer les phares, heurtèrent une souche et disparurent.

Après, j'ai dû vomir contre un stère de bois, en pleurant jusqu'à m'en faire germer les yeux.

Une ombre du dehors a sauté par les barreaux du soupirail. Une ombre noire avec deux taches d'or. Je flottais dans un demi-sommeil quand elle a bondi sur la table.

« Minou, viens là, Minou !... »

L'ombre s'est mise à onduler, méfiante mais curieuse. Tout doucement, je pousse mon assiette vers elle. Un petit triangle de langue rose lappe les restes de mon repas.

Je tends la main. Le chat se recule, se tasse sur lui-même.

Je le laisse faire, on n'apprivoise pas les félins

de gouttière, on les admire comme les étoiles filantes, ou on les chasse comme des cauchemars, mais on ne les attrape pas, c'est de l'eau qui coule entre les doigts. Nous nous fixons, immobiles, chacun dans notre coin. Par moments, nos regards se touchent comme deux fils électriques et une étincelle jaillit au centre de la cave. Je décide de ne plus m'occuper de lui. Je creuse minutieusement l'orifice anal du mur. J'ai beaucoup plus de difficultés qu'avec le premier. Le plâtre s'effrite à cet endroit. Je gratte avec l'ongle puis je polis du gras du pouce avec mille précautions. Cet endroit est beaucoup plus sensible. Le mur se rétracte, je crois même l'entendre gémir et c'est à cet instant que Bénito frappe (trois plus deux) comme un sagouin qu'il est.

Le chat en profite pour disparaître entre ses jambes.

« Tu fais de l'élevage maintenant ?

— T'as tout ce que je t'ai demandé ?

— Vingt sur vingt, capitaine ! Mais faut que je fasse plusieurs voyages. V'là déjà le ciment, l'intendance suit ! »

Peut-être con mais efficace, le Bénito. Il monte et redescend comme un petit nain de la montagne. Briques, truelle, vivres de bouche, médicaments et la bouillotte. Enfin, en sueur, il s'assied sur la table, décapsule une canette de bière.

« Je peux ?

— Vas-y. »

Il l'avale cul sec.

« Fait une chaleur ici ! Dehors il pleut mais léger léger, du sperme d'ange. Dis-donc, qu'est-ce que tu vas faire avec tout ça ?

— Une villa Mon Rêve, avec des petits nains en céramique et un berger allemand enchaîné à la grille.

— Faut bien passer le temps, pas vrai?... Dis donc, on a retrouvé le corps d'un employé de l'E.D.F. étranglé avec du fil barbelé dans la cave d'un pavillon à Noisy... Noisy, ça n'te dit rien? Le fil barbelé était un peu rouillé, le mec aussi, sa date de fraîcheur était largement dépassée... On parle de toi, tu veux lire?

— Pas le temps, j'ai du boulot.

— O.K., comme tu veux, t'es libre!... enfin, moi, j'en pense rien. T'as besoin d'autre chose?

— Non, ça ira... Euh!... J'voulais te dire Bénito... tu t'es bien démerdé pour tout ça.

— Service service! Au plaisir capitaine. Tu rates rien, ça vase et ça caille là-haut. Allez, salut, à dans un mois alors?

— À dans un mois.

— Mais, hé! Et le seau?

— Et ben, je chierai plus, c'est tout.

— Bon, comme tu veux. »

Cric, crac. Finalement, c'est le bon bougre Bénito, il a même pensé au champagne, un petit plus, c'est gentil.

Il y a soudain tant de choses à faire! Ce tas de briques, sac de ciment, etc. Demain, tout à l'heure, plus tard, se coucher pour être en forme. Vallium.

Tiens! Le lit de camp est encore plus écarté du mur...

Je passe la main, caresse, caresse. Il est gonflé. Il enfle, ronronne, toujours plus chaud... J'y

colle mon oreille : un cœur ! Un cœur qui bat ! Attends ! Ne prends pas froid !

A l'aide de sparadrap, je tends sur lui une de mes plus moelleuses couvertures. Je fais chauffer de l'eau, remplis la bouillotte.

« Je la mettrai ce soir, entre toi et moi... Qu'est-ce que c'est que cette fêlure ? Ne me dis pas que tu... Il faut que tu te reposes... demain, demain, dors mon chéri, dors. »

Les trottoirs sont écossais, les immeubles sont écossais, moi-même je porte un beau costume écossais, avec une cravate écossaise sur une chemise écossaise. C'est normal, je vais à mon travail écossais, et c'est ma mère écossaise qui m'a repassé ma chemise écossaise. Le soleil est écossais, des rayons dans tous les sens qui s'entrecroisent, verts, rouges, jaunes, bleus. Tous les passants sont écossais, aussi je me sens très bien parmi eux. Le ciel est écossais, avec un peu de gris dedans peut-être. J'arrive juste à l'heure écossaise pour croiser mon patron écossais qui me demande des comptes. Comme je suis très écossais, j'ai plein de comptes de toutes les couleurs, des dossiers bleus, verts, rouges, jaunes. Je suis fier d'être écossais, fier d'être comme tout le monde. Mon patron me fait un grand sourire écossais avec des pépites d'or çà et là, comme moi quand je serai plus tard un grand écossais. Je m'assieds dans mon fauteuil écossais, derrière mon bureau écossais, duquel je sors un whisky écossais, et m'en sers un grand verre français. Et puis, car c'est mon boulot, j'écosse des dossiers, des dossiers de toutes les cou-

leurs... Mais quand j'écarte de mes ongles les cosses du dossier, il en sort des centaines de petits mots-bulles, grains, des centaines et des milliers que j'essaie de rassembler. J'ai dû casser le fil d'un collier de perles... Elles roulent entre les lames du parquet écossais... Je saute de mon fauteuil, en récupère par poignées que j'enfouis dans mes poches, mais elles sont trop nombreuses, je roule dessus, elles se déversent par milliers des dossiers béants, elles me roulent entre les doigts, me « rouletabillent » vers la porte, me rentrent dans la bouche, tous ces mots-bulles !

Le souffle court, tenu en laisse. Dommage, ça commençait bien, j'étais comme tout le monde, un beau rêve. Soif ! Soif ! Soif !

Ma première, ma seule cravate, maman, était écossaise, avec un élastique derrière. On la voit sur une photo de l'album, j'ai huit ans, je suis fier, c'est ma première cravate. J'ai mis aussi pour la photo la panoplie de Zorro, le chapeau et le pistolet. Je ne me suis jamais servi d'une arme à feu, maman, tu me crois ? Tu sais, toi, que j'ai les tympanes sensibles.

Je bois à même le robinet un, deux, trois litres d'eau, jusqu'à me noyer. L'écossais c'est bien pour les garçons. Trois garçons en écossais et quatre filles en vichy rose.

Non, maman, ne regrette rien, t'as fait c'que t'as pu. Il y a si longtemps que je m'habille en gris, en marron, en beige. Non, maman, ce n'est pas pour

plaire à papa, c'est pour épouser les murs. Et quand on épouse un mur, crois-moi, on lui reste fidèle !

Non, maman, le mur ne m'a jamais fait de mal, c'est la dent, celle-là, au fond à droite, c'est elle qui a griffé l'écossais de mon rêve de ses ongles pointus, accrochée à la gencive. Les murs ne nous font pas mal, ils nous protègent. T'inquiète pas, s'ils sont méchants avec moi, je te le dirai... Oui, je sais, des mois qu'on ne s'est pas parlé, ça peut attendre encore... et papa... ça devait arriver... tu es toute seule?... Je ne comprends pas bien, qui s'en va?... Non, mon oreille gauche ça s'est pas arrangé... Allo!... Allo!... Maman.

Je suis trempé jusqu'aux os. La communication est coupée.

Encore un cachet. Je m'emplâtre.

Je me jette au lit comme on se jette à l'eau, comme font les pauvres gens pour se noyer dans les méandres des draps et des couvertures.

Le lit a encore bougé ; le mur, de plus en plus rebondi, l'a repoussé. Mal de dents, mal d'amour, je plante violemment mon dard dans son anus. Crac ! La fissure s'élargit, je reçois des écailles de plâtre sur la tête. La douleur que je ressens au bas-ventre me fait oublier celle qui hurle dans ma bouche. Je force, les bras écartés, le mur gémit, suinte de mes larmes. Je suis de mes yeux la fissure qui zigzague presque jusqu'au plafond, un itinéraire loufoque, incompréhensible, le cours d'une rivière démente contournant des obstacles invisibles. Mes reins frappent, frappent la pierre chaude, je ruisselle. Dans

ma tête, c'est un concert de bielles et de pistons qui s'emballent... Je sais que je vais jusqu'au bout du monde et là, je pourrai enfin m'asseoir et balancer mes pieds dans le vide.

J'étais bien dans le pavillon de Noisy, bien niché au creux de mon coma. Odile était partie la veille, elle ne supportait plus mes ruades physiques et cérébrales. Moi aussi, j'en étais saturé.

J'étais bien, dis-je, calme, le robinet du gaz chuintant paisiblement dans mon nez. Dans mes oreilles, les grillons de la mort, au repos, les yeux clos, les mains croisées sur la poitrine, la langue pâteuse, gardénalisée.

Et là.

Ce con, ce connard avec sa casquette E.D.F. qui frappe comme un sourd à ma porte, porte non verrouillée (quel oubli !), qui entre, ferme le robinet du gaz, me secoue, me claque à grands revers de mains, me plie en deux, me fait vomir, ouvre en grand les fenêtres pour qu'une fois de plus l'air du dehors vienne à mon « secours ».

Le plus comique, c'est que cet abruti de fonctionnaire venait pour me couper gaz et électricité.

Peu à peu, je reprenais mes esprits, lui me tournait le dos et téléphonait aux pompiers, au Samu, à la vie. Mais moi, j'avais appelé la mort et elle était là, à mon chevet, réclamant son dû. N'étant plus disponible mais me refusant à l'avoir fait venir pour rien, j'attrapai un morceau de fil de fer barbelé et en serrai le cou du malheureux employé. Lui comme moi n'étions que de pauvres pantins. C'était

la vie et la mort qui se chamaillaient, se disputaient féroce­ment une proie, lui ou moi quelle importance ?

J'eus beaucoup de mal, dans l'état de faiblesse où j'étais, à le traîner jusqu'au sous-sol où je ne pris même pas la peine de le dissimuler. Je le tassai dans un coin, comme un vieux matelas.

La magie pharmaceutique n'est plus ce qu'elle était. Impossible de fermer l'œil. De toute façon, j'ai du boulot. Siff­lote, joyeux maçon, à ta truelle !

A nous deux mur faux derche, mur mouchard, je vais te fermer ta gueule pour de bon. Je vais te la boucher ta putain de carie, plus jamais tu n'auras de vague à l'homme.

Je touille, je touille, un peu plus d'eau, voilà ! Onctueux, ce ciment, on en mangerait ! Quelle belle consistance ! A pleines mains, ça vous gicle entre les doigts...

Allez, va aider Mémé à trier les lentilles, reste pas dans mes jambes ! Mémé et moi, on s'en foutait des cailloux dans les lentilles, ce qu'on aimait c'était tripatouiller dedans en se racontant des trucs rigo­los, comme seuls savent le faire les vieillards et les enfants. Parfois nos mains se touchaient, se cha­touillaient dans la casserole pleine de graines. Mémé ouvrait toute grande sa bouche de vieux bébé édenté, et ses yeux devenaient tout petits. On riait en jouant à s'attraper. Plus tard, quand on est grand, quand on joue à s'attraper, on ne rigole plus du tout.

Il y avait aussi les paquets de café Mokarex.

Il fallait plonger la main, fouiller parmi les grains pour en ressortir une petite figurine de plastique doré représentant un personnage célèbre : La Pompadour, André Chénier, Danton, La Fontaine, etc. Mais le vrai plaisir, c'était de fouiller, d'agiter les doigts dans le grumeleux.

Pile ! Ça tombe pile ! Quatre briques de vingt centimètres font la largeur de la porte. Et splash ! et ploc ! Ne soyons pas chiches sur le ciment, ça monte vite, entre toi et moi mon vieux Bénito... Je t'enferme à l'extérieur, avec les autres, ciao ! Et encore merci pour la bouillotte mais cette tronche de Mickey de caoutchouc ne me dit rien qui vaille. J'en voulais une vraie, de chez le pharmacien, bleue, rose ou verte, toute simple, pas caricaturée, une bouillotte bouillotte comme moi, moi. Enfin, tout cela c'est du passé, n'en parlons plus et cimentons en sifflant. Du beau, de l'excellent travail, comme si l'architecte, en ouvrant cette porte avait été soudain pris de transe divinatoire et avait fait en sorte qu'elle soit un jour murée par mes mains. En sera-t-il de même du soupirail ?

Aïe ! Là, c'est en haut à gauche, je ne l'aime pas cette dent, pas du tout (c'est étrange les préférences, une dent plutôt qu'une autre !). Oui, donc, le soupirail...

Murer une porte c'est comme tuer quelqu'un, c'est facile, un soupirail c'est lui crever un œil, c'est de la torture, pas pareil... Pas le même poids de conscience. Enlever une vie, ma foi, c'est l'histoire

de tout le monde ; un œil, c'est l'œuvre d'un particulier, et là je ne l'avais pas fait exprès.

*« Reste pas dans mes jambes, va voir Papy ! »
Papy était en train d'écorcher un lapin.*

« 'soir p'tit gars ! J viens just' d'y faire l'coup, tchac ! maint'nant j'y arrache l'œil pour qu'y soye plus bon. »

Effectivement de la tête du lapin jaillit un œil rond comme une bille, une agathe sanguinolente qui roula jusqu'au bout de ma sandalette. L'œil n'était pas dans la tombe (on n'en creuse pas pour les lapins), mais regardait quelqu'un : moi. L'œil était le point du point d'interrogation, moi, le manche de canne tordu au dessus.

« Tu veux t'y la peau, p'tit gars ?

— Non !

— Bon, j'la vendrai au marchand. »

Papy taillait du bout de sa lame dans la fourrure du lapin qu'on avait, par plus de sadisme, pré-nommé Jojo. Sous la fourrure était un petit homme. J'avais déjà vu papa tout nu avec ses chaussettes devant le lit. Il avait le même œil que celui qui roulait sous ma sandalette : rond.

Papy dépiautait l'animal. Papa tout nu en chaussettes, maigre et blême. L'œil de Jojo était rond, le ventre de maman était rond, le père Eugène était rond tous les soirs, la terre était ronde, la vie, la mort... Le monde rebondissait à mon approche, inaccessible comme un cerceau en folie...

« Ben, maint'nant, on va l'manger p'tit gars, qu'en dis-tu ? »

Pas pu avaler une bouchée, ai vomi tout mon rien.

Vingt et vingt quarante, en tassant avec le ciment, cinq centimètres de chaque côté, j'obtiens les cinquante centimètres du soupirail. La douleur m'excite le sens mathématique. Tout devient très simple et très clair. Bientôt, plus un souffle d'air. Je gâche, je gâche le bon ciment frais.

« L'avait qu'à pas se faire prendre ! »

Pour une fois, les parigots « têtes de veaux », les parisiens « têtes de chiens » avaient eu raison des gens du village.

Mais celui-là, avec son œil crevé, me faisait de la peine.

Tu crois apprendre à viser en un mois de vacances ?

Pourtant, de ce lance-pierres, j'en étais sûr. Une belle fourche de laurier, du caoutchouc sensible de chambre à air, le tout fixé à l'aide d'un beau fil de cuivre... une arme superbe !

C'est vrai que la pomme sur sa tête n'était pas bien grosse, mais en cette saison !! Et puis ce tic qu'il avait de bouger la tête, quand on est attaché à un châtaignier, ça ne se fait pas !

De plus, je l'aimais bien ce mec, un chef, comme moi... Alors quand j'ai vu son œil qui me regardait comme celui de Jojo... la bille dans son œil, son œil bille roulant de concert avec la pomme intacte.

O.K., ça ne tombe pas exactement comme pour la porte mais à part un coulis d'air, rien à voir, circulez, plus d'escarpins ni de mocassins piétinant mon cerveau. A vous la liberté, mes oiseaux, à moi la cage !

Eh ben, ça y est, j'ai fini mon boulot, voilà, plus rien à faire. On attend que ça sèche, que ça durcisse.

Plus rien à foutre.

Rien.

Plus rien à dire de moi.

Je ne ferai plus la une des chiens qui hurlent à la lune. Je sais très bien que cette heure doit être la mienne, je l'appelle et pourtant m'y oppose comme c'est la règle. Je repense à la rombière occite pour laquelle on me donna quinze ans, et à tous les actes commis qui ne me valurent pas d'autre peine que de les perpétrer... Comme tout cela ressemble à ma vie. Puni pour presque rien, grâcié pour presque tout, le poids n'est pas égal dans la balance, mais à part Bénito, y a-t-il des balances ?

Allons, je suis trop dur avec ce mec, de toute façon, il n'existe plus, presque plus, puisque moi-même dans peu de temps, je serai au pays de l'oubli. N'y suis-je pas déjà?... L'amnésique adoucit les heures.

Un bon sommeil minéral, un sommeil de menhir, pied de nez aux étoiles. Les bruits de la ville qui me griffaient les tympanes ne sont plus que murmure lointain. Plus de ces rouges, de ces bleus, de ces jaunes agressifs qui me chauffaient les pupilles à blanc, plus de lumières, plus de volumes, plus de haut, plus de bas, même plus de noir.

Ce silence ! Rien... Rien ?... Rien que ce cœur qui bat ! qui bat ! qui bat !... (Et Jules Berry fouettait les statues enlacées.)

Il n'y a plus que mon propre cœur qui me dérange, qui se débat dans mon corps de pierre, qui pulse mon sang jusque sur le nerf à vif d'une prémolaire pourrie, avec l'implacable régularité d'une machine. Ce qui me reste de vie est dans ma bouche, la douleur, un monde entier de douleur écarlate qui tourne sur lui-même, qui cristallise mes dents jusqu'à les faire éclater une à une, comme un marteau têtue brisant un par un des petits verres à liqueur.

Aussitôt, je reprends ma position de crucifié, à genoux sur le lit de camp, les bras écartés, mon sexe planté tour à tour dans le grand et dans le petit trou.

Je ne fais plus la différence entre souffrir et jouir. Les deux extrêmes battent l'amble au triple galop. Les parallèles se rejoignent, l'horizon fonce sur moi, le mur enfle, gonfle, je m'accroche des pieds et des mains. Je suis un pou baisant la terre. Je hurle. Le mur fond en surface. Je m'y imprègne tout entier, mais son intérieur craque sous mes coups de boutoir, j'aime le mur ! J'aime le mur !

Il faut crever cet abcès ! Tape ! Tape !

C'est un ballon, une baudruche, souffle ! Souffle ! Un beau ballon rouge... souffle ! Souffle, encore, plus gros ! Encore plus gros !... Ne t'occupe pas des veines qui éclatent à l'intérieur, souffle, souffle Roland à Roncevaux, plus gros le ballon ! plus gros !! plus...

Table

L'année sabbatique	9
Le robinet sur la tempe	33
Adrien sous la pluie	45
Toto le chat	73
Presqu'il	91
De haut en bas	101
Figures imposées	115
Pierrot	129
Portrait d'un p'tit couple légèrement de trois quarts à une terrasse	143
La vie en rose	167
Rose-Marie's	179
N'être	199

Achevé d'imprimer le 18 mars 1986
dans les ateliers de Normandie Impression S.A.
à Alençon (Orne)
N° d'imprimeur : 86-0124
N° d'éditeur 1073
Dépôt légal : mars 1986

On marche dans la foule et d'un seul coup, ça vous prend comme une rage de dents, la sensation que cette masse peut d'un moment à l'autre vous broyer, vous effriter comme une vulgaire biscotte. On n'y voit plus rien dans ce brouillard d'hommes, on n'a plus qu'une idée en tête, en sortir.

Une fois extirpé de cette gangue, à l'abri derrière la vitre d'un café, on se dit qu'on est sauvé, que plus jamais... Mais c'est plus fort que soi, le regard à nouveau se plonge dans le flot compact qui roule sur les trottoirs et peu à peu on distingue çà et là, un homme, une femme, un petit couple. Mais ce n'est pas suffisant, il faut s'en rapprocher, encore et encore. On commence par leur donner un nom et, avec ce nom vient un petit morceau de vie que l'on déroule du bout des yeux jusqu'au coin de la rue : Marthe et Louis, funambulant sur l'horizon une valise à la main, Adrien qui s'imbibe de pluie adossé à un mur, Antoine et Mona qui n'en finissent pas d'en finir, Rose-Marie, Pierrot... des gens comme tout le monde.

Alors, on se remet en marche comme on s'était mis en marge parce que... parce qu'on est de la maison.



Photo de couverture :
Robert Doisneau / Rapho
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-065-3
F1 0065-86-IV

79,00 FF